

MARIO FRANCIS

LEONIS

LE MARAIS DES DEMONS



LES INTOUCHABLES

MARIO FRANCIS

LEONIS – 3

Le Marais des démons



LES INTOUCHABLES

1

LA GERBOISE

La jeune esclave Tati avait l'habitude des jours tristes. Quelquefois, bien sûr, la fatigue ou l'exaspération lui faisaient verser quelques larmes. Il y avait cependant bien longtemps que la fillette n'avait pas pleuré de chagrin comme elle le faisait en ce moment. Quand la tristesse est toujours présente, on finit par ne plus s'en préoccuper.

Tati n'avait que six ans lorsqu'elle avait été vendue à un marchand. À cette époque, elle était déjà orpheline. De sa mère Henet et de son père Khay, elle ne conservait désormais que quelques vagues souvenirs. Toutefois, l'image de son grand frère Leonis était toujours bien nette dans sa mémoire. Il était gentil, il la faisait rire et il la consolait lorsqu'elle avait de la peine. Elle ne l'avait jamais vu en colère. Enfin, presque jamais. Le jour où les marchands étaient venus, Leonis s'était débattu avec violence et il avait hurlé comme un fou. Il avait crié à Tati de se sauver, mais elle avait été incapable de le faire. Les petites filles de six ans ne courrent pas très vite. C'est ce jour-là que le bonheur s'était envolé. Un instant, le papillon insouciant volette dans un jardin rempli de fleurs. L'instant d'après, ses ailes touchent la toile de l'araignée et s'y empêtrèrent fatalement.

C'était arrivé cinq ans plus tôt. Revendue dans la ville de Thèbes, Tati était devenue la servante d'une vieille femme déplaisante. En entrant dans la demeure de sa nouvelle maîtresse, elle avait été accueillie par une autre esclave qui se nommait Rouddidit. Cette dernière avait quinze ans. Tati se souvenait encore de la première conversation qu'elle avait eue avec elle. Rouddidit avait donné du pain d'épeautre et un gobelet d'eau fraîche à la nouvelle venue. Elle s'était ensuite agenouillée devant Tati pour lui demander :

— Quel est ton nom, ma belle ?

— Je m'appelle Tati, avait répondu la sœur de Leonis.

— Mon nom à moi est Rouddidit, petite Tati. Tu es bien jeune...

— J'ai six ans... Dis-moi, Rouddidit, est-ce que tu sais quand mon grand frère viendra me chercher ?

L'adolescente avait glissé une main tendre dans les cheveux de la fillette. D'une voix émue, elle avait répondu :

— Ton grand frère ne viendra jamais, ma belle. C'est difficile à comprendre, mais il faut que tu le saches. Tu es une esclave. Tu appartiens à la maîtresse Iymuaï. Cette vieille dame n'est pas très gentille. Ne parle pas de ton frère devant elle. Garde précieusement tes beaux souvenirs dans ton cœur. À l'avenir, tu ne devras plus parler de ton passé.

— Je ne comprends plus rien, Rouddidit, avait avoué Tati avec un sourire étonné. Hier, j'appartenais à un marchand et, aujourd'hui, j'appartiens à une vieille dame. Tous les gens pensent que je suis une esclave, mais ils se trompent. Si j'étais une esclave, je le saurais. Il faudrait demander à mon grand frère Leonis. Lui, il vous dira que je ne suis pas une esclave. Il m'a souvent dit que j'étais une jolie petite fille et une drôle de petite sœur ; il m'appelait aussi sa chérie, sa poupée, son chaton, mais jamais il ne m'a dit que j'étais une esclave. Tu ne crois pas que Leonis viendra me chercher, Rouddidit. Moi, je sais qu'il viendra. C'est sûr qu'il viendra ! Il expliquera alors que je suis sa sœur et les gens comprendront que je ne suis pas une esclave.

Rouddidit avait serré Tati très fort. La fillette avait vu des larmes rouler sur les joues de celle qui avait tenté en vain de lui faire voir la triste vérité. Au fil des jours, Tati avait compris que Rouddidit n'avait pas menti et que Leonis ne viendrait pas. Durant ses premières semaines d'esclavage, la fillette avait éprouvé beaucoup de chagrin. Iymuaï était grincheuse. Elle criait sans arrêt et, peu importe l'heure du jour ou de la nuit, il fallait que ses trois jeunes esclaves soient prêtes à accourir à son chevet. Iymuaï ne quittait pas son lit. Ses jambes ne la supportaient plus. Il ne fallait pourtant pas se fier à sa faiblesse. Lorsque les filles étaient à sa portée, elle n'hésitait pas à les

pincer, à leur tirer les cheveux ou à leur asséner de douloureux coups de canne. Pendant presque deux ans, la sœur de Leonis avait subi les jérémades de la vieille. Puis, un jour, Tati avait laissé tomber une précieuse aiguière. Le lave-mains de faïence s'était brisé et Iymuaï avait piqué une terrible colère. Elle avait ordonné à son fils de battre cette petite maladroite et de la jeter aux chiens. Par bonheur, le fils de la vieille femme était un homme pratique. Tati était peut-être malhabile, mais elle était jeune et vigoureuse. Livrer cette misérable aux chiens n'aurait été qu'un ridicule gaspillage.

La sœur de Leonis s'était donc retrouvée dans un atelier de tissage. Sur le coup, elle avait été heureuse de quitter la maison d'Iymuaï.

Cette joie n'avait toutefois pas duré. Tati s'était vite rendu compte que sa nouvelle tâche s'avérait encore plus pénible que la précédente. Dans la toile de l'araignée, lorsque le papillon bouge, c'est généralement pour s'empêtrer davantage.

Dès son arrivée dans l'atelier, trois ans auparavant, on avait enseigné à Tati comment il fallait s'y prendre pour filer et tisser le lin. La petite ne se montrait pas très adroite. Elle ne travaillait pas vite et le peu d'étoffe qu'elle produisait chaque jour était de piètre qualité. La contremaîtresse Mâkarê avait commencé par la réprimander. Puis, après une semaine, les coups étaient venus s'ajouter aux blâmes. Maintenant, Tati travaillait beaucoup mieux. Le tissu qu'elle fabriquait avait la finesse de l'étoffe royale. Malgré tout, la robuste Mâkarê n'avait jamais cessé de la tourmenter. Manifestement, la contremaîtresse haïssait Tati. Cette misérable n'était pas une esclave comme les autres. Elle avait beau se soumettre, jamais on n'apercevait le voile de la soumission dans ses prunelles. Le regard de Tati brillait d'une volonté farouche et, après chaque coup, au mépris des larmes qui les mouillaient, ses yeux semblaient vouloir dire : « Je n'ai pas peur de toi, Mâkarê. »

En trois années, Tati n'était pas parvenue à s'intégrer au clan des ouvrières de l'atelier.

On aurait dit que l'aversion éprouvée par la contremaîtresse à son égard était contagieuse. Les autres se moquaient toujours d'elle. Quand Tati était occupée ailleurs, ces chipies coupaien-

quelques fils de son ouvrage. Parfois, elles désajustaient les ensouples de son métier à tisser et, immanquablement, la pauvre fillette gâchait l'étoffe. Au début, lorsque Mâkarê s'amenait comme la tempête pour la couvrir d'injures, la malheureuse tentait de se justifier. Elle clamait son innocence en désignant les vraies responsables. La contremaîtresse ne voulait rien entendre. Selon elle, les autres faisaient bien leur travail et Tati était tout à fait ignoble de vouloir les accuser. La grosse femme lui infligeait alors une correction et, tandis qu'elle pleurait de douleur, la sœur de Leonis pouvait entendre les rires étouffés de ces vilaines filles qui, une fois encore, avaient atteint leur but. Après quelques semaines de cet injuste traitement, Tati avait compris qu'il ne lui servait à rien de se défendre. Elle avait commencé à subir les châtiments avec résignation. Son cœur était rempli de fureur, mais elle ne protestait plus. À quoi bon ?

Les dix esclaves de l'atelier dormaient dans la même baraque. Ce modeste dortoir, aux murs composés de limon et de chaume, avait été aménagé derrière leur lieu de travail. Le toit n'était qu'un vulgaire assemblage de planches tellement mal équarries qu'on pouvait apercevoir le ciel à de nombreux endroits. Le soir venu, les esclaves avaient le loisir de déambuler à leur guise dans les environs. Les ouvrières n'étaient guère surveillées, mais aucune d'entre elles n'aurait osé s'échapper. Dans la plupart des cas, un esclave fugitif était un esclave mort. Malgré son quotidien affligeant, Tati n'avait jamais songé à s'évader. Elle n'avait nulle part où aller. Elle portait des lambeaux d'étoffe, elle était sale et ses petites mains étaient rudes comme le granit. Sa peau d'esclave était discernable à cent pas. Elle n'aurait pu se rendre bien loin. De plus, en besognant dans l'atelier de tissage, elle pouvait compter sur un demi-sac de blé chaque mois. Cela ne représentait que bien peu de chose, mais c'était suffisant pour elle et sa compagne Chedou, une gentille gerboise au ventre gonflé comme une outre.

Ce petit rongeur avait élu domicile dans un amoncellement de pierres qui se trouvait non loin de la baraque. Un soir, Tati s'était fortuitement assise sur l'habitat de Chedou. La gerboise

était sortie de son trou pour observer la fillette. Dressée sur ses pattes arrière, la petite bête remuait les moustaches d'un air comique. En la voyant, Tati n'avait pas pu s'empêcher de rire. Le lendemain, elle était revenue avec une poignée de grains de blé. Chedou avait attendu que l'enfant s'éloigne un peu avant de faire honneur à la nourriture qu'elle lui offrait. Par la suite, lorsque la situation le lui permettait, Tati rendait visite au rongeur. À chacune de ces occasions, elle se montrait très discrète afin ne pas attirer l'attention des ouvrières de l'atelier. La gerboise était son amie, son trésor, son secret. Dès l'instant où elle apercevait le museau frémissant de Chedou dans l'entrée de sa cachette, la joie illuminait le visage de Tati. Personne ne devait rien savoir du plaisir qu'elle retirait de ses rencontres avec la petite bête. Les autres auraient tout fait pour mettre un terme à ces moments de réjouissance.

Tati avait rapidement apprivoisé le rongeur. Après quelques semaines, Chedou venait manger dans sa main. La fillette lui caressait la tête avec tendresse et, durant quelques minutes, elle oubliait un peu ses tourments. Quelquefois, elle parlait à l'animal avec la conviction qu'il pouvait la comprendre. Après avoir grignoté le blé se trouvant dans la paume crasseuse de la jeune tisserande, la gerboise grimpait tout de suite sur son épaule pour lui chatouiller l'oreille avec ses moustaches. Combien de temps pouvait vivre une gerboise ? Tati n'en avait pas la moindre idée. Elle préférait ne pas songer au fait que Chedou pouvait un jour s'en aller. Ce lien entre la gamine et la bête avait duré presque six mois. Il s'était créé au moment où commençait l'inondation annuelle, et il venait de se rompre d'une bien horrible façon...

Aujourd'hui, Chedou était morte. Couchée dans la paille qui couvrait le sol de la baraque, Tati était inconsolable. Cette fois, les larmes qui inondaient sa figure étaient de vraies larmes de tristesse. Au fil du temps, elle s'était habituée à l'idée que les ouvrières ne l'aimeraient jamais. Leurs fréquentes vilenies ne la blessaient presque plus. La malheureuse avait naïvement songé que ces vipères cesseraient bientôt de la tourmenter ainsi. Bien entendu, elle s'était trompée.

Ce jour-là, en entrant dans l'atelier, Tati avait tout de suite remarqué le regard amusé que les ouvrières posaient sur elle. Ce regard, elle ne le connaissait que trop bien. Chaque fois qu'elle l'apercevait, elle pouvait s'attendre au pire. Avant d'entamer sa journée de travail, la fillette avait donc inspecté son métier à tisser de façon scrupuleuse. Elle n'avait cependant rien constaté d'anormal. C'est tout de même en éprouvant une profonde anxiété que Tati avait commencé son ouvrage. Quelque chose se préparait. Elle en avait la dérangeante certitude. Lorsqu'elle avait vu Mâkarê entrer dans la pièce pour se diriger vers elle avec un sourire méchant, la sœur de Leonis avait tout de suite su que ses craintes étaient fondées. La grosse femme s'était plantée devant le poste de travail de Tati. Cette dernière n'avait pas levé les yeux. Elle faisait mine de se concentrer sur sa tâche. Elle fixait l'étoffe de lin lorsque Mâkarê avait laissé tomber le minuscule cadavre de Chedou sur le pan de tissu. Une goutte de sang écarlate avait souillé la surface blanche. Un lourd silence s'était abattu sur l'atelier. Tati regardait la gerboise morte en refusant d'admettre ce qu'elle voyait. D'une voix tranchante, la cruelle contremaîtresse avait déclaré :

— Ainsi, misérable petite sotte, tu partages ta nourriture avec la vermine ! C'est sans doute parce qu'on t'en donnait trop ! À l'avenir, tu n'auras droit qu'à un quart de sac ! Le blé est trop précieux pour le partager avec un rat ! Heureusement que tes camarades ont remarqué ton petit jeu ; avant longtemps, tu aurais attiré toutes les bêtes nuisibles d'Egypte dans les environs !

Tati ne réagissait pas. Elle fixait la pauvre Chedou d'un air ahuri. Mâkarê s'était approchée pour siffler entre ses dents :

— Elle était bien apprivoisée, cette gerboise. Je n'ai eu qu'à ouvrir la main et elle est venue s'installer au milieu de ma paume. Je n'avais rien à lui donner. Rien d'autre que la mort... Que je ne te reprenne plus à faire une chose semblable, petite idiote. Tu finiras par payer très cher toutes ces âneries.

Cette fois, Mâkarê avait quitté l'atelier sans battre la gamin. Cette méchante femme savait qu'aucun coup n'aurait pu accentuer la souffrance de la malheureuse. Tati avait pris le corps de Chedou et, d'un doigt affectueux, elle avait effleuré son

crâne menu. La tête de la gerboise bougeait mollement sous la pression des caresses. Mâkarê lui avait cassé le cou. C'est à cet instant que la jeune esclave avait commencé à pleurer. La source acide de ses sanglots ne s'était pas tarie depuis.

Prostrée dans l'obscurité du dortoir des ouvrières, Tati s'en voulait de toutes ses forces. En dépit des précautions qu'elle avait prises, les autres avaient fini par découvrir l'existence de Chedou. La dernière visite qu'elle avait rendue à la gerboise avait donc condamné celle-ci. L'enfant se sentait coupable. Il aurait mieux valu qu'elle n'apprivoise jamais ce pauvre animal. Sa crainte instinctive des humains lui aurait sans doute sauvé la vie. Avant de s'endormir, la petite songea à son frère Leonis.

Où se trouvait-il, maintenant ? Pensait-il à elle quelquefois ? Il y avait bien des saisons qu'elle ne s'était pas sentie aussi seule et désemparée.

2

LE LÉOPARD-HIPPOPOTAME

Si la pauvre Tati avait pu savoir à quel point elle était présente dans les pensées de son frère, sa vie aurait sans doute été moins difficile à supporter. Maintenant, Leonis avait tout pour être heureux. En ce qui le concernait, les dures années d'esclavage étaient choses du passé. Il habitait, depuis quelques mois, une magnifique demeure construite dans les jardins luxuriants du palais royal de Memphis. Les domestiques de la cour du pharaon Mykérinos veillaient assidûment à combler ses moindres désirs. Malgré tout, Leonis n'était pas tout à fait heureux. Tant qu'il ne retrouverait pas sa chère petite sœur, chaque jour de son existence serait teinté d'un vague chagrin.

Par ce splendide matin, Leonis écrivait dans la fraîcheur d'un joli pavillon. En apercevant ce garçon aux allures de prince, Tati aurait certainement eu bien du mal à le reconnaître. Leonis ne possédait que peu de ressemblances avec l'image du gamin de neuf ans que la fillette gardait en mémoire. Lorsqu'il était enfant, l'énergique fils de Khay ne pouvait porter un vêtement plus d'une heure sans le souiller d'herbe ou de terre. Ses genoux et ses coudes étaient éraflés en permanence. Henet, sa tendre mère, devait souvent user de mille suppliques pour le convaincre de se servir d'un peigne. Leonis avait beaucoup changé depuis cette douce époque. Il était désormais un adolescent soigné au visage volontaire et au corps vigoureux. Ce jour-là, à l'abri du pavillon où il s'était installé pour s'adonner aux écritures, Leonis se consacrait à sa tâche avec application. Il portait un pagne immaculé et taillé dans la meilleure étoffe. Sa peau était ointe d'huile délicatement parfumée. Ses longs cheveux soyeux luisaient dans l'ombre bleutée de la petite construction. Bien sûr, Leonis avait toujours les yeux verts

comme les berges foisonnantes du Nil. Son dos était immuablement marqué par cette singulière tache de naissance représentant un lion. Lorsque viendrait le moment de leurs retrouvailles, c'est grâce à ces signes bien distinctifs que Tati pourrait reconnaître son frère. Leonis avait bien hâte que ce merveilleux jour arrive.

Pharaon avait envoyé des hommes pour retrouver la jeune esclave. L'adolescent ne pouvait croire que ces recherches n'aboutiraient à rien. Il se nourrissait de l'espérance de pouvoir savourer, très prochainement, l'inestimable joie d'étreindre sa sœur.

La nouvelle vie de Leonis était donc comblée de bienfaits. Toutefois, jamais son quotidien n'avait été aussi trépidant et périlleux. On avait reconnu en lui l'enfant-lion, le sauveur tant attendu de l'empire d'Egypte. Il était le seul être à pouvoir empêcher la fin du glorieux royaume. Dans les trois prochaines années, Leonis devrait tout mettre en œuvre pour livrer l'offrande suprême au dieu Rê. S'il ne parvenait pas à réunir à temps les douze joyaux de la table solaire, un grand cataclysme déferlerait sur le monde. La colère du dieu-soleil anéantirait le travail des hommes. L'Empire serait balayé de façon impitoyable, telles ces vulgaires fourmilières disparaissant chaque année sous les eaux abondantes de la crue du grand fleuve.

L'enfant-lion traça un dernier hiéroglyphe sur le papyrus et il glissa son calame dans l'étui de bois prévu à cet effet. Il examina l'ensemble des symboles qu'il avait dessinés, puis, d'un air satisfait, il hocha la tête. Leonis se tourna ensuite vers son ami Montu. Ce dernier était couché à plat ventre sur le sol du pavillon. Un rouleau de papyrus était déployé devant lui. Appuyé sur un coude, le garçon dessinait un animal. Extrêmement concentré, il s'exécutait en tirant la langue et en plissant les paupières. Leonis eut un sourire ravi. En moins d'une saison, Montu et lui étaient passés de l'esclavage à l'abondance. Dans la suite d'implacables tourments qu'ils avaient connus sur le chantier du palais d'Esa, aucun d'eux n'aurait osé prédire qu'ils se retrouveraient bientôt dans un semblable décor. Rien n'était plus comme avant. Sur le chantier,

le soleil brûlant rendait les heures pénibles. Dans les jardins de Pharaon, l'astre du jour faisait de chaque minute un instant radieux. Se sentant observé, Montu leva la tête vers son ami. Il sourit à Leonis et il lui demanda :

— Tu n'écris plus ?

— C'est suffisant pour aujourd'hui, mon vieux. Il y avait bien longtemps que je ne m'étais pas exercé aux écritures avec un jonc taillé, de l'encre et un rouleau de papyrus. Quand j'étais petit, mon père, le scribe Khay, m'enseignait chaque jour de nouveaux symboles. Je voulais moi aussi devenir scribe. Lorsque le Nil a emporté mes parents, j'ai cessé d'écrire. J'ai recommencé sur le chantier. Là-bas, comme tu le sais, je m'exerçais dans le sable avec un simple bâton. Quelquefois, quand je le pouvais, j'utilisais des éclats de calcaire. Je suis heureux de constater que, même après toutes ces années, je n'ai pas perdu la main ! La maîtrise du calame n'est pas une chose simple. La gentille Mérit m'a rappelé comment préparer les encres. Ma main tremble encore un peu, mais je me débrouille assez bien. Regarde...

Leonis montra son travail à Montu, qui fronça les sourcils avant de déclarer :

— C'est très bien, mon ami. Mais je ne sais pas lire et je ne comprends vraiment rien à ces symboles. Que veulent-ils dire ?

— Pas grand-chose, Montu. Ce n'est qu'un exercice. Lorsque je serai satisfait de ma façon d'illustrer les hiéroglyphes, j'écrirai des hymnes, je crois. Mais, auparavant, j'ai encore beaucoup à apprendre. Si le scribe Senmout ne me détestait pas autant, je pourrais lui demander de m'enseigner son art. Cet homme est très érudit, paraît-il.

— Senmout est surtout un personnage haïssable, Leonis. Hier, je l'ai vu qui insultait ce pauvre Tcha à propos de ses babouins. Le bossu ne pouvait pas placer un mot. Senmout le traitait de tous les noms. Cet homme n'a de compassion pour personne.

— Qu'avait-il à reprocher aux babouins ?

— Il paraît que l'un d'eux a été aperçu à l'extérieur des jardins. Il a sauté du haut de la muraille et il est passé à un cheveu d'atterrir sur la tête d'un prêtre. Le prêtre s'est plaint.

Senmout a dit à Tcha qu'il perdrat ses singes si ce genre de situation se reproduisait. Les babouins représentent tout ce que possède ce malheureux. Tu imagines s'il fallait qu'il s'en sépare ?

— Le vizir ne le permettrait pas, mon vieux Montu. Il n'y a pas meilleur jardinier que Tcha et, mis à part ce vilain scribe, tout le monde l'aime bien. Si Senmout passait aux actes, nous serions nombreux à plaider la cause du bossu.

Afin de bien faire sécher son ouvrage, Leonis étala son pan de papyrus sur le sol. Il plaça ensuite des cailloux aux quatre coins de manière à empêcher la feuille de s'enrouler sur elle-même. Lorsque ce fut fait, il se leva pour aller examiner le travail de son ami. Montu dessinait très mal. À première vue, son œuvre représentait une bête. On pouvait deviner quatre pattes et une gueule grande ouverte. L'enfant-lion se hasarda à ce commentaire :

— Il est beau, ton hippopotame.

Montu leva sur son ami des yeux furibonds. Il grogna :

— Ce n'est pas un hippopotame, Leonis. C'est un léopard.

— S'il s'agit vraiment d'un léopard, il a dû dévorer bien des antilopes pour être aussi gras. Où sont donc ses taches ? La peau du léopard est tachetée, non ?

— Sache, mon vieux, qu'il existe des léopards complètement noirs. Et il n'est pas trop gras. Tu n'y connais rien, voilà tout.

— Tu as peut-être raison, acquiesça l'enfant-lion. Il m'est arrivé de voir un prêtre qui portait une peau de léopard, mais, jusqu'à présent, le seul léopard que j'ai vu était peint sur le mur d'un temple. Peut-être que l'artiste qui l'avait fait était mauvais. Une chose est sûre : cette bête ne ressemblait pas du tout à ce que j'ai sous les yeux.

— Tu sauras maintenant à quoi ressemble un véritable léopard. S'il t'arrive d'en voir un bien vivant, tu te diras : « Mon talentueux copain Montu est vraiment un grand artiste ! »

Montu abandonna son horrible dessin. Il imita Leonis en rangeant ses affaires et en disposant des pierres sur son rouleau de papyrus. Les deux copains savourèrent, durant un bref moment, la douce quiétude des jardins. Leonis s'étira longuement avant de reprendre la parole :

— Je me demande si le grand prêtre Ankhhaef a appris quelque chose au sujet du Marais des démons. Il y a maintenant deux semaines que nous avons découvert le message mentionnant cet endroit¹. Si ce territoire existe, il doit bien figurer quelque part dans les archives de l'Empire. Il le faut. Sinon comment ferons-nous pour trouver les trois premiers joyaux de la table solaire ?

— Ankhhaef est censé venir ce matin. Nous pourrons au moins savoir où en sont les recherches.

— À mon avis, les nouvelles ne seront guère encourageantes, mon ami. La visite d'Ankhhaef est prévue depuis deux semaines. Si le grand prêtre avait découvert une quelconque piste, il serait aussitôt venu nous rencontrer. Malgré tout, il nous apportera peut-être de nouveaux indices. Je l'espère de tout mon cœur, car nous ne disposons pas de cent ans pour sauver l'Egypte. Le temps presse et chaque jour compte.

— Nous réussirons, Leonis. Tu as déjà rapporté le talisman des pharaons et, grâce à lui, nous avons ouvert la chambre qui abrite la table aux douze joyaux. En réfléchissant, nous avons pu dénicher le papyrus qui nous permettra de trouver le premier coffre. Il ne nous manque qu'un tout petit indice : nous ne savons pas où se trouve le Marais des démons. Mais, tu sais, j'ai la certitude que nous serons bientôt éclairés à ce sujet. Un marais, ce n'est quand même pas une flaue d'eau ! C'est énorme, un marais !

— Je sais, Montu. Tu as sans doute raison... Après tout, comme tu le dis si bien, nous avons déjà surmonté quelques épreuves. Je suis juste impatient de poursuivre cette quête. Pharaon compte sur moi comme personne n'a jamais compté sur moi. Le sort de l'Egypte est entre mes mains. Ma tâche n'a rien de banal. J'ai accompli de belles choses jusqu'à maintenant. Parmi les gens qui m'entourent, nombreux sont ceux qui croient que je parviendrai à sauver l'Empire. Je suis peut-être le seul à douter encore de mes forces. De plus, quand je reste là à ne rien faire, mes doutes augmentent. Je deviens anxieux et je dors mal.

¹ voir Leonis tome 2, la table aux douze joyaux.

Montu hocha la tête et ébaucha un sourire moqueur avant de lancer :

— Si tu n'étais pas aussi amoureux, tu dormirais peut-être mieux.

— Je... je ne suis... pas amoureux, bredouilla l'enfant-lion en rougissant. Pourquoi t'imagines-tu une chose pareille ?

— L'autre jour, durant la petite fête que Mykérinos a donnée en ton honneur, j'ai bien vu comment tu regardais la jolie princesse Esa. Tu es amoureux d'elle, c'est évident. Je crois bien que la fille de Pharaon a également un faible pour le vaillant sauveur de l'Empire que tu es. Ce jour-là, elle évitait ton regard et ses joues sont devenues un peu trop roses lorsque le roi t'a présenté à elle.

— Qu'est-ce que tu connais à l'amour, mon vieux ?

— Oh ! moi, je n'y connais rien. Mais est-il vraiment nécessaire de connaître l'amour pour remarquer que deux personnes s'aiment ? J'ignore comment les divinités fabriquent la foudre durant un orage. Pourtant, cela ne m'a jamais empêché de voir les éclairs. Je...

— Bon, d'accord, Montu ! coupa l'enfant-lion avec un sourire timide. Je suis un peu amoureux... En fait, je compterais un à un tous les grains de sable du désert si Esa me le demandait. Maintenant que tu sais que mon cœur bat pour la princesse, j'aimerais bien que tu gardes ta bouche bien fermée à ce sujet. Je ne voudrais pas que ça se sache...

— Tu crois sans doute que je suis le seul à avoir remarqué que tu es amoureux ? Raya, Mérit et Menna ne sont pas aveugles.

— Le soldat Menna est au courant ! lança Leonis en roulant des yeux effarés.

— Bien sûr, Leonis. Il a même dit que vous formeriez un couple charmant, toi et Esa. « Tous les deux, ils seraient comme l'arc et la flèche. » Voilà ce qu'il a dit.

— J'espère seulement que Menna restera discret. Il ne faudrait pas que Pharaon se doute de quelque chose. De toute manière, je n'épouserai pas Esa. Mykérinos n'offrirait jamais la main de sa fille à un ancien esclave. La princesse et moi serions

peut-être comme l'arc et la flèche, mais la belle Esa est un trop grand arc pour la petite flèche que je suis.

D'un air triste, le sauveur de l'Empire jeta un regard en direction du palais royal. Montu n'ajouta rien. Il regrettait un peu d'avoir soulevé le sujet. La jeune servante Mérit apparut dans une ouverture ménagée dans la rangée de buissons longeant l'allée principale. Elle enjamba un étroit fossé d'irrigation pour se diriger vers les deux amis. En arrivant à proximité du pavillon, elle annonça :

— Le grand prêtre Ankhhaef vous attend sur la terrasse, mes amis. Le soldat Menna est déjà avec lui.

— Merci, Mérit, répondit l'enfant-lion. Nous y allons tout de suite.

Mérit grimpa les deux marches du pavillon. En apercevant le dessin de Montu, elle demanda :

Qui donc a dessiné cet hippopotame ? Leonis éclata de rire. Le visage de Montu devint écarlate. Un peu fâché, le garçon dit :

— Ce n'est pas un hippopotame, Mérit. C'est un... Oh ! et puis zut !

3

DESTINATION INCONNU

— Nous n'avons encore rien trouvé, Leonis, déclara Ankhhaef en affichant une moue de dépit. Nous avons consulté tous les documents qui concernent le delta du Nil, mais aucun d'eux ne fait mention d'un quelconque Marais des démons. Ce territoire fut probablement nommé ainsi autrefois par les habitants des marécages. Sa légende appartient sans doute à l'histoire d'une petite communauté locale. Pour le trouver, il faudrait explorer le delta de fond en comble et s'informer dans chaque village. Il ne faut surtout pas négliger le fait que le message que nous avons lu fut écrit il y a cent cinquante années. Si le Marais des démons a déjà existé, il est peut-être asséché de nos jours. J'espère que ce n'est pas le cas, car, en de semblables circonstances, il nous faudrait un miracle pour retrouver les douze joyaux de la table solaire.

Ankhhaef passa une main nerveuse sur son crâne soigneusement rasé. Il versa ensuite un peu du contenu d'une jarre de vin dans son gobelet de métal. La déception assombrissait les traits de Leonis, de Montu et du soldat Menna. Les jeunes gens et le grand prêtre étaient assis sur des coussins au milieu de la terrasse qui dominait la somptueuse demeure de l'enfant-lion. Le soleil n'était pas encore très haut et, fait rare, un vent léger venait du Nil, emportant dans son souffle des effluves de terre humide et de jasmin. Un héron survola les jardins pour se diriger vers le grand fleuve. Leonis le suivit des yeux un moment avant de briser le silence :

— Le prêtre qui a caché les trois premiers joyaux aurait tout de même pu fournir plus de précisions dans *son* message. On dirait que le roi Djoser et ses hommes n'avaient pas du tout envie que l'offrande suprême soit un jour livrée à Rê. Ils n'ont

rien fait pour nous simplifier la tâche. Nous avons dû accomplir des prodiges pour trouver le rouleau de papyrus qui est censé nous mener au premier coffre. Malgré tous nos efforts, les indices que nous possédons maintenant sont trop vagues pour nous permettre de continuer cette quête.

L'enfant-lion se tut et se leva pour arpenter la terrasse d'un pas anxieux. Il semblait découragé. Pourtant, deux semaines plus tôt, le jeune héros avait montré un réel enthousiasme lors de la découverte du mystérieux message auquel il venait de faire allusion. Ce message disait : *Quatre prêtres ont emporté un coffre chacun. Chaque coffre contient trois joyaux. Le scarabée, le faucon et le chat reposent dans la gueule du grand chien noir qui domine le Marais des démons. Le premier coffre vous indiquera où se trouve le second.*

Certes, le sens de ces mots n'était pas très clair. Leonis était néanmoins persuadé qu'Ankhhaef aurait vite fait de découvrir l'emplacement du Marais des démons. Comme l'avait si bien dit Montu, un marais, ce n'était tout de même pas une vulgaire flaue d'eau ! Quelques minutes auparavant, l'enfant-lion conservait encore un infime espoir de partir, sans trop tâtonner, à la recherche du coffre contenant les trois premiers joyaux de la table solaire. En ce moment, il devait se rendre à l'évidence : il ne bénéficierait peut-être jamais d'un itinéraire précis pour le guider. Le danger ne l'effrayait pas. Il était prêt à verser jusqu'à son ultime goutte de sang pour sauver l'empire d'Egypte. Or, l'impuissance du grand prêtre Ankhhaef le mettait en colère. Le brave homme n'était assurément pas responsable de la situation. Toutefois, Leonis ne pouvait admettre que l'avenir du monde fut compromis parce que personne ne savait où se situait un territoire qui, de surcroît, devait être bien plus vaste que la cité de Memphis. Il aurait aimé qu'Ankhhaef lui apporte au moins un indice ce matin-là. Un tout petit indice aurait mis fin à l'inaction insupportable qui le rongeait. L'adolescent revint s'asseoir. D'une voix irritée, il interrogea le prêtre :

— Combien d'hommes avez-vous envoyés dans les marais pour tenter de trouver l'endroit que nous cherchons ?

— Aucun, Leonis. Pharaon, le vizir et moi-même pensions que les archives pourraient nous renseigner.

L'enfant-lion s'emporta :

— Donc, à l'instant où je vous parle, aucune troupe n'a été dépêchée dans le delta du Nil ! C'est de la folie, grand prêtre ! Les jours passent et vous ne réagissez pas ! Qu'attendez-vous, au juste ?

Ankhhaef fit un geste d'apaisement avant de murmurer :

— Parle plus bas, mon garçon. L'espion pourrait nous entendre. La colère ne servira à rien. Je comprends ton impatience. Seulement, malgré l'importance d'agir au plus vite, nous devons faire en sorte de demeurer discrets. Aurais-tu déjà oublié les adorateurs d'Apophis ? Qu'adviendrait-il s'ils apprenaient que tu dois te rendre dans le Marais des démons dans le but de rapporter trois des douze joyaux ? Baka et ses hommes savent peut-être où est situé ce marais. S'ils connaissaient l'existence du coffre et qu'ils le trouvaient avant nous, nous pourrions alors dire adieu à nos chances de sauver l'Egypte.

Le soldat Menna intervint :

— Je suis d'accord avec vous, grand prêtre. Nos ennemis sont toujours à l'affût et nous savons qu'ils sont redoutables. Il faut aussi prendre garde à cet espion qui rôde dans notre entourage. Il nous a déjà causé bien des ennuis. Cependant, vous conviendrez que nous ne pouvons demeurer inactifs plus longtemps. S'il n'en tenait qu'à moi, nous serions déjà en route pour le marais. Nous n'avançons pas en restant confinés dans l'enceinte du palais. Puisque vous n'avez rien découvert dans les archives du royaume, il est temps de passer à une autre étape. Leonis, Montu et moi allons régler les détails de notre prochaine expédition. Nous comptons partir dans les prochains jours.

— Bien parlé, Menna ! s'exclama Montu. Nous allons enfin pouvoir nous dégourdir un peu !

— Nous risquons de chercher très longtemps, ajouta Leonis, mais nous aurons au moins l'impression d'accomplir quelque chose.

— C'est d'accord, mes jeunes amis, approuva le grand prêtre. J'avais d'ailleurs l'intention de vous parler de cette expédition. Avez-vous établi un plan ?

— J'y ai déjà réfléchi, répondit l'enfant-lion. Nous devons surtout veiller à quitter Memphis sans être repérés par les hommes de Baka. La barque qui devra nous transporter dans le delta est prête. Le soldat Menna a tout organisé en secret. Il a confié la préparation de notre voyage à une personne en qui il a entièrement confiance. Cet homme ne sait rien de moi. Il ne sait pas non plus à quel usage sont destinés la barque et l'attirail qui l'accompagne. Montu et moi allons connaître l'endroit du départ au moment où nous y serons. J'ai demandé à Menna de garder cela pour lui. Ainsi, l'espion, s'il existe, n'aura aucune information à transmettre aux adorateurs d'Apophis.

Ankhhaef devint songeur. Il observa un silence avant de dire :

— Je sais que tu doutes maintenant de l'existence de l'espion, Leonis. Tu estimes qu'il n'avait rien à voir avec l'attaque que nous avons essuyée il y a quelques semaines et, après y avoir longuement réfléchi, je dois admettre que tu n'as pas tort. Ce jour-là, l'espion ne pouvait savoir que nous nous rendions au complexe funéraire de Djoser. Ce n'est probablement pas lui qui a lancé les adorateurs d'Apophis sur nos traces. Cependant, je persiste à croire que cet espion est toujours bien présent parmi nous. Les renseignements qu'il livre aux ennemis de la lumière sont trop importants. Baka ne le laisserait jamais abandonner sa mission.

— Nous verrons bien, grand prêtre. Si ce sombre individu est toujours dans les environs, il se manifestera bien assez tôt. Nous ferons circuler de fausses informations et, en nous fiant aux réactions des adorateurs d'Apophis, nous saurons si l'espion est toujours là. Je compte bien le démasquer.

— Puisses-tu réussir, Leonis, soupira Ankhhaef. Par le passé, puisqu'il était clair qu'un espion se trouvait parmi nous, nous avons souvent tenté de découvrir l'identité de cet homme. Bien des gens ont été interrogés. Plusieurs ont même été suivis à leur insu. Toutefois, au mépris de tous nos efforts, le traître a continué son œuvre...

Ankhhaef prit une longue gorgée de vin et il s'essuya la bouche sur son avant-bras.

— Pour ce qui est de votre expédition, enchaîna-t-il, il importe que vous ne manquiez de rien. J'ai confié une bourse contenant de l'or, de l'argent et du cuivre au commandant Neferothep. Il vous la donnera lorsque vous en ferez la demande. J'ignore à quel moment vous partirez. Je vais donc vous souhaiter tout de suite un excellent voyage, mes amis. Je souhaite vous revoir très bientôt. Que votre mission soit couronnée de succès !

— Merci pour ces bons mots, grand prêtre, fit Leonis en souriant. Je voudrais m'excuser de m'être emporté ainsi tout à l'heure. Je ne pouvais plus supporter d'attendre. Si, dans un mois, nous n'avons rien trouvé, nous reviendrons. J'imagine que, de votre côté, vous continuerez les recherches ?

— C'est évident, mon garçon. Nous demeurerons discrets, mais nous ne négligerons rien pour découvrir l'emplacement du Marais des démons. Vous comptez donc revenir dans un mois ? Que devrons-nous penser si vous restez là-bas plus longtemps ?

— Passé ce délai, répondit l'enfant-lion, vous pourrez tout de même nous accorder cinq jours de plus. Si, au bout de ce temps, vous n'avez aucune nouvelle de nous, ce sera parce que le sauveur de l'Empire et ses compagnons auront rejoint le royaume des Morts.

Par la suite, Leonis interrogea Ankhhaef à propos de Tati. De ce côté-là, les recherches n'avaient guère été plus fructueuses. Toutefois, en sachant que les hommes de Pharaon étaient sur la piste de sa sœur, l'adolescent pouvait au moins se dire que les choses avançaient. S'il avait su ce qui se préparait, le sauveur de l'Empire aurait sans doute oublié sa quête pour prendre immédiatement la direction de Thèbes. Mais Leonis ne pouvait connaître l'avenir. Comment aurait-il pu savoir que la petite Tati courait un grave danger ?

4

LE VIEILLARD ENVOÛTÉ

La tête chauve de Hapsout ruisselait. Sa tunique était imbibée de sueur. Il avait chaud, il était fatigué et de très mauvaise humeur. Ce matin-là, les recherches pour retrouver la petite sœur de Leonis n'avaient encore rien donné. Depuis leur arrivée à Thèbes, sept jours auparavant, le vilain jeune homme et ses deux comparses, Hay et Amennakhté, avaient visité une trentaine d'ateliers de tissage sans obtenir le moindre résultat. En temps normal, cette situation n'aurait guère été dramatique. Puisque Tati était une esclave, elle ne pouvait que demeurer à l'endroit où elle besognait. Même si Hapsout avait dû visiter, l'un après l'autre, tous les ateliers de tissage du royaume, il aurait immanquablement fini par mettre la main sur cette misérable fillette. Toutefois, les circonstances ne lui permettaient pas une semblable perte de temps. Les hommes du pharaon Mykérinos étaient également à la recherche de Tati. Quelques heures plus tôt, en interrogeant le contremaître d'un atelier, Hapsout en avait eu la confirmation. L'homme lui avait dit :

— Ainsi, vous cherchez une esclave qui se nomme Tati ? Sachez tout d'abord, monsieur, qu'il n'y a pas d'esclaves parmi nos tisserandes. Les esclaves sont faits pour travailler dans les mines ou dans les champs. Nous tissons, à l'intérieur de ces murs, le plus délicat tissu de Thèbes ! Une esclave ne serait pas digne de figurer dans le groupe de nos incomparables ouvrières ! Mais je suis bien curieux, monsieur. Cette esclave appelée Tati doit être bien importante ! Il y a trois jours, des fonctionnaires de l'Empire sont venus. Ils cherchaient également cette fillette. Dites-moi, qui est-elle pour justifier un pareil intérêt ?

Hapsout n'avait pas répondu. Il avait quitté les lieux d'un pas rageur. Ensuite, il était entré dans quatre autres ateliers de tissage, tous situés dans la même venelle. Chaque fois, bien entendu, on lui avait annoncé que des fonctionnaires étaient passés avant lui.

Hapsout, Hay et Amennakhté venaient de s'asseoir sur le sol couvert de nattes d'un petit cabaret construit aux abords d'un marché. Ils avaient commandé des cruches de bière, du pain et du poisson. Les trois adorateurs d'Apophis affichaient tous le même air exaspéré. Hapsout jouait nerveusement avec son lourd bâton de sycomore recouvert de bronze. À l'extrémité supérieure de ce bâton, un habile artisan avait sculpté un cobra dilaté et d'apparence menaçante. Le jeune homme fixait les yeux de grenat du serpent lorsque la voix d'Amennakhté le tira de sa contemplation :

— À mon avis, nous ne trouverons jamais cette gamine.

Hapsout leva sur l'homme des yeux mauvais. D'une voix sifflante, il déclara :

— Si tu veux abandonner les recherches, tu n'as qu'à partir, Amennakhté. Je dirai au maître Baka que la mission qu'il nous a confiée n'avait pas d'importance pour toi. Tu n'auras, par la suite, qu'à te cacher. Mais il faudra très bien te cacher... car tu sais ce qui arrive aux adorateurs d'Apophis qui ne se montrent pas à la hauteur. Aurais-tu envie de servir de repas au grand serpent ?

— Surveille tes paroles, Hapsout ! fit Amennakhté en rougissant de colère. C'est grâce à Hay et à moi que tu es devenu l'un des nôtres ! Je ne tolérerai pas les conseils d'un blanc-bec qui vient à peine de joindre nos rangs !

— Il ne faudrait pas oublier que vous êtes sous mes ordres, maintenant, mes gaillards. Je ne suis peut-être parmi vous que depuis peu de temps, mais les renseignements que j'ai apportés au maître Baka ont permis aux ennemis de la lumière d'identifier Leonis. J'ai réussi, en quelques jours, ce que vous avez été incapables d'accomplir en trois ans.

— Tu as eu la partie facile, Hapsout, protesta Hay. Tu étais le contremaître de l'enfant-lion lorsqu'il était un esclave. Dans ta position, n'importe quel imbécile aurait identifié Leonis. En

vérité, tu n'as fait que désigner l'ami de Leonis. C'est en suivant ce Montu que nos hommes ont pu attaquer le sauveur de l'Empire. Tu as simplement montré du doigt un garçon que tu connaissais. Quel extraordinaire geste de bravoure ! Vraiment, tu m'impressionnes, Hapsout ! Allons ! cesse donc de te glorifier ainsi ! C'est par pure chance que tu es devenu un adorateur d'Apophis. Tu te crois fort, mais, selon moi, tu n'es rien d'autre qu'un perfide individu sans courage.

Les lèvres de Hapsout dessinèrent un sourire fielleux. En caressant la tête de son cobra de bronze, il répliqua :

— Tu sembles oublier que le maître Baka me fait entièrement confiance, Hay. Il m'a confié la tâche de retrouver cette misérable Tati parce qu'il a reconnu mes grandes qualités... Si tu veux, je pourrai lui dire que tu n'es pas d'accord avec son choix...

Le venimeux jeune homme laissa planer un silence. Hay fixait le sol devant lui. Il n'y avait rien à répondre. Personne n'aurait osé contester les décisions du maître des adorateurs d'Apophis. Hapsout continua :

— Je sais que vous ne m'aimez pas, les gars. Mais il faudra vous faire à l'idée que c'est moi qui commande, maintenant. Lors de notre première rencontre, à Memphis, vous m'avez humilié. Je compte bien vous faire payer longtemps les désagréments que vous m'avez fait subir. Vous vous êtes bien amusés en m'appelant « tête de melon ». Désormais, je suis votre supérieur et vous devez m'appeler « chef », car telle est la volonté de Baka. Est-ce bien clair ?

— Oui, jeta Hay entre ses dents.

— Oui, qui ? demanda Hapsout.

— Oui, ch... chef, bredouilla le gaillard, sans conviction.

À cet instant se produisit un bien drôle d'événement. Un vieillard entra comme une flèche dans le cabaret. Son comportement déclencha aussitôt le rire des clients du petit commerce. À l'évidence, cet homme était fou. En criant comme une oie, il gesticulait pour imiter ce volatile. Les poings sous les aisselles, il battait furieusement l'air de ces ailes factices. Le vieillard parcourut la salle sans prendre garde aux convives installés sur le sol ni aux endroits où il mettait les pieds. Des

protestations se mêlèrent vite à la rigolade lorsque, emporté par sa pantomime loufoque, ce dément renversa des verres et des jarres. Il piétina aussi quelques assiettes de ses pieds nus et malpropres. Le propriétaire de rétablissement intervint enfin. Avec un air apitoyé, il reconduisit doucement le navrant personnage vers la sortie. Lorsqu'il réintégra la salle, le tenancier s'excusa :

— Veuillez me pardonner pour cette désagréable intrusion, mes précieux amis. Le vieux Senosiris a perdu l'esprit. Nous devons faire preuve de mansuétude à son égard. Il y a quelques mois, cet homme était l'un des plus riches propriétaires terriens des environs de Thèbes. Il gérait ses possessions avec rigueur. Il a été envoûté par un ignoble *sorcier*. Senosiris n'est pas responsable de son comportement. Je vais remplacer la nourriture et la boisson qu'il a gâchées. Aucun de vous n'aura à payer quoi que ce soit.

Ces paroles piquèrent la curiosité de Hapsout. Lorsque, quelques instants plus tard, le tenancier s'amena avec la bière, le pain et le poisson que les adorateurs d'Apophis avaient commandés, le jeune homme l'interrogea :

— Pouvez-vous m'en dire plus sur ce qui est arrivé à ce vieillard ?

— C'est une bien triste histoire, répondit l'autre sans se faire prier. Le vénérable Senosiris a accordé la main de sa fille à un homme cupide. Ce dernier n'en pouvait plus d'attendre la mort, de son beau-père. Il avait hâte de prendre possession de sa fortune. Senosiris était l'un de mes meilleurs clients. Il était même, je dois le dire, l'un de mes grands amis. Quelques jours avant de devenir ce pauvre fou que vous avez vu tout à l'heure, Senosiris est passé me voir. Je ne l'avais jamais vu aussi anxieux auparavant. Il m'a dit que son beau-fils préparait quelque chose contre lui. Il avait entendu dire que le sorcier Merab avait été grassement payé pour lui jeter un sort. J'ai tenté de le convaincre qu'il se faisait des idées. Je lui ai dit de ne pas s'inquiéter, mais, comme vous avez pu le constater, j'avais tort...

— Qui est ce sorcier Merab ? demanda Hapsout avec une lueur d'intérêt dans le regard.

— Je ne sais pas si je dois vous le dire, messieurs. Vous ne connaissez pas Merab et c'est sans doute mieux pour vous. Cet homme possède de grands pouvoirs. Il est le mal incarné. Ceux qui cherchent à le rencontrer sont généralement remplis de mauvaises intentions... Si vous êtes animés par des pensées malfaisantes, je ne vous dirai rien. Je ne voudrais pas qu'un quelconque malheureux souffre parce que je vous ai appris comment trouver Merab.

— N'ayez crainte, mon cher, susurra Hapsout d'une voix mielleuse. J'ai une petite confidence à vous faire. Approchez.

Le tenancier obtempéra et s'assit à côté du jeune adorateur d'Apophis. Ce dernier lui glissa à l'oreille :

— Nous sommes envoyés par Pharaon. Ne le répétez pas, surtout. Nous tenons à passer inaperçus. Notre mission consiste à combattre l'injustice. Lorsque nous remarquons une situation inéquitable, nous avons le devoir de transmettre nos observations au vizir. Pour nous, ce qui importe, c'est de veiller au bonheur de tous les habitants d'Egypte. Si je veux obtenir des renseignements sur ce sorcier, c'est simplement pour le mettre hors d'état de nuire. Vous comprenez ? Ainsi, cet ignoble Merab ne pourra plus causer de mal à personne.

— Monsieur, déclara le tenancier, si je vous disais comment trouver cet homme, c'est que je serais devenu encore plus fou que mon pauvre ami Senosiris. Les pouvoirs de Merab sont terribles. J'aimerais vraiment que cet ignoble personnage soit éliminé. Mais ne comptez pas sur moi pour vous le livrer. Je crains son châtiment comme la pire des catastrophes.

Hapsout tapota amicalement l'épaule du tenancier avant de dire :

— Et si vous perdiez votre joli petit commerce pour avoir refusé de coopérer avec nous ? Cela s'est déjà vu, vous savez...

— Est-ce une menace ?

— Je ne vous menace pas, monsieur. Je fais seulement mon travail. Le sorcier Merab jette des sorts aux gens et je ne trouve pas cela très juste. Pharaon sera certainement de mon avis. Vous avez la possibilité de nous aider à mettre la main sur cet homme. En ne le faisant pas, vous devenez son complice...

— Comment ? trancha l'homme. Moi, complice de Merab ? C'est ridicule ! Je suis un honnête commerçant ! Mon établissement est propre et je paye toujours mes impôts ! Je ne veux rien dire sur Merab parce que j'ai peur de lui, comprenez-vous ? Je n'ai pas envie de me prendre pour une oie, un singe ou un âne !

— Comment pourrait-il savoir que les informations qui nous mèneront à lui viendront de vous ?

— Cet homme sait tout, monsieur ! Vous êtes bien cruel de me tourmenter ainsi.

— Si vous nous dites où il se trouve, il y a tout de même une chance pour que Merab n'en sache rien. Par contre, si vous vous entêtez à garder le silence, je vous assure que votre vie sera ruinée. À ce qu'il paraît, on n'a encore jamais fabriqué de couche confortable avec la paille des cachots de l'Empire. Songez-y, car, si vous refusez de coopérer, c'est sur cette paille infestée de vermine que vous dormirez jusqu'à votre mort.

Le tenancier secoua lentement la tête. Une ride d'accablement se dessinait sur son front. Il hésita encore un long moment avant de murmurer :

— Très bien... Je vais vous dire comment les gens font pour rencontrer le sorcier Merab. Je ne peux toutefois vous préciser à quel endroit il se terre. Je ne lui ai jamais rendu visite, figurez-vous. Pour aller à sa rencontre, vous sortirez par le portail qui se trouve complètement au sud-ouest de la cité. Vous emprunerez ensuite la route menant à Tôd. Vous n'aurez guère à marcher très longtemps. Au bout de cinq minutes, vous croiserez un chemin. Vous vous y engagerez pour prendre la direction des falaises. Sur ce chemin vous verrez un grand arbre noir et tordu. Il faut vous arrêter à cet endroit.

— C'est tout ? demanda Hapsout, étonné.

— C'est tout ce que je sais, monsieur. Les gens qui veulent avoir recours à la science maléfique de Merab agissent tous ainsi. Le sorcier peut prévoir les intentions des gens qui se rendent au pied du grand arbre tordu. S'il constate que vous avez beaucoup d'or à lui donner en échange de ses services, il fera en sorte de se manifester. Mais, puisque vous voulez lui causer du tort, j'imagine que vous vous rendrez là-bas pour rien.

J'espère de tout mon cœur qu'il ne devinera pas que je vous ai donné ces renseignements... Je ne sais rien de plus, monsieur. J'implore votre clémence. Je suis un honnête homme et je ne mérite pas de croupir dans un cachot. C'est la peur qui a fait hésiter ma bouche.

Hapsout tapota de nouveau l'épaule du pauvre homme. En souriant, il le rassura :

— Tu as fait ton devoir, mon brave. Maintenant, tu peux aller t'occuper de ta clientèle. N'oublie surtout pas que tu ne dois rien dire sur nous.

Le tenancier se leva. Ses mains tremblaient et son visage était couvert de sueur. Il salua nerveusement les adorateurs d'Apophis avant de retourner à ses occupations. Amennakhté interrogea aussitôt Hapsout :

— Pour quelle raison voulais-tu savoir où habite ce sorcier ?

Hapsout lui décocha un regard chargé de mépris.

— C'est pourtant clair, idiot. Tu as vu comme moi le vieil homme que ce Merab a envoûté. Imagine que nous demandions à ce sorcier de faire la même chose avec Leonis. Comme il serait drôle de voir l'enfant-lion devenir aussi inoffensif qu'une oie ! Évidemment, aucun de vous n'aurait songé à cela. À vous deux, vous avez moins d'esprit qu'une seule stupide chauve-souris. Et puis, Amennakhté, en m'adressant la parole, tu as oublié un léger détail : tu dois m'appeler « chef », désormais. Ce lourdaud de Hay est arrivé à le faire. Est-ce donc si difficile pour toi ?

— Non, chef ! fit sèchement Amennakhté.

— Très bien, mes gaillards. Cet après-midi, pour changer, nous allons oublier un peu la misérable sœur de Leonis... Nous devons d'abord rendre une petite visite à un certain Merab.

5

LE MOUSTIQUE, LES FOURMIS ET LA PRINCESSE

Après le départ du grand prêtre Ankhhaef, Leonis, Montu et Menna étaient longtemps restés sur la terrasse. En murmurant afin que personne ne puisse les entendre, ils avaient réglé les derniers détails de leur prochaine mission. Ensuite, ils étaient descendus dans les jardins pour s'exercer à l'arc. En Menna, l'enfant-lion et son fidèle ami disposaient d'un incomparable entraîneur. L'arc n'avait aucun secret pour le jeune soldat. En une semaine d'apprentissage de cette arme qu'ils n'avaient jamais utilisée auparavant, Leonis et Montu avaient accompli d'appréciables progrès. Les adolescents n'étaient pas encore de très bons archers, mais, selon Menna, ce n'était qu'une question de temps avant qu'ils le deviennent.

Afin de conférer un plus grand intérêt à ces séances d'entraînement quotidiennes, Menna avait transformé la pratique de ses élèves en compétition, Montu et Leonis possédaient dix flèches chacun. La cible, dont le centre était marqué d'une croix, se trouvait à dix longueurs d'homme des archers. À tour de rôle, les garçons s'exécutaient. On comparait ensuite les résultats. Celui qui avait placé sa flèche le plus près de la croix remportait la manche. Menna avait distribué dix cailloux blancs à chacun des compétiteurs. Le gagnant de chaque tour prenait un caillou à son rival.

Cet après-midi-là, le jeu se déroulait devant les yeux intéressés de Raya et de Mérit. Les jumelles étaient assises dans l'herbe à quelques pas des apprentis archers. Jusqu'à présent, l'enfant-lion accusait un léger retard sur son ami. Après cinq tours, le sauveur de l'Empire conservait neuf cailloux et Montu

en détenait onze. Leonis se plaça en position pour tirer sa sixième flèche. Comme chaque fois, le soldat Menna intervint :

— Ton bras doit être aligné sur la flèche, Leonis. Lève ton coude... Écarte un peu les jambes. Voilà... Tu ne dois pas serrer la flèche comme cela. Elle doit simplement s'appuyer sur ton majeur... En tendant ton arc, il faut que tu prennes une grande respiration. Ensuite, tu retiens ton souffle, tu te concentres sur la cible et tu lâches la corde.

Leonis s'exécuta. La flèche toucha la cible à une largeur de main de son centre. L'exploit fut salué par les exclamations des servantes. L'enfant-lion toisa Montu avec fierté. Il embrassa son arc du bout des lèvres avant de déclarer :

— Voilà, mon pauvre vieux. J'ai presque touché la croix. Je serais très étonné de te voir faire mieux. Tu me donnes tout de suite ton caillou ou tu comptes essayer de me battre ?

— Ne te fais pas d'illusions. Tu viens de réussir un excellent coup, mais cela ne sera pas suffisant pour te faire remporter la victoire. Si tu veux voir les prouesses d'un magnifique archer, tu n'as qu'à m'observer. Pendant que je m'exécuterai, tu pourras déjà préparer ton caillou.

Montu s'installa à son tour. Comme d'habitude, Menna dut corriger sa position et lui prodiguer quelques conseils. La flèche fut libérée et elle termina sa course dans le coin inférieur gauche de la cible. Leonis venait donc de remporter la manche. Montu expliqua ainsi son échec :

— Juste comme j'allais lâcher ma flèche, un moustique est passé devant mes yeux.

Leonis pouffa avant de répondre :

— Chaque fois que tu perds, il faut que tu trouves une raison, Montu. Nous sommes maintenant à égalité. Donne-moi ton caillou.

Le perdant obtempéra et la compétition se poursuivit. Au dixième tour, les apprentis archers étaient toujours à égalité. Montu fut désigné pour amorcer cette dernière manche. À la grande joie de Leonis, la flèche de son ami atteignit la cible à une bonne coudée du centre. En émettant un grognement de déception, Montu balaya l'air de la main. Un peu fâché, il s'exclama :

— Comment voulez-vous qu'un archer se concentre lorsque des fourmis lui chatouillent les orteils !

— Maintenant, c'est la faute des fourmis ! jeta Leonis en riant. À t'écouter, mon ami, il faudrait que les insectes disparaissent de la surface du monde pour que tu parviennes à te servir correctement d'un arc. Observe-moi. Je vais te montrer comment il faut faire.

Leonis tendit son arc en ayant la certitude de faire mieux que son rival. En dépit de cette conviction, il se concentra longuement. Il s'agissait du coup décisif. Cette dernière flèche le ferait gagner. Personne n'aurait pu rater semblable occasion. La flèche de Montu était si éloignée du centre qu'il était presque impossible de faire pire que lui. Pourtant, l'enfant-lion rata complètement la cible. Contrairement à Montu, il ne pouvait mettre son succès sur le dos minuscule d'un quelconque moustique. Aucune fourmi n'était venue lui chatouiller les pieds. Leonis avait simplement entendu une voix. Il s'agissait d'une voix douce qui disait : « Bonjour, mes chères amies ! »

C'était la voix de la princesse Esa. Elle était tout près de lui et il ne l'avait pas vue venir. Elle avait lancé ces simples mots, et les membres du garçon étaient devenus mous comme des bouts de ficelle. L'arc avait dévié et la flèche lui avait glissé des doigts. Le projectile était allé se fracasser sur le mur d'enceinte qui se trouvait derrière la cible. Montu se garda bien de célébrer sa victoire devant la fille du pharaon. Leonis se retourna lentement pour apercevoir Esa qui s'était jointe à Raya et à Mérit. La princesse n'était pas seule. Trois gardes et une domestique l'accompagnaient. Ceux-ci se tenaient en retrait. À leur tour, les servantes de Leonis saluèrent la princesse. Raya lui dit :

— Cette journée est magnifique, n'est-ce pas, princesse Esa ?

— Les dieux sont bons avec les habitants des Deux-Terres², ma brave Raya. J'avais envie de profiter un peu de la lumière et des parfums des jardins.

Esa se tourna vers Leonis. Elle évita son regard et, en rougissant, elle le salua :

² Les deux-terres : le royaume comportait la Basse-Égypte et la Haute-Égypte. Le pharaon régnait sur les deux-terres.

— Bonjour, enfant-lion. C'est toujours un plaisir de vous voir.

— Bon... bonjour, prin... princesse, balbutia l'adolescent en faisant une maladroite révérence. C'est un honneur pour moi que de rencontrer à nouveau la fille de Pharaon.

Pour le sauveur de l'Empire, la situation était plutôt embarrassante. Lui et Esa devaient se comporter, l'un envers l'autre, comme des étrangers. Puisque Raya et Mérit étaient les confidentes de la fille de Mykérinos, elles étaient déjà au courant que celle-ci avait rencontré Leonis en secret dans les jardins du palais royal. Montu savait que son ami était amoureux de la belle Esa. Quant à Menna, malgré le fait qu'il n'avait été témoin que d'un bref face-à-face entre les jeunes gens, il avait tout de suite remarqué l'engouement réciproque qu'éprouvaient l'enfant-lion et la princesse. Si Esa était venue seule, Leonis aurait sans doute été moins mal à l'aise. Toutefois, la présence des gardes et de la domestique l'empêchait de s'exprimer avec assurance. Quelques semaines plus tôt, lors de leur dernière rencontre intime, Esa et Leonis avaient discuté tendrement sous un ciel constellé d'étoiles. En cette douce soirée, la belle avait déposé un doux baiser sur les lèvres de l'enfant-lion. Mais, aujourd'hui, devant le regard des autres, les mots qu'ils venaient d'échanger avaient été aussi froids que la pierre. Leonis sentit son cœur se serrer. Il jouait nerveusement avec la corde de son arc. La princesse adressa un salut à Menna et à Montu avant de reporter son attention sur les deux servantes. D'une voix qui ne laissait transparaître aucune émotion, elle demanda aux jeunes filles :

— J'aimerais vous voir, ce soir, mes inestimables amies. J'aurai une nouvelle histoire à vous raconter.

— Nous irons de bon cœur vous rendre visite, princesse Esa, répondit Raya. Vos histoires sont toujours les plus captivantes.

Les lèvres d'Esa dessinèrent un sourire fugace. En guise d'au revoir, elle fit un discret signe de la tête en direction de Leonis et de ses compagnons. Puis, sans rien ajouter, elle se dirigea d'un pas majestueux vers l'allée principale.

Durant un bon moment, personne n'osa parler. L'enfant-lion tentait de masquer son désarroi derrière un rictus peu convaincant. Ce fut Montu qui rompit le silence en lançant :

— J'ai tout de même gagné, Leonis.

— C'est vrai, mon vieux, tu as gagné. Ma flèche a complètement raté la cible. En saluant Raya et Mérit, la princesse Esa m'a fait sursauter. Tu remportes donc la compétition.

— Je n'en ai pas douté un seul instant, se vanta Montu en bombant le torse. Puisque tu es mon ami, j'ai bien essayé de te laisser quelques chances de me battre, mais tu n'as pas su en profiter. Ne t'en fais pas, Leonis, tu t'habitueras à côtoyer l'éblouissant guerrier que je suis.

— Tu es surtout un éblouissant vantard, riposta le vaincu en ébouriffant les cheveux de Montu.

Mérit se leva et s'approcha des deux amis. D'un air ingénu, elle demanda :

— Voudrais-tu me prêter ton arc, Leonis ? J'aimerais essayer, moi aussi.

Sans connaître les intentions de la servante, l'adolescent lui tendit son arme. Il avait déjà entendu dire que Mérit était très habile avec un arc. La sœur de Raya lança un clin d'œil complice à l'enfant-lion. Ce dernier devina alors qu'elle préparait quelque chose. Mérit examina l'arme d'un regard ahuri. On aurait dit qu'elle n'avait jamais touché à ce genre d'objet auparavant. Elle effleura également la pointe d'une flèche et, en faisant mine de se piquer un doigt, elle jeta un petit cri de stupeur.

— C'est vraiment pointu, une flèche ! s'exclama-t-elle.

— Il faut faire attention, Mérit, l'avertit Menna. Si tu veux, je t'enseignerai à tirer. Pour l'instant, tu risques de te blesser.

À son tour, Leonis adressa un clin d'œil au soldat pour lui signifier que la jeune fille ne courait aucun danger. Sans trop comprendre, Menna haussa les épaules. Mérit continua :

— Puisque tu es le gagnant, Montu, que dirais-tu de m'affronter ?

— Tu n'es pas sérieuse, Mérit ! fit le garçon en ricanant. Tu n'as aucune chance de gagner !

— Je le sais bien, Montu, minauda-t-elle. Mais sois gentil avec moi. Je veux m'amuser un peu. Si tu gagnes, je te confectionnerai trois douzaines de mes meilleures gâteaux !

— Dans ce cas, assura le garçon, tu peux déjà préparer ton four, Mérit !

— Et si Montu perdait ? interrogea l'enfant-lion.

— Oh ! il serait bien étonnant de voir Montu perdre, déclara la domestique. Mais, puisqu'il vient lui-même d'en parler, je me suis rappelé que le four aurait besoin d'un vigoureux nettoyage...

— Très bien, Mérit, trancha Montu. Si tu me bats, je nettoierai le four. Sinon tu le saliras encore plus en me préparant une délicieuse montagne de gâteaux !

Les deux rivaux optèrent pour une courte partie de cinq manches. Le premier tir du garçon fut formidable. Sa flèche toucha presque la croix. Mérit le félicita et, ensuite, sans presque viser, elle tendit fermement son arc pour toucher la cible en plein centre.

— Ce n'était qu'un coup de chance, affirma Montu en constatant sa défaite.

Leonis et Menna firent de leur mieux pour ne pas éclater de rire. En observant la technique de Mérit, le soldat avait relevé sa parfaite maîtrise de l'arme. En connaisseur, il sut d'emblée que Montu serait relégué au nettoyage du four pour le reste de la journée.

Le second tir du garçon fut moins précis que le précédent. Celui de Mérit se révéla, encore une fois, parfait. La manche suivante fut également remportée par la domestique. Puisque Montu n'avait plus aucune chance d'égaliser la partie, il dut s'avouer vaincu. Remarquant les visages moqueurs de ses compagnons, il comprit alors qu'on l'avait berné. Légèrement embarrassé, il déclara :

— Je crois que je me suis bien fait avoir, mes amis.

Soudainement, Montu laissa tomber son arc et tomba à genoux en se prenant la tête. D'une voix désespérée, il pleurnicha :

— Adieu, petits gâteaux ! Mon pauvre ventre ne me le pardonnera jamais !

6

DANS LA MÉMOIRE DU BOSSU

Les jeunes gens avaient tous regagné la demeure de l'enfant-lion. Ils avaient partagé un léger repas et, ensuite, Montu s'était attaqué, non sans grommeler un peu, à sa désagréable tâche. Laissant le malchanceux à son sort, Leonis, Menna et les jumelles étaient retournés dans les jardins afin de profiter du magnifique après-midi qui s'annonçait. Ils s'installèrent à l'ombre d'un sycomore pour discuter. Menna, qui avait été grandement impressionné par l'adresse de Mérit, demanda à cette dernière :

— Où as-tu appris à utiliser un arc avec autant d'assurance et de précision ?

— Lorsque l'oracle de Buto a annoncé la venue de l'enfant-lion, Raya et moi avons été désignées pour servir et protéger le sauveur de l'Empire. Durant des mois, nous avons été soumises à un rigoureux entraînement. Nous maîtrisons l'arc et nous nous débrouillons plutôt bien dans les combats corps à corps.

— Tu peux la croire, Menna ! lança Leonis. Un soir, Raya m'a pris pour un intrus. Le temps d'un souffle, elle m'a terrassé comme si je n'avais été qu'un petit agneau sans défense ! Jusqu'à présent, toi et Montu ne saviez pas que les jumelles étaient de redoutables combattantes. Je n'ai pas songé à vous le dire.

— Dis plutôt que tu n'avais pas trop envie d'en parler, Leonis, intervint Raya en souriant.

— Je dois l'admettre, ma chère Raya. L'orgueil a peut-être légèrement effacé cette mésaventure de ma mémoire. Mais, parlant d'orgueil, celui de Montu a été mis à rude épreuve, aujourd'hui.

— J'espère que je n'ai pas été trop dure avec lui, dit Mérit en arrachant un brin d'herbe.

— Un pari est un pari, déclara l'enfant-lion. Connaissant bien Montu, je sais que la honte qu'il éprouverait en ne s'acquittant pas de sa dette serait encore plus grande que sa déception d'avoir perdu cette compétition. Et puis, dès que Montu a la chance de jouer un drôle de tour à quelqu'un, il n'hésite jamais. Les copains peuvent bien se taquiner un peu. Lorsque nous étions esclaves, nous plaisantions sans cesse. Cela nous aidait à tenir le coup. Mais je dois te mettre en garde, ma chère Mérit : pendant que notre ami nettoie le four, il doit probablement préparer un plan pour te rendre la pareille.

— J'en serai avertie, Leonis. Ne t'en fais pas, j'ai un bon sens de l'humour. Raya et moi avons beaucoup de chance. Tu aurais pu être un individu désagréable. Nous avons été éduquées pour devenir de remarquables servantes et nous devons, en tout temps, faire preuve de soumission et de respect envers notre maître. Même si tu t'étais montré méchant avec nous, nous aurions bien fait notre travail. Fort heureusement, tu es aimable. C'est une grande joie de servir dans ta demeure, Leonis. Tu nous considères comme des sœurs.

— Je vous apprécie beaucoup, mes amies. J'ai bien hâte que ma véritable sœur soit parmi nous. Je sais que vous serez précieuses pour elle.

— Nous serons heureuses de l'accueillir, assura Raya. Nous deviendrons ses confidentes et nous lui enseignerons une foule de choses. Tu t'en occuperas certainement très bien, Leonis, mais il y a certains sujets qui doivent rester entre filles...

Des cris perçants attirèrent leur attention. Dans un coin reculé des jardins, ils aperçurent Tcha, le bossu, qui s'amusait avec ses quatre singes. Mérit le héla et le salua de la main. Tcha lui rendit son salut et, en boitant, il se dirigea lentement vers le groupe. Les babouins le suivirent avec discipline. Il était impossible de s'habituer à la laideur du pauvre jardinier. Sa tête démesurée semblait grossir un peu plus chaque jour. On aurait juré que l'énorme bosse qui déparait son dos avait la lourdeur de la pierre, tellement la démarche de Tcha paraissait laborieuse. Sa jambe droite était visiblement plus courte que la

gauche et on avait l'impression que ses bras provenaient de deux créatures bien différentes. L'un avait une apparence humaine et l'autre, tordu et maigre, s'achevait par une main grossière qui ne comptait que deux doigts. Le pagne que portait le jardinier était d'une saleté repoussante. Des traînés terreuses maculaient sa peau comme s'il venait de ramper dans la boue. Tcha était un peu essoufflé lorsqu'il rejoignit les jeunes gens. Il essuya, de sa main difforme, une grosse goutte de sueur qui perlait au bout de son nez violacé. Les singes se mirent en rang à ses côtés. Ils étaient vêtus de pagnes et, contrairement à celui qui ceignait la taille de leur dresseur, les vêtements des primates étaient plutôt propres. Les bonnets de paille qui couvraient leurs têtes leur donnaient une allure comique. Après avoir repris son souffle, le bossu dit :

— Bonjour, jolie Raya et jolie Mérit ! Bonjour, monsieur Leonis et soldat Menna ! Tcha est un peu fatigué. Il veut enseigner de nouveaux tours à ces petites fripouilles. Les singes sont pleins de vigueur, mais Tcha est un peu vieux. Abi, To, Ti et Toui sont de drôles de babouins. Toujours, ils font courir Tcha.

— Quels nouveaux tours hilarants as-tu appris à tes inséparables compagnons ? demanda Mérit.

— Tcha tente de montrer des acrobaties compliquées à Abi, To, Ti et Toui, mais ces petites fripouilles n'arrêtent pas de faire des idioties. Ils connaissent Tcha. Ils savent que Tcha les aime bien et que Tcha ne les gronde jamais. Tcha est un bien mauvais chef et les singes en profitent.

— Tu es un très bon dresseur, Tcha, dit l'enfant-lion. Il y a quelques semaines, j'ai vu l'un de tes babouins qui faisait danser les autres en jouant de la flûte. C'était un numéro extraordinaire ! Pourraient-ils le refaire ? J'aimerais que le soldat Menna puisse voir comme ils sont drôles...

— Abi a perdu sa flûte, monsieur Leonis. Abi perd toujours sa flûte et, chaque fois, Tcha doit lui en fabriquer une nouvelle. Mais Abi, To, Ti et Toui connaissent d'autres tours...

— Les singes pourraient exécuter leur numéro du babouin gafeur, proposa Raya. C'est celui que préfère Pharaon !

Le bossu hocha la tête vigoureusement. Un large sourire dévoilait ses dents jaunes et inégales. D'une voix fébrile, il lança :

— C'est une bonne idée, jolie Mérit ! Abi, To, Ti et Toui aiment bien faire ce numéro ! Monsieur Leonis et le soldat Menna vont bien rire ! Vous n'avez qu'à regarder. Tcha va demander à ces petites fripouilles de mettre de la joie dans vos cœurs !

Tcha se tourna vers les singes. Il siffla et, sans quitter leur rang, les primates retirèrent leurs bonnets de paille. Le bossu fit quelques gestes secs et émit une série de cris perçants. L'un des babouins courut se placer à environ trente coudées des spectateurs. Il s'immobilisa et tapa dans ses mains pour s'applaudir. Ses congénères l'imitèrent en jetant à Leonis et à ses amis un regard qui semblait signifier : « Comment ? Vous n'applaudissez pas ? » L'enfant-lion comprit le message et commença à frapper des mains. Menna et les jumelles prirent exemple sur lui. Satisfait de ces acclamations, le singe qui s'était éloigné exécuta une brève révérence et se dressa pour demeurer immobile comme une statue.

Un second babouin s'élança pour foncer rapidement vers son partenaire. Il fit quelques spectaculaires pirouettes et se propulsa dans les airs pour atterrir, debout et droit comme un jonc, sur les épaules de l'autre singe. Cette fois, les jeunes gens ne se firent pas prier pour applaudir. Sans bouger d'un poil, les primates conservèrent cette position. Le troisième singe se rua vers les deux premiers. Il fit un bond magistral et, avec un aplomb déconcertant, il acheva son saut périlleux au sommet de la tour. Le singe qui supportait le poids des autres chancela légèrement. Il garda néanmoins son équilibre. Tout en saluant l'exploit, Raya glissa à l'oreille de Leonis :

— C'est à ce moment que le babouin gafeur entre en jeu. J'ai vu ce numéro une bonne dizaine de fois, mais, à tous les coups, je ne peux m'empêcher d'éclater de rire.

Le dernier babouin fit quelques pas vers ses compagnons avant de s'immobiliser. Hésitant, il leva des yeux tristes vers le bossu. D'un doigt autoritaire, Tcha désigna la tour formée par les singes. Le primate récalcitrant secoua la tête en signe de

négation. Le bossu jeta quelques cris. L'animal lui tira la langue. Il s'assit par terre et plaqua ses mains velues sur ses oreilles. Le bossu fit mine de s'avancer vers lui. Le babouin se dressa promptement. Il se précipita vers la tour mais, encore une fois, il arrêta son élan pour se livrer de nouveau à quelques mimiques cocasses. Il recommença ce manège à plusieurs reprises avant d'y aller pour de bon. En courant à toute vitesse, il revint vers les spectateurs et les contourna, pour ensuite se propulser vers le fragile ensemble édifié par ses semblables. Lorsque ce fut le temps, il ne sauta pas. Il se roula en boule et il faucha les jambes du babouin qui soutenait le tout. La tour s'écroula dans une cacophonie de cris. Les acrobates chutèrent et, depuis longtemps rompus à cet exercice, ils touchèrent le sol sans se faire de mal. La scène qui suivit fut hilarante. Assis dans l'herbe, le singe gaffeur se tordait de rire en se tapant sur les cuisses. Les autres se lancèrent à sa poursuite en lui lançant des mottes de terre. Tcha mit un terme au jeu en sifflant. Aussitôt, Abi, To, Ti et Toui vinrent calmement se poster devant leur maître. Leonis et ses compagnons riaient à s'en décrocher les mâchoires. Menna félicita le bossu :

— C'était un numéro exceptionnel, mon brave Tcha ! J'en ai mal aux côtes ! Comment réussis-tu à faire accomplir de telles acrobaties à des babouins ?

— Les animaux ne sont pas stupides, soldat Menna. Tcha connaît les bêtes. Même un pigeon, Tcha peut le dresser. Tcha est vraiment trop laid, mais les bêtes ne remarquent pas que Tcha est vraiment trop laid. Elles sont gentilles avec Tcha et Tcha est gentil avec les bêtes. Déjà, quand Tcha n'était qu'un tout petit homme et qu'il habitait dans les marécages, Tcha dressait des animaux. Abi, To, Ti et Toui sont de merveilleuses petites fripouilles. Elles obéissent à Tcha parce que Tcha est leur ami.

En entendant les paroles du bossu, l'enfant-lion fronça les sourcils et se pétrit le menton d'un air songeur. Il s'efforça ensuite d'afficher un air vaguement désintéressé pour demander :

— Dis-moi, Tcha, puisque tu as déjà habité dans les marécages, ne connaîtrais-tu pas, par hasard, un endroit appelé le Marais des démons ?

Les traits ingrats du jardinier se figèrent. Ses yeux en oblique exprimèrent une certaine crainte. Dans un murmure, il fit :

— Pourquoi monsieur Leonis voudrait-il entendre parler du Marais des démons ?

Une chaude bouffée d'espoir inonda la poitrine du sauveur de l'Empire. Visiblement, le bossu savait quelque chose à propos du mystérieux territoire. Puisqu'il ne fallait surtout rien dire à personne en ce qui concernait sa quête, l'enfant-lion inventa ce mensonge :

— Le Marais des démons m'a toujours fasciné, mon brave Tcha. Quand j'étais petit, mon père me racontait souvent une histoire qui se passait à cet endroit. Ce récit me faisait très peur ! Puisque tu as déjà vécu dans le delta, je me suis demandé si tu n'avais pas entendu parler de cet effrayant Marais des démons. Ce n'était sans doute qu'une invention, après tout.

— Tcha doit vous dire que le père de monsieur Leonis n'a rien inventé. Le Marais des démons existe. Tcha le sait. L'ancien village de Tcha était à un jour de barque du Marais des démons.

— Cet endroit existe vraiment ! s'exclama Leonis. Mon père disait donc la vérité ! J'imagine que les histoires terrifiantes qu'il me racontait n'étaient pas réelles. Il voulait juste m'effrayer un peu.

— Tcha ne sait pas ce que racontait le père de monsieur Leonis quand monsieur Leonis était un petit homme. Mais Tcha sait que le Marais des démons est un endroit mauvais. Tcha a vu bien des fous partir pour le Marais des démons. Tcha ne les a jamais revus après. Les démons les ont tués ou le grand chien noir les a dévorés.

— Le grand chien noir ? répéta Leonis, l'air étonné.

— Le grand chien noir rôde dans le Marais des démons, monsieur Leonis. Il est haut comme cent hommes et, toujours, il hurle. Le père de Tcha disait que le père de son père était entré dans le Marais des démons et qu'il était revenu, mais il était devenu fou, car il avait vu le grand chien noir. Tcha n'est jamais

allé dans le Marais des démons. Tcha voulait garder sa vie et sa raison.

— Où était situé ton village, Tcha ? interrogea Menna.

— La hutte de Tcha était dans un petit village de pêcheurs qui n'avait pas de nom. Tcha ne s'éloignait jamais du village, alors Tcha ne sait pas vraiment où est son village. Des soldats du méchant pharaon Baka ont capturé le pauvre Tcha et ils ont amené Tcha jusqu'ici. Tcha a quitté les marécages et il a voyagé jusqu'à Memphis sans voir le chemin. Si Tcha devait retourner dans sa hutte, Tcha ne saurait même pas par où aller.

La gorge de l'enfant-lion se noua. Il ne put masquer sa déception. Ses espoirs avaient été vains. Le bossu avait habité à une journée de navigation du Marais des démons, mais il ne pouvait pas préciser de quel endroit il venait. Remarquant le dépit qui assombrissait les traits de Leonis, le bossu songea sans doute que l'adolescent s'inquiétait pour lui. D'une voix qui se voulait réconfortante, il déclara :

— Il ne faut pas que vous soyez triste pour Tcha, monsieur Leonis. Tcha ne sait pas où est son village, mais Tcha est heureux ici. Tcha n'a plus envie de retourner dans sa hutte. Quand le bon pharaon Mykérinos a chassé le méchant pharaon Baka, Tcha a été libéré. Ensuite, Tcha est toujours resté entre les murs du palais royal. Tcha ne veut plus être torturé et Tcha est en sécurité ici. Tcha donne à boire aux jardins et, parce que Tcha fait bien son travail, on donne de la nourriture et une petite baraque à Tcha.

Leonis s'efforça de sourire afin de signifier au jardinier qu'il était soulagé de le savoir heureux. D'une voix affectée, le soldat Menna déclara :

— Tout de même, ton histoire m'attriste, Tcha. Tu as passé des années dans les marais et, aujourd'hui, tu es entouré de murailles. Tu vis au milieu des splendeurs de l'Egypte et tu n'as jamais vu un seul de ses temples.

— Tcha était trop affreux pour aller dans les temples, soldat Menna. Le père et la mère de Tcha allaient souvent visiter le grand sanctuaire de Buto avec les gens de notre village, mais Tcha restait au village. Tcha aurait bien aimé participer à la fête. Les femmes étaient jolies et les barques étaient couvertes de

fleurs. Les gens du village partaient tôt le matin et, le soir, lorsqu'ils revenaient du sanctuaire de Boutu, Tcha voyait de très loin les flambeaux qui éclairaient les barques. Tcha allait attendre sur le quai pour aider les gens du village à débarquer des choses.

Les lèvres de Menna dessinèrent un sourire radieux. D'une voix tremblante, il dit :

— Si les gens partaient pour le sanctuaire le matin et qu'ils en revenaient le soir même, cela veut dire que tu n'habitais pas trop loin de Boutu, mon brave Tcha ! Tu pourrais aisément retrouver ton village !

— Tcha ne sait pas où est Boutu, répondit le bossu en baissant la tête. Tcha ne sait rien. Tcha ne veut pas retourner dans les marais, car la place de Tcha est ici. Tcha doit aller travailler, maintenant. Au revoir, jolie Mérit et jolie Raya. Au revoir, monsieur Leonis et soldat Menna. Tcha est heureux de vous avoir fait rire avec ses singes.

Les jeunes gens saluèrent chaleureusement le bossu. Ce dernier tourna les talons pour se diriger vers le quartier des domestiques. Abi, To, Ti et Toui suivirent sagement leur maître. Leonis et Menna échangèrent un regard de connivence. Grâce aux renseignements de Tcha, ils savaient désormais dans quelle région du delta se situait le mystérieux Marais des démons.

7

LE SORCIER MERAB

Une main placée en visière pour se protéger les yeux du soleil, Hapsout scrutait la barrière blême et morcelée des falaises. Le jeune homme et ses comparses avaient dû parcourir une bonne distance avant d'atteindre l'arbre noir et tordu dont leur avait parlé le tenancier. Depuis une heure, peut-être même davantage, ils attendaient que se manifeste le sorcier Merab. Les adorateurs d'Apophis ne pouvaient douter du fait qu'ils étaient au bon endroit. L'arbre au pied duquel ils se tenaient avait une apparence trop singulière pour qu'il ne s'agisse pas de celui que leur avait indiqué le propriétaire du cabaret. Son tronc était sinueux comme le corps d'un serpent. L'écorce qui le couvrait avait la noirceur de la suie. Ses ramures ne s'élançaient pas vers le ciel ; elles s'incurvaient plutôt en direction du sol comme si elles cherchaient à le toucher. On aurait dit les pattes crochues d'une araignée qui, suspendue à son fil, s'apprêtait à fondre sur sa proie.

Amennakhté s'épongea le front avec la manche de sa tunique. Il aurait aimé ne porter qu'un pagne, mais il ne le pouvait pas. Il ne fallait pas exposer, à la vue de tous, la marque au fer rouge qui ornait sa poitrine. Il s'agissait de l'emblème des Hyènes, la brigade d'élite des adorateurs d'Apophis. Hay portait également ce signe qu'arboraient fièrement les meilleurs combattants du maître Baka. Le symbole représentait le grand serpent Apophis enroulé autour du disque solaire. Amennakhté secoua son vêtement pour s'éventer un peu. Il poussa un long soupir de lassitude avant de dire :

— Je commence à croire que ce tenancier s'est moqué de nous, chef. J'ai envie de retourner à Thèbes pour lui apprendre les bonnes manières.

— Cet homme nous craignait comme le paysan craint les pluies de sauterelles, Amennakhté, fit remarquer Hapsout. Je suis sûr qu'il n'a pas menti. Nous allons attendre encore un peu. Si, dans une heure, le sorcier Merab ne s'est toujours pas montré, nous retournerons à Thèbes. Tu pourras alors torturer cet individu comme il te plaira.

— Regardez ! lança Hay.

Un enfant marchait vers eux d'un pas allègre. Il ne devait pas avoir plus de cinq ans. Il était nu et sa tête était couronnée d'une chevelure rebelle aux mèches noires et bouclées. Le gamin transportait des sacs vides fabriqués avec de la toile épaisse. Il s'immobilisa devant les adorateurs d'Apophis pour les examiner longuement d'un regard ombrageux. Au bout d'un moment, il annonça, sur un ton étonnamment mature pour son jeune âge :

— Je dois vous conduire au sorcier Merab. Avant tout, vous devez enfiler ces sacs sur vos têtes. Ne vous avisez surtout pas de les retirer. Sinon vous ne rencontrerez pas Merab.

Les trois hommes prirent les sacs que l'enfant leur tendait. Il y en avait trois, Hay demanda :

— Comment as-tu su que nous étions trois ?

— Garde tes questions pour le sorcier, répliqua sèchement le petit garçon. Tenez-vous tous par la main comme des fillettes qui dansent. Je vais vous guider jusqu'à mon maître.

La balade fut longue et pénible. Le gamin courait presque et les adorateurs d'Apophis trébuchèrent souvent. Suffoquant sous les sacs qui leur collaient à la figure, les hommes soufflaient comme des bœufs au travail. Ils grimpèrent un chemin escarpé et ils comprirent qu'ils avaient gagné les falaises. Ils franchirent encore une interminable surface plane avant d'emprunter une autre direction. Leurs pas résonnaient différemment et la chaleur avait diminué. Ils étaient maintenant dans une grotte. Le gamin leur signala qu'ils pouvaient retirer les sacs. Ils s'exécutèrent avec soulagement et leur guide les entraîna dans un passage menant à une porte traversée de barres de bronze massif.

— Le sorcier Merab vous attend de l'autre côté de cette porte, dit le garçon. Vous n'avez plus qu'à entrer.

Hapsout poussa le battant. Les adorateurs d'Apophis pénétrèrent dans une salle chicement éclairée qui, à en juger par certains éléments du décor, avait déjà été un tombeau. Un sarcophage de granit trônait au milieu de la pièce au plafond bas. Ce gros cercueil de pierre et les nombreuses illustrations qui ornaient les murs étaient les seuls vestiges de la demeure d'éternité de l'ancien occupant de cet hypogée pillé. Des niches avaient été creusées dans le roc des cloisons. Elles contenaient une grande diversité de jarres, de cruches et de flacons. Des objets hétéroclites et une multitude de rouleaux de papyrus reposaient, ça et là, dans un désordre inextricable. Confortablement assis sur un trône appuyé contre la paroi du fond, un homme considérait les nouveaux venus avec un regard maléfique. L'individu revêtait une longue robe rouge brodée de fils d'or. Ses cheveux étaient longs et blancs comme le lin. De profondes rides sillonnaient la peau ocre de son visage. Cet homme était visiblement très vieux, mais une grande force émanait de son être. Hapsout fit quelques pas dans la pièce lugubre. D'une voix hésitante, il se présenta :

— Je m'appelle Hapsout... Vous... vous êtes certainement le... sorcier Merab ?

— Je suis Merab et je sais qui tu es, Hapsout. Sache tout de suite que je ne peux guère accomplir ce que tu as l'intention de me demander.

— On m'a pour... pourtant dit...

— On t'a dit que je possépais des pouvoirs grandioses. Le tenancier de Thèbes avait bien raison : je suis un puissant sorcier. Seulement, un sorcier, aussi fort soit-il, ne peut rivaliser avec les divinités. Tu es venu pour que je jette un sort au sauveur de l'Empire. Je ne peux faire une chose semblable. L'enfant-lion est sous la protection de la déesse Bastet.

— Comment sav... savez-vous ce qui m'amène ici ?

— Je sais tout, Hapsout. Je peux même te dire quand et comment viendra ta mort. Je peux accomplir bien des prodiges pour toi, mais, même si je suis du côté des forces du mal, je n'utiliserai pas ma magie contre Leonis. Je suis sous le parrainage de Seth. Seth est respecté par les autres dieux qui jugent le mal nécessaire à l'équilibre de l'univers. Ainsi, tant et

aussi longtemps que mes actes, même néfastes, ne viseront que de pauvres mortels, les divinités me laisseront agir à ma guise. Les charmes que j'utilise contre de simples paysans n'ont guère d'influence sur le sort du monde. Toutefois, en m'attaquant directement au sauveur de l'Empire, je m'exposerais à la colère de Bastet, fille de Ré. Je risquerais alors de perdre tous mes pouvoirs.

— Le maître Baka saurait largement vous récompenser, sorcier Merab, assura Hapsout.

— Je sais que Baka possède beaucoup de richesses. Je compte bien puiser dans son or, car je peux rendre de précieux services aux adorateurs d'Apophis. En échange d'une généreuse rétribution, je pourrais, par exemple, anéantir les récoltes de toute une année. Je pourrais affaiblir le royaume en faisant courir la maladie dans les grandes cités. Or, je n'oserais jamais envoûter l'enfant-lion. Même si j'avais la voie libre, je n'interviendrais pas dans la quête du sauveur de l'Empire. Je suis, moi aussi, un ennemi de la lumière, mais, contrairement à vous, je n'éprouve aucun désir de voir l'Egypte disparaître. Le mal n'existe que s'il est opposé au bien. Les adorateurs d'Apophis voudraient d'un univers dans lequel il n'y aurait que le mal. Un ennemi de la lumière ne peut anéantir totalement la lumière, car il perdrait alors sa raison d'être. Sachez, messieurs, que je suis né il y a cinq cents ans. J'étais déjà très vieux lorsque j'ai enfin découvert le procédé qui me permettrait de vivre éternellement. Puisque je compte exister à tout jamais, il serait stupide de ma part de souhaiter la fin de ce monde. Je disparaîtrai avec lui et je n'en ai pas envie.

— Quand viendra la fin de l'Empire, intervint Hay, les adorateurs d'Apophis voyageront tous dans la grande barque de Seth. Ils vivront heureux dans son royaume. En devenant l'un des nôtres, Merab, vous pourrez nous accompagner lorsque l'Egypte connaîtra sa fin.

Le sorcier ébaucha un sourire indéfinissable. La crédulité du combattant Hay l'amusait. Baka était vraiment un habile manipulateur. Il avait convaincu ses sujets qu'un autre monde les attendait après le grand cataclysme. Merab savait qu'il n'en était rien. Quand la colère du dieu Ré déferlerait sur l'empire

d’Egypte, les ennemis de la lumière seraient anéantis en même temps que l’humanité. C’était par pure vengeance que Baka voulait empêcher l’enfant-lion de livrer l’offrande suprême au dieu-soleil. Baka avait naguère été expulsé du trône par son cousin Mykérinos. Désormais, le maître des adorateurs d’Apophis était prêt à mourir pour châtier cette civilisation qui avait refusé de tomber sous son joug. Merab n’avait toutefois pas envie d’affaiblir les convictions de Hay. Baka et ses marionnettes pourraient contribuer de façon considérable au trésor déjà inestimable du vieux sorcier. Ce dernier aimait l’or, et les adorateurs d’Apophis en possédaient en abondance. Tel qu’il l’avait déclaré, il pourrait les aider dans leur lutte contre l’Empire. Puisqu’il pouvait lire dans les pensées des gens, Merab sut tout de suite par où il devait commencer pour s’attirer les grâces du maître Baka. Il fit planer un lourd silence avant de reprendre la parole :

— Je n’ai pas l’intention de suivre les adorateurs d’Apophis dans un autre monde. Celui-ci me convient parfaitement. Je vous répète que je n’accomplirai aucune action directe contre Leonis. Par contre, je sais que vous recherchez sa petite sœur. Je peux même vous dire que son nom est Tati. Je connais l’endroit où elle est. Si, d’ici une semaine, vous n’êtes pas intervenus, elle sera conduite à Memphis par les hommes de Pharaon.

Un agréable frisson parcourut l’échine de Hapsout. Fébrilement, il s’avança vers Merab pour s’exclamer :

— Il faut que vous m’indiquiez l’endroit où besogne cette petite vermine, vénérable sorcier ! Je peux vous offrir beaucoup !

— Pour l’instant, je me contenterai du petit sac que tu portes à la taille, Hapsout.

— Comment ? Cette bourse contient l’équivalent de dix debens³ d’or ! C’est une véritable fortune pour un simple renseignement !

³ Deben : mesure de poids (or argent ou cuivre) équivalant à 90 grammes. Les égyptiens utilisaient le deben dans leurs transactions commerciales.

— Tu sembles oublier que, sans mes précieuses informations, tu ne pourras guère mettre la main sur la petite. Je pourrais te demander bien plus encore pour un tel service. N'essaie pas de marchander avec moi, Hapsout. Je lis dans tes pensées et je sais que tu serais prêt à payer cent fois ce que contient cette bourse pour retrouver Tati. Je n'exige pas davantage, car, quand tu auras trouvé cette fillette, tu constateras que je ne t'ai pas menti. Par la suite, j'en suis certain, les adorateurs d'Apophis auront souvent recours à ma sorcellerie.

— Soit, abdiqua Hapsout. Il m'est impossible de négocier avec un devin. Dites-moi comment trouver la sœur de Leonis et ma bourse est à vous, Merab.

Avant de s'exécuter, le vieux sorcier se frotta les mains de contentement.

8

LES PLANCHERS ONT DES OREILLES

Leonis, Menna et les jumelles allèrent retrouver Montu dans la cuisine. La pièce à ciel ouvert était située dans la partie arrière de la maison. Le mobilier était constitué de quelques tables supportant une foule de récipients en poterie épaisse. En plus du grand four en terre servant à cuire le pain, il y avait là une meule utilisée pour faire la farine et le gruau, ainsi qu'un foyer de brique pour bouillir ou griller les aliments. Montu avait presque achevé son travail. Au moment où ses amis le rejoignirent, il avait retiré les cendres accumulées au fond du four et, à l'aide d'un couteau de bronze, il s'occupait maintenant à racler les parois intérieures pour en déloger la suie. En entendant les autres pénétrer dans la cuisine, Montu sortit sa tête du fourneau pour se tourner vers eux. Sa peau était recouverte d'une épaisse couche de crasse grisâtre.

— Par Hathor ! s'exclama Raya. Montu a nettoyé le four, mais, à présent, qui donc va nettoyer Montu ?

Cette remarque fit rire le petit groupe. Leonis renchérit :

— Mon pauvre ami ! Si tu te voyais ! Tu ferais noircir les eaux du grand fleuve juste en trempant ton gros orteil dedans !

Montu s'essuya la joue avec son avant-bras, ce qui eut pour effet de lui barbouiller encore un peu plus le visage. Il laissa tomber son couteau et, d'une voix implorante, il dit à Mérit :

— Vois comme je suis sale, ma chère Mérit. Je crève de chaleur et je suis fatigué. J'ai bien travaillé pendant que vous vous amusiez dans les jardins. J'ai perdu la compétition et, puisque c'était le prix à payer, j'ai nettoyé le four.

— Tu as fait un excellent travail, Montu, apprécia la servante. Tu peux arrêter, maintenant.

— Tu es bien gentille, Mérit. Mais, par pitié pour le pauvre malheureux que tu as devant les yeux, ne pourrais-tu pas confectionner quelques gâteaux ?

— Je te ferai des gâteaux, Montu. Mais, je t'en prie, ne va pas te laver dans le grand bassin de pierre de la demeure. Nous en aurions pour des heures à le décrasser. Tu pourras faire ta toilette dans la grande cuvette qui se trouve dans la cour. Raya mettra du sable dedans pour que tu puisses bien frotter ta peau. Je crois qu'une bonne quantité de natron sera nécessaire dans l'eau de ton bain. Je me demande comment tu as réussi à te salir autant. Ma soeur et moi nettoyons ce fourneau chaque semaine. Pourtant, jamais l'une de nous ne s'est vraiment salie en accomplissant cette tâche. Ton pagne est complètement gâché et...

— Tu ferais une merveilleuse maman, Mérit, coupa Montu.

— Pourquoi dis-tu cela ?

— Ma propre mère ne faisait pas de pâtisseries. Elle ne me faisait jamais de remontrances et n'a jamais pris soin de moi comme tu le fais.

— Toi, tu as dû être un terrible garnement, lança la jeune servante en rougissant. Tu l'es toujours, d'ailleurs !

— Je suis désolé, maman, répliqua Montu avec un regard moqueur.

Après avoir fait sa toilette, Montu alla retrouver Leonis et Menna qui l'attendaient dans la salle principale de la maison.

— Assieds-toi, mon vieux, dit l'enfant-lion, d'une voix excitée.

Montu s'installa. Il plissa les sourcils, puis, en constatant la fébrilité de ses compagnons, il demanda :

— Que se passe-t-il ? Vous avez du nouveau ?

— Nous savons désormais que le Marais des démons se trouve non loin de Buto, annonça Menna.

— C'est Tcha qui nous l'a dit, continua Leonis. Ce pauvre homme habitait dans les marais avant d'être amené de force à Memphis par les hommes de Baka. Il n'a pas pu nous renseigner

avec précision, mais nous savons que le territoire que nous cherchons est situé au nord du delta.

— Dire que nous comptions commencer nos recherches en explorant le sud ! s'exclama Montu. Nous aurions perdu beaucoup de temps en faisant cela !

— C'est vrai, acquiesça Menna. Ce brave bossu n'a pas la moindre idée du précieux coup de main qu'il vient de nous donner. Un moment, j'ai eu envie de le prendre dans mes bras. Malheureusement, nous ne pouvons rien divulguer sur notre mission. Un jour, il faudra songer à récompenser Tcha.

— Allons-nous partir demain matin comme prévu ? demanda Montu en baissant la voix.

— Tu peux parler plus fort, mon vieux, mentionna Leonis. Les jumelles font le guet à l'extérieur. Si quelqu'un approche des fenêtres, elles nous en avertiront. Le départ est toujours prévu pour demain matin. Nous quitterons le palais royal comme nous l'avons planifié. Menna partira tout à l'heure afin de veiller aux derniers préparatifs de l'expédition.

— Ce n'est pas trop tôt, fit Montu. Je m'ennuyais vraiment depuis quelque temps. Au fait, est-ce bien loin, Buto ?

— J'y suis allé une fois, dit Leonis. Ma quête du talisman des pharaons a débuté à cet endroit. Nous avions atteint Buto en cinq jours. Mais la barque qui nous transportait, le grand prêtre Ankhhaef et moi, était un long bateau manœuvré par six hommes. Cette fois-ci, nous disposerons d'une simple barque de pêcheurs. Puisque nous ne serons que trois, le voyage risque d'être beaucoup plus long. Qu'en penses-tu, Menna ?

— Selon moi, nous aurons besoin d'au moins dix jours pour gagner le sanctuaire. Je vais partir tout de suite. J'ai besoin de m'activer. Je passerai au poste de garde pour demander au commandant Neferothep de me remettre la bourse que lui a confiée Ankhhaef.

— Très bien, Menna, approuva Leonis en se levant. Demain matin, nous serons au rendez-vous. La quête se poursuit, mes amis ! Que les dieux nous permettent de sauver le glorieux empire d'Egypte !

Ils s'enlacèrent avec chaleur au centre de la luxueuse salle principale. Une inébranlable assurance égayait leurs traits.

Leonis, Menna et Montu avaient tout prévu. Ils avaient la certitude que rien ne viendrait perturber leur expédition. Pourtant, aucun des mots qu'ils venaient d'échanger n'avait échappé à l'habile espion des adorateurs d'Apophis. En effet, l'Ombre n'était pas très loin. Dans la pièce se dressaient quatre magnifiques statues de la déesse-lionne Sekhmet. Au pied de l'une d'elles, camouflé par l'une des nattes qui recouvriraient le sol, il y avait un petit trou. Si une souris avait emprunté ce discret passage, elle se serait retrouvée dans un impressionnant dédale de tunnels. En s'y baladant, le rongeur aurait pu déboucher dans chacune des pièces du palais royal qui se trouvait à une minute de marche de la demeure du sauveur de l'Empire. Ce réseau souterrain aboutissait également dans le quartier des domestiques et, plus précisément, dans la demeure de l'Ombre. Au moment où les trois aventuriers s'enlaçaient dans la joie de leur départ éminent, l'espion était confortablement installé sous la maison de l'enfant-lion. Il n'avait pas obtenu beaucoup de détails. Toutefois, le maître Baka serait comblé. Les adorateurs d'Apophis étaient nombreux. Même si, chaque jour, une multitude de bateaux sillonnaient le Nil, les hommes de Baka parviendraient probablement à déterminer lequel parmi eux transporterait Leonis. Dans l'obscurité du tunnel, l'espion eut un petit rire. Entre ses dents, il murmura :

— Bon voyage, Leonis. Tu n'atteindras jamais Buto, mais j'espère de tout mon cœur que tu apprécieras le royaume des Morts.

Ce soir-là, Leonis s'était couché tôt. Malgré le confort de son lit et la fraîcheur agréable qui régnait dans sa chambre, il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il essayait de chasser son angoisse en écoutant les stridulations des criquets qui s'en donnaient à cœur joie dans la tranquillité des jardins. De la pièce voisine lui parvenaient les paroles étouffées de Montu et de Raya qui jouaient aux dames. Bien entendu, l'enfant-lion songeait à l'expédition qui s'amorcerait le lendemain. Sa hâte d'y participer était teintée d'inquiétude. Combien de dangers ses compagnons et lui auraient-ils à affronter durant cette nouvelle étape de la quête des douze joyaux ? Était-ce la dernière nuit

qu'il passait dans le confort de son lit ? Allait-il revoir Memphis ou allait-t-il périr dans l'atmosphère humide et glauque des marais ?

L'enfant-lion tendit l'oreille. Les criquets s'étaient tus et un bruissement d'herbe remuée se faisait entendre du côté de la maison où était située sa chambre. Notre héros quitta doucement sa couche pour se diriger vers la fenêtre. Le bruit devint plus perceptible. Quelqu'un marchait à proximité de la demeure de Leonis. Ce dernier tenta de discerner quelque chose dans la pénombre. Le bruit se rapprochait de plus en plus. À genoux sur le sol, la figure dissimulée derrière l'encoignure de sa fenêtre, Leonis, prêt à bondir, avait posé une paume sur l'encadrement. Il faillit mourir de peur lorsqu'une main toucha la sienne. L'enfant-lion sursauta et émit un petit cri. Un hurlement bref et haut perché lui répondit. Dans un mélange de stupéfaction et d'allégresse, l'enfant-lion constata que la princesse Esa se trouvait devant lui. Des pas se firent entendre dans la maison. En s'approchant de la porte de la chambre, Montu demanda :

— Que se passe-t-il, mon ami ? Tu vas bien ?

— Ne t'inquiète pas, mon vieux, répliqua Leonis. Je viens de faire un autre de mes affreux cauchemars, c'est tout !

— Ah ! ce n'était qu'un rêve ! dit Montu, soulagé. Tu as crié comme une fille !

— Va dormir, Montu. Demain, une rude journée nous attend.

— D'accord... Bonne nuit...

— Bonne nuit.

L'enfant-lion et la princesse Esa restèrent un long moment silencieux et immobiles. Quand Leonis fut certain que personne ne pouvait les entendre, il sortit dans la cour pour rejoindre la belle.

— Bonsoir, princesse, chuchota l'adolescent. À ce que je vois, vous tenez absolument à conserver vos mauvaises habitudes.

— Ne me grondez pas, Leonis, répondit la princesse en refermant ses doigts fins sur le poignet du garçon. J'avais renoncé à mes balades nocturnes dans les jardins. Toutefois, en vous voyant cet après-midi, j'ai tout de suite éprouvé l'envie de venir vous retrouver sous le couvert de la nuit. Nous nous

sommes rencontrés deux fois depuis cette soirée où je vous ai avoué mon amour. Sachez que ces instants ont été très pénibles pour moi. Votre regard est tellement froid lorsque nous sommes parmi les gens. J'ai peur, Leonis. Je crains que vous ne m'aimiez plus.

— Au milieu des autres, votre regard est sans doute plus froid que le mien, princesse Esa. Même l'eau du grand fleuve et les nuits du désert ne m'ont jamais fait autant frissonner. Moi aussi, j'ai cru que vous ne m'aimiez plus... Et puis, en y songeant bien, je crois que ce serait beaucoup mieux comme ça...

— Taisez-vous, Leonis. Ne me dites pas que je dois renoncer au rêve d'unir ma destinée à la vôtre. Dites-moi qu'après votre quête des douze joyaux, vous demanderez ma main à Mykérinos. Jurez-moi que, si Pharaon vous la refuse, vous m'enlèverez pour faire de moi votre éternelle compagne.

— Vous enlever ? Vous n'y songez pas, princesse ? L'Egypte entière serait à nos trousses ! Pharaon est juste. Il choisira ce qu'il y a de mieux pour vous. S'il me refusait votre main, je comprendrais. Il est hors de question que je vous enlève. Nous ne connaîtrions jamais le bonheur en vivant en fugitifs.

Esa tourna le dos à Leonis. Immobile, elle observa un long silence. L'enfant-lion pouvait discerner sa délicate silhouette qui se découpait sur le mur pâle de la demeure. Il posa ses paumes sur les épaules frêles de la belle avant de murmurer, d'une voix émue :

— Jamais je n'unirai ma vie à la vôtre sans le consentement de votre père, mais je vous promets, douce Esa, que je ferai tout pour mériter votre main... Je pars bientôt. Je dois reprendre ma quête. Pour l'instant, c'est ce qui compte le plus. Votre avenir, le mien et celui de tout un peuple dépendent de ma réussite.

Esa se tourna vers lui pour l'enlacer avec ferveur. Elle plaqua sa joue baignée de larmes sur l'épaule vigoureuse du sauveur de l'Empire. Leonis déposa un baiser dans ses cheveux. Ils restèrent longtemps ainsi : figés, muets et respirant au même rythme, sous la faible clarté d'un quartier de lune.

9

DE JOLIES FILLES, MAIS...

Pour une rare fois, les traits du scribe Senmout s'adoucirent et ses lèvres esquissèrent un sourire. Raya et Mérit venaient de sortir de l'enceinte du palais royal. Les jumelles étaient accompagnées d'une douzaine de servantes.

— Bonjour, mes jolies, lança le fonctionnaire en affichant un air enjôleur. Où allez-vous donc par cette belle matinée ?

— Comme chaque semaine, nous nous rendons au marché, scribe Senmout, répondit Raya.

— Vous êtes vraiment ravissantes, déclara le scribe en embrassant le groupe du regard. On dirait plutôt que vous vous rendez à une fête !

Il y eut des rires timides parmi les jeunes femmes. Certaines d'entre elles baissèrent les yeux en rougissant.

— Vous êtes bien aimable, scribe Senmout, répliqua Mérit. Pour nous, c'est toujours la fête lorsque nous allons au marché. Nous mettons nos plus belles robes, nous nous coiffons pendant des heures et nous fardons nos figures avec minutie. Les servantes de la cour de Pharaon ont la réputation de compter parmi les plus beaux joyaux d'Egypte. Nous devons donc nous montrer à la hauteur.

— Vous y parvenez très bien ! attesta l'homme en faisant les yeux doux à une servante un peu rondelette qui, visiblement embarrassée, se tenait derrière ses consœurs.

Le scribe Senmout reporta son attention sur les jumelles. En usant d'un ton rempli de condescendance, il demanda :

— Et puis, mes amies, comment vont notre loufoque sauveur de l'Empire et ses méprisables compagnons ? En ce moment, ces paresseux doivent certainement dormir.

— Oui, ils dorment encore, dit Raya en fronçant les sourcils. Il est tôt. Vous n'êtes pas juste en ce qui concerne Leonis. L'enfant-lion est un garçon merveilleux. Vous ne connaissez rien de lui, scribe Senmout.

— J'en connais bien assez sur ce genre d'individus, ma pauvre petite chatte. Je peux comprendre que tu te portes à la défense de ton maître. Tu ne dois surtout rien dire de mal sur lui. Leonis est un esclave. Son ami Montu est également un esclave. Menna n'est qu'un vulgaire soldat. Aucun d'entre eux n'est digne d'habiter dans l'enceinte de la grande demeure. Pour l'instant, ils profitent impunément de la bonté de Mykérinos... Ce qui m'attriste le plus, c'est de voir que ce vaurien de Leonis a pour servantes deux exceptionnelles jeunes femmes comme toi et ta sœur Mérit. Vous trouveriez davantage de prestige et de joie en venant travailler dans la maison d'un homme de ma trempe.

— Ne disposez-vous pas déjà de quatre servantes ? l'interrogea Mérit.

— Mes servantes n'ont pas votre grande beauté ni vos innombrables habiletés. Mais ne craignez rien, mes jolies : lorsque Pharaon constatera qu'il s'est trompé en ce qui a trait au ridicule enfant-lion, je vous offrirai le grand privilège de venir servir chez moi.

— Ce serait un honneur, scribe Senmout, répondit Raya en s'efforçant de sourire au vilain et prétentieux personnage. Nous devons partir, maintenant. Les ménagères de Memphis doivent déjà avoir envahi le marché du port.

— Allez-y donc, mes tendres fleurs ! Je souhaite, à chacune d'entre vous, une excellente journée !

Avant de se remettre en route, les domestiques saluèrent respectueusement le fonctionnaire. Senmout fixait d'un œil intéressé la servante un peu rondelette qui fermait la marche. Il la trouvait à croquer. Le sourire admiratif de l'homme se serait certainement transformé en grimace s'il avait su que, sous ce déguisement fort bien réussi, se trouvait ce Montu qu'il méprisait tant.

Leonis avait élaboré une ruse pour sortir de l'enceinte en déjouant la vigilance des adorateurs d'Apophis qui, à n'en pas

douter, surveillaient les abords du palais. L'enfant-lion et son ami s'étaient levés à l'aube pour préparer leur départ. Ils avaient rejoint les jumelles dans la section de la demeure où se trouvait leur quartier. Raya et Mérit étaient déjà debout. Elles trépignaient de joie devant la tâche qu'elles s'apprêtaient à accomplir. Les servantes devaient rendre les garçons méconnaissables en les déguisant en filles. Les préparatifs avaient nécessité beaucoup de travail. Tout d'abord, durant la semaine qui avait précédé ce jour, Raya et Mérit avaient dû confectionner des robes convenant aux mesures de Leonis et de Montu. Les vêtements devaient même être un peu plus grands, car on devait ajouter du rembourrage pour donner des formes féminines aux adolescents. Après avoir remodelé leurs corps en utilisant des coussins, du ruban et des pièces de chiffon, les jumelles les avaient aidés à enfiler leurs longues robes. Ensuite, les servantes avaient entrepris de masquer leurs traits sous un savant maquillage. Une généreuse couche de poussière d'albâtre avait servi à atténuer le teint cuivré de leurs figures. Les jeunes domestiques avaient utilisé de la poudre de galène et de la malachite finement broyée pour tracer les contours de leurs yeux. Une fois cette étape achevée, Montu et Leonis avaient été coiffés d'élégantes perruques tressées. Pendant cette métamorphose, qui avait duré une bonne heure, les compagnons étaient assis dos à dos. Lorsqu'ils s'étaient enfin retournés de manière à s'examiner mutuellement, ils n'avaient pu s'empêcher d'éclater de rire. Le travail des servantes frôlait la perfection. Montu était devenu une jolie jeune fille aux formes généreuses et aux lèvres boudeuses. Quant à Leonis, malgré ses larges épaules et le fait qu'il dépassait son ami d'une demi-tête, il était presque impossible de reconnaître en lui un garçon. Le sauveur de l'Empire avait l'aspect d'une adolescente au faciès légèrement sévère. Néanmoins, sa beauté avait de quoi faire pâlir d'envie bien des femmes.

Le stratagème était une réussite. Senmout avait été confondu au point de trouver Montu adorable. L'enfant-lion était toutefois très en colère. Les paroles blessantes de cet homme détestable l'avaient touché. Sa méchanceté avait quelque chose de louche. Leonis avait su prouver qu'il était l'enfant-lion

annoncé par l'oracle de Buto. L'odieux scribe était le seul personnage de la cour de Pharaon qui osait encore en douter. Selon Montu, s'il y avait un espion au palais royal, il ne pouvait s'agir que de Senmout. Cet homme était érudit. En tant que fonctionnaire, il avait accès à de nombreux secrets concernant le royaume. Et puis, comment pouvait-on expliquer que ce type détestât autant Leonis ? Seuls Baka et ses hommes avaient une raison de le haïr ainsi. Senmout était-il un adorateur d'Apophis ? Tout dans son attitude permettait d'envisager cette possibilité. L'enfant-lion attendit que le scribe se fut éloigné avant de murmurer :

— Ce bougre de Senmout est toujours aussi sympathique.

— Qu'il soit piétiné par un troupeau de bœufs, maugréa Montu. Tu as vu de quelle manière il me regardait ? On aurait dit qu'il voulait me dévorer.

— Tu es une fille irrésistible, ma jolie, répliqua Leonis.

Cette boutade provoqua une cascade de rires cristallins dans le groupe de domestiques qui les accompagnaient. Montu se sentit rougir, mais la généreuse couche de poussière d'albâtre qui recouvrait sa figure ne révéla rien de son embarras.

— Si Senmout s'est amouraché de Montu, souligna Mérit d'une voix moqueuse, c'est que ma sœur et moi avons fait un travail extraordinaire. Comme toujours, d'ailleurs. Tu as vraiment des servantes hors du commun, Leonis. Tu as intérêt à prendre bien soin de nous, car le scribe Senmout ne demande pas mieux que de nous avoir à son service...

— Plutôt mourir ! trancha Raya.

— Penses-y un peu, ma chère sœur, continua Mérit. Nous pourrions mettre du poison dans son vin.

— Tu as raison, Mérit. Je n'y avais pas songé... Mais crois-tu réellement que les vipères sont sensibles au poison ?

La balade dura jusqu'au port de Memphis. C'est à l'entrée de la place du marché que Leonis et Montu se séparèrent des jumelles. La voix de Mérit était remplie de tristesse lorsqu'elle dit :

— Soyez prudents, mes amis. J'ignore où vous vous rendez, mais j'ai l'impression que vous serez longtemps partis. Votre

compagnie est un grand bonheur pour nous. Nous allons prier les dieux pour qu'ils vous protègent.

— Revenez-nous, vite, renchérit Raya, une buée de larmes dans les yeux. La maison sera bien vide sans vous.

— Nous reviendrons, affirma Leonis. Ne vous inquiétez pas, mes chères amies. Notre périple sera sans doute assez long, mais je ne veux absolument pas que vous deveniez les servantes de Senmout. Il me faudra donc revenir à temps pour empêcher cet insupportable personnage de vous séduire.

— J'épouserais un âne plutôt que de servir Senmout, lança Mérit.

— Une fosse remplie de scorpions doit être plus douillette que sa demeure, conclut Raya.

Leonis avait envie de serrer les jumelles dans ses bras. Cependant, pour ne pas attirer les regards, il importait d'éviter de semblables effusions. L'enfant-lion toucha l'épaule de Montu pour lui signaler que le temps était venu de partir. Sans rien ajouter, ils tournèrent les talons pour se glisser dans la foule dense.

En dépit de l'heure matinale, la vaste place du marché était très animée. Au milieu du brouhaha des voix humaines et des cris de bêtes, on entendait les marchands vanter les mérites des produits qu'ils offraient. Il y avait là des femmes, des hommes, des vieillards et des enfants. En ce lieu de négoce, le riche propriétaire terrien côtoyait l'humble paysan. La noble épouse du fonctionnaire dialoguait avec la femme du maçon. Toutes les castes du royaume d'Egypte se retrouvaient dans cette ambiance effervescente comme une ruche. Une multitude d'odeurs, chacune trop intense pour se mélanger avec les autres, flottaient sur la place. À chaque pas, une nouvelle exhalaison sautait aux narines des passants. L'air sentait tantôt la sueur, le fumier ou le poisson ; tantôt les fleurs, l'encens, le vin ou les fruits.

Leonis et Montu se dirigèrent vers le nord. Menna leur avait indiqué un point précis où ils devaient se rendre. Les fausses jeunes filles patientèrent un moment afin de laisser passer un troupeau de bœufs ; puis, juste à côté du présentoir d'un marchand de poteries, ils aperçurent l'étal facilement reconnaissable du pêcheur Paheri. Pour bien montrer à l'enfant-

lion et à son ami qu'il s'agissait là du lieu de leur rendez-vous, le pêcheur avait accroché deux morceaux d'étoffe rouge aux poutrelles de son kiosque. Les adolescents s'approchèrent de l'étal bondé de poissons. Le pêcheur Paheri leva les yeux sur eux. Leonis lança :

— Si le muge est frais, j'en prendrai trois cents.

Bien entendu, il s'agissait d'un mot de passe. Visiblement impressionné par l'allure féminine des garçons, le pêcheur jeta sur eux un regard chargé de stupeur. Il se racla la gorge avant de répondre :

— Mes muges ont été péchés à l'aube. Malheureusement, je n'en ai que vingt. Si vous suivez mon fils, il vous conduira vers quelqu'un qui pourra peut-être vous accommoder.

Paheri leur désigna un colosse qui s'affairait à éventrer un gros poisson. Le fils du pêcheur abandonna sa tâche et il s'essuya les mains sur son pagne. Sans hésiter, il dit :

— Suivez-moi.

Leonis et Montu emboîtèrent le pas au colosse qui les conduisit à l'extérieur de la place du marché. Ils auraient pu le suivre les yeux fermés, tellement l'odeur qu'il dégageait était forte. Ils franchirent une étroite venelle qui s'ouvrait entre deux bâtiments. Ensuite, le trio emprunta un sentier menant au fleuve. Sur la rive, le fils de Paheri leur indiqua une baraque aux murs de limon. Il lâcha un sifflement bref ; puis, sans émettre un autre son, il retourna à l'endroit d'où il était venu. Le soldat Menna sortit de la baraque. Lorsqu'il constata ce que Raya et Mérit avaient fait de ses compagnons d'aventure, il se mit à rire. Les adolescents s'avancèrent vers lui pour se joindre à la rigolade.

— Mes pauvres amis ! s'exclama Menna. J'ai du mal à y croire ! Les jumelles ont si bien travaillé que je n'aurais jamais pu vous reconnaître en vous croisant dans la rue ! Laquelle d'entre vous voudrait bien m'épouser ?

— Tu es vraiment très drôle, Menna, riposta Montu, d'un air las. Je vais immédiatement me jeter dans le Nil. Avec toute cette poussière d'albâtre sur la peau, j'ai l'impression que ma figure est sur le point de se changer en pierre.

— C'est une excellente idée, mon vieux, fit Leonis. Dépêchons-nous de retirer ces déguisements avant que Menna tombe réellement amoureux de nous.

10

FIN DES RECHERCHES

S'il avait continué ses recherches dans la cité de Thèbes, Hapsout n'aurait probablement jamais retrouvé Tati. Le sorcier Merab l'avait envoyé dans un petit village d'artisans qui se situait à l'écart de la ville. Les trois adorateurs d'Apophis devaient s'y rendre et trouver l'atelier de tissage d'un certain Bytaou. En se renseignant, Hapsout n'avait eu aucun mal à localiser l'endroit. Il ne restait désormais qu'à vérifier si le sorcier ne les avait pas lancés sur une fausse piste.

L'après-midi tirait à sa fin. Les rues poussiéreuses et fendillées du village d'artisans étaient presque désertes, Hapsout, Hay et Amennakhté observaient l'affreuse devanture de la fabrique de tissus à l'intérieur de laquelle était censée travailler la sœur de Leonis. Hapsout prit sa gourde pour boire une gorgée d'eau. De son bâton, il indiqua l'entrée de l'atelier et déclara :

— Si le sorcier Merab ne nous a pas abusés, la petite peste que nous cherchons se trouve dans ce trou à rats. Surtout, n'oubliez pas que le maître Baka nous a ordonné d'être gentils avec cette gamine. Nous devrons également éviter de répondre à ses questions. Je ne connais pas les intentions de notre vénéré maître, mais il a sans doute eu une idée géniale.

Hay et Amennakhté hochèrent la tête en silence. Lorsque Hapsout pénétra dans l'atelier de tissage, les gaillards demeurèrent devant la façade. En entrant, le vilain jeune homme eut une expression de dégoût. L'atmosphère était saturée d'humidité. Des relents de sueur aigre et de cheveux sales imprégnaien l'air. Une dizaine de jeunes filles crasseuses étaient penchées sur leurs métiers à tisser. Debout, au fond de la pièce, une grosse femme arborant une répugnante verrue sur

le nez surveillait les ouvrières. Lorsqu'elle remarqua Hapsout, la corpulente Mâkarê se dirigea vers lui.

— Puis-je vous aider, monsieur ? demanda-t-elle de sa voix rauque.

Hapsout attendit que la contremaîtresse fut à sa hauteur avant de dire, en chuchotant presque :

— J'espère que vous pourrez m'aider, ma chère dame. J'aimerais rencontrer le propriétaire de cette fabrique, mais, avant tout, je dois m'assurer d'un léger détail. Je me demande si vous ne pourriez pas me renseigner ?

— Ça ne fait aucun doute, monsieur. Bytaou, le propriétaire, ne vient presque jamais visiter cet atelier. C'est un peu moi qui dirige cette fabrique. Si vous avez des questions à poser, il n'y a pas mieux que moi pour y répondre.

— Très bien, ma chère dame, continua Hapsout en levant le ton. Je suis à la recherche d'une esclave nommée Tati.

Dans l'atelier, les ouvrières se figèrent. La sœur de Leonis leva les yeux vers ce jeune homme au crâne rasé et aux grandes oreilles qui venait de prononcer son nom. Cette réaction de surprise collective n'échappa guère au visiteur. Il sut à cet instant que le sorcier Merab lui avait dit la vérité. Mâkarê hésita un peu et, de la main, elle fit signe à Hapsout qu'il valait mieux poursuivre cette conversation à l'extérieur. En sortant, la grosse femme eut un regard méfiant en apercevant Hay et Amennakhté qui étaient postés de chaque côté de la porte. Hapsout la rassura :

— Je suis un haut fonctionnaire du royaume, ma bonne dame. Ces hommes sont mes serviteurs. Allons plus loin pour discuter. Ils resteront là.

Mâkarê entraîna son visiteur dans un coin baigné d'ombre qui se situait derrière l'atelier. Ils s'assirent sur un banc grossier qui se lamenta sous le poids de la contremaîtresse. Cette dernière planta son regard bovin dans les yeux du jeune adorateur d'Apophis.

— Qui vous a dit que Bytaou possédait une esclave appelée Tati ?

— Personne, mentit Hapsout en soutenant le regard de Mâkarê. En fait, je recherche cette gamine depuis des mois. J'ai visité chaque atelier et chaque ferme d'Egypte pour la retrouver.

— Pour quelle raison un noble comme vous se donnerait autant de mal pour retrouver une esclave ?

L'adorateur d'Apophis avait envie de gifler cette femme méprisable qui posait trop de questions à son goût. Il dut réfléchir longuement avant de répondre :

— Tati est la fille d'un ami. Lorsqu'elle était petite, elle a été enlevée par un individu qui voulait du mal à mon copain. Nous avons retrouvé ce triste personnage. Il a avoué avoir vendu Tati comme esclave et, croyez-moi, il a payé de sa vie ce geste inqualifiable. Je tiens désespérément à retrouver la fille de mon copain. En me basant sur votre réaction, ainsi que sur celle des ouvrières de la fabrique, je sais que Tati est ici.

Mâkarê baissa les yeux. Elle jouait nerveusement avec ses doigts larges et sales. Elle laissa flotter un silence gêné avant d'avouer :

— Tati appartient vraiment à Bytaou. Elle besogne dans l'atelier avec les autres... Vous me voyez bien mal à l'aise, monsieur. Bytaou n'est pas disponible en ce moment. Il est en voyage et il ne reviendra pas avant des mois. Je ne peux...

Mâkarê s'interrompit. Hapsout avait fouillé dans sa bourse pour déposer deux debens d'or sur le banc. Le visage de la contremaîtresse s'illumina. Le jeune homme susurra :

— C'est un peu vous qui dirigez cette fabrique. N'est-ce pas ce que vous m'avez dit tout à l'heure ? Bytaou n'est pas obligé de savoir que vous vous êtes débarrassée de la petite. Vous n'aurez qu'à lui dire qu'elle s'est sauvée...

— Bien sûr, il y a toujours moyen de s'arranger, admit la grosse femme en fixant le pactole inespéré qui se trouvait sous ses yeux.

Durant sa contemplation, elle songea que Hapsout était sûrement très riche et qu'il pourrait probablement sacrifier un peu plus d'or pour mettre la main sur la misérable gamine. Mâkarê fit mine d'être troublée. Sur un ton où pointait la tristesse, elle déclara :

— La petite Tati est vraiment une excellente ouvrière. Sachez que je l'aime comme si elle était ma fille. Cette adorable gamine vous dira que je l'ai souvent grondée, mais, vous savez, elle a beaucoup de caractère. Il faut parfois se montrer ferme avec ceux qu'on adore et...

— Où voulez-vous en venir ? s'impella le jeune homme.

— Deux debens d'or, cela représente une très jolie somme, répondit la contremaîtresse. Toutefois, je crains que ce soit insuffisant pour une telle ouvrière. Je vous céderais n'importe laquelle de nos esclaves pour dix fois moins, mais, en ce qui concerne Tati, c'est différent. J'éprouve beaucoup d'affection pour cette petite. Je comptais même l'acheter à Bytaou pour lui rendre sa liberté.

En poussant un soupir exaspéré, l'adorateur d'Apophis déposa un troisième deben au milieu des deux premiers. La contremaîtresse hocha la tête avec satisfaction. Elle referma ses affreuses mains sur l'or avant d'annoncer :

— La petite Tati vous attend, monsieur. Si vous voulez me suivre, je vais vous présenter à la fille de votre ami.

— Ne lui dites rien, ma chère dame. Si elle savait que nous allons retrouver son père, elle serait anxieuse. Nous avons un long voyage à faire sur le Nil. Je n'ai pas envie que cette pauvre petite soit malade.

— Je comprends, monsieur, fit la grosse femme. Cette merveilleuse petite mérite bien que l'on prenne soin d'elle.

Lorsque Mâkarê réintégra l'atelier, les ouvrières crurent que leur contremaîtresse était devenue folle. Elle se dirigea vers Tati en lui adressant un sourire affectueux. Sur la défensive, la sœur de Leonis s'attendait à recevoir un coup. Le coup ne vint pas. Mâkarê lui caressa plutôt la tête avec une tendresse maternelle. Tati était paralysée par le dégoût, la peur et la surprise. La voix de la grosse femme prit de douces intonations lorsqu'elle déclara :

— Ma tendre Tati, tu dois partir. Le gentil monsieur qui m'accompagne vient d'acheter ta liberté !

Le cœur de Tati bondit dans sa poitrine. Sans trop comprendre ce qui lui arrivait, elle leva des yeux éberlués vers Hapsout qui était demeuré près de la porte. Ce dernier lui

adressa un sourire mielleux avant de confirmer les dires de la grosse femme :

— La dame a raison, ma petite. Je suis venu te chercher. Nous allons faire un joli voyage sur le grand fleuve. Je t'achèterai une belle robe et tu mangeras à ta faim. Ta vie d'esclave est terminée, désormais. Allez ! viens ! Un bateau nous attend dans le port de Thèbes.

Hypnotisée, la gamine s'avança lentement vers la main que Hapsout lui tendait. Elle ne dit rien. Le monde venait de basculer. Tati se sentait étourdie. Ses oreilles bourdonnaient. Elle n'entendit même pas Mâkarê lorsque celle-ci minauda :

— Adieu, Tati chérie. Tu vas beaucoup nous manquer.

Hapsout conduisit l'enfant à l'extérieur. Il la confia à Amennakhté et il entraîna Hay à l'écart.

— Qu'y a-t-il, chef ? demanda l'homme.

— Presque rien, Hay. Cette petite misérable m'a coûté trois debens d'or. Ce n'est pas grand-chose si on considère que la sœur de l'enfant-lion est dorénavant entre nos mains. Malgré tout, j'aimerais récupérer cet or. Et je crois que cette grosse femme connaît un peu trop mon visage. Ne pourrais-tu pas faire quelque chose pour remédier à ce léger problème ?

— J'ai compris, chef. Vous n'avez qu'à conduire la gamine au port. Je vous rejoindrai bientôt. J'aurai l'or, et la grosse femme aura rejoint le royaume des Morts.

— Ne la supprime surtout pas devant les ouvrières. Attends qu'elle sorte. Il faudra bien qu'elle le fasse si elle veut dissimuler sa nouvelle fortune.

— Ne t'inquiète pas, chef. J'ai l'habitude. Ce sera propre et discret. On croira qu'elle a été victime d'un banal accident.

— C'est tout à fait ce que j'avais envie d'entendre, mon gaillard, conclut Hapsout en émettant un petit rire empreint de cruauté.

11

LA BARQUE BLEUE

Leonis, Montu et Menna naviguaient depuis quelques heures sur le ruban tortueux, chatoyant et bordé de verdure du fleuve. Leur progression était lente. L'enfant-lion et le soldat ramaient, tandis que Montu manœuvrait le gouvernail. Après leur départ du port de Memphis, ils avaient dirigé leur embarcation vers la rive opposée. Ensuite, ils avaient mis le cap sur le nord pour cheminer vers le delta. Les périples sur le majestueux Nil étaient toujours émouvants. Sur ce cours d'eau qui assurait la subsistance de tout un peuple, on pouvait constater à quel point l'empire d'Egypte était à la fois puissant et fragile. Car, comment contester la fragilité de ce pays étroit en apercevant, à l'est et à l'ouest, les impitoyables mâchoires du désert qui semblaient sur le point de l'engloutir ? De même, comment aurait-on pu nier la puissance du peuple égyptien en admirant ses monuments d'éternité qui se dressaient, de loin en loin, comme autant de preuves irréfutables de l'ingéniosité, de la foi et de la persévérence de cette grandiose civilisation ?

À la gauche de la barque s'élevaient maintenant les gigantesques pyramides du plateau de Gizeh. Elles étaient tellement imposantes qu'elles donnaient l'impression au petit équipage de la barque de ne plus avancer. Les masses pâles, lisses et pointues des tombeaux de Khéops et de son fils Khéphren semblaient percer le firmament. La pyramide de Mykérinos était, quant à elle, toujours en construction. Au hasard d'une conversation, le grand prêtre Ankhhaef avait appris à l'enfant-lion que les adorateurs d'Apophis perturbaient fréquemment les activités du chantier. Les ennemis de la lumière y avaient commis de nombreux actes de sabotage. Depuis le début des travaux, les ouvriers funéraires, qui se

sentaient en danger dans un tel environnement, avaient maintes fois menacé de faire la grève. Le pharaon Mykérinos était désespéré. Il doutait de vivre assez longtemps pour pouvoir assister à l'achèvement de son monument. Malgré la splendeur du paysage, Montu s'impatienta :

— N'y aurait-il pas moyen d'aller plus vite, mes amis ? interrogea-t-il. Je viens de voir une grenouille nous dépasser.

— Sois patient, Montu, répliqua le soldat en riant. Nous sommes censés être des pêcheurs. Les pêcheurs avancent lentement. Tant que nous n'aurons pas atteint l'embouchure du delta, nous maintiendrons ce rythme. Malgré les précautions que nous avons prises, il est toujours probable que les adorateurs d'Apophis aient eu vent de notre départ. Dans ce cas, si nous ramions comme des déchaînés, ils nous remarqueraient plus facilement.

— Il y a tellement d'embarcations sur le Nil, reprit le garçon. Les pêcheurs doivent certainement aller plus vite lorsque vient le moment de rentrer au port. Même si nous accélérions la cadence, je ne vois pas comment nos ennemis pourraient faire la différence entre notre bateau et tous ceux qui nous entourent.

— Menna sait ce qu'il fait, s'interposa Leonis. Pour l'instant, profite du paysage, mon vieux. Dans le delta, il n'y aura presque rien d'intéressant à observer.

L'enfant-lion laissa planer un silence. Ses yeux s'attardèrent un moment sur la rive où trois bœufs s'abreuaient dans l'onde du grand fleuve. En donnant un léger coup de rame, il demanda ensuite à Menna :

— Tu crois vraiment que nos ennemis pourraient se manifester ?

— Il n'y a pas de risque à prendre, Leonis. Tu sais comme moi que les adorateurs d'Apophis sont fort bien organisés. Ma mission est de te protéger. Je ne laisserai rien au hasard. Il y a quelques semaines, lorsque les hommes de Baka nous ont tendu une embuscade, tu as failli perdre la vie. Ce jour-là, j'ai mal fait mon travail. Je dois veiller à ce que cette situation ne se présente plus.

— Allons, Menna ! s'objecta le sauveur de l'Empire. Durant cette attaque, neuf de nos ennemis sont tombés sous tes flèches ! Tu n'aurais pas pu faire mieux !

— Si, Leonis, j'aurais pu faire mieux. Peu importe combien d'hommes j'ai tués cet après-midi-là, l'essentiel était de te préserver de cette attaque. Si tu n'avais pas porté le talisman des pharaons, la flèche qui a frappé ce pendentif t'aurait transpercé le cœur. J'ai failli à ma tâche parce que je me suis montré trop confiant. Si le mystérieux lion blanc n'était pas intervenu lorsque les hyènes m'ont attaqué, je serais mort. Par la suite, les adorateurs d'Apophis n'auraient eu qu'à te retrouver pour achever leur sale besogne.

— J'aurais bien aimé le voir, moi, ce lion blanc, déclara Montu. Tu nous as dit qu'il était ton protecteur, Leonis. Un jour, tu pourrais l'appeler pour que je puisse voir à quoi il ressemble.

— Ce n'est pas aussi simple, mon vieux. Ce lion n'apparaît qu'au moment où ma vie est en péril. Il ne s'agit pas d'un petit chat. De toute façon, je ne sais rien de lui. Lorsque nous serons en danger, peut-être se montrera-t-il de nouveau ? Tout ce que je vous demande, c'est de ne pas l'attaquer et de ne pas le craindre.

Leonis se tut. Il détestait mentir à son meilleur ami. Toutefois, il ne pouvait guère agir autrement. La déesse-chat Bastet lui avait accordé le pouvoir de se transformer en lion, mais ce fantastique privilège était accompagné de règles qu'il n'avait aucun droit d'enfreindre. En premier lieu, personne ne devait savoir qu'il détenait le pouvoir de se métamorphoser de la sorte. Si quelqu'un l'observait, l'adolescent n'avait pas la possibilité de se changer en lion. De plus, il ne pouvait utiliser ce don à sa guise. Chaque fois que se manifestait le besoin de se transformer, il prononçait trois fois le nom de Bastet. Si la déesse-chat jugeait que l'appel était justifié, le sauveur de l'Empire devenait aussitôt ce magnifique lion blanc que Menna venait d'évoquer. Pour reprendre l'apparence de Leonis, le félin devait rugir trois fois. Jusqu'à ce jour, l'enfant-lion avait fait bon usage de son extraordinaire faculté. Ce qui le dérangeait vraiment, c'était de ne pas être en mesure de partager ce secret avec Montu et Menna. Ses compagnons verraient le félin, ils

verraient Leonis ; cependant, jamais ils n'apercevraient l'adolescent et la bête au même instant. Ils finiraient forcément par se douter que le sauveur de l'Empire et son mystérieux protecteur, le redoutable lion blanc, n'étaient en fait que deux créatures aux allures bien distinctes, mais réunies dans un seul être.

Un long moment s'écoula. Les aventuriers se laissaient bercer par les mouvements de l'embarcation et le clapotis des rames qui fendaient doucement l'eau claire du Nil. Le soleil déclinait vers l'occident, et les pyramides étaient désormais derrière eux. Appuyé sur le gouvernail, Montu observait un minuscule canot de papyrus qui se déplaçait rapidement au milieu des bateaux de pêcheurs. Il n'y avait qu'un occupant dans ce modeste esquif. Celui-ci pagayait frénétiquement pour se déplacer d'un bateau à l'autre, telle une abeille allant de fleur en fleur. Montu s'intéressa longuement aux allées et venues du canot. Néanmoins, il ne signala sa présence qu'au moment où il se dirigea vers eux.

— Nous avons de la visite, mes amis, lança-t-il en pointant l'embarcation du doigt.

Menna plissa les paupières afin d'examiner le petit canot. Il cessa de ramer et leva la main pour exhorter Leonis à faire de même. Lorsque le canot de papyrus fut près d'eux, ils constatèrent qu'il était manœuvré par un garçonnet. Celui-ci freina sa course en raclant la surface de l'eau à l'aide de sa rame. Le canot pivota et s'immobilisa à une coudée du bateau. L'enfant jeta un regard circulaire sur ses occupants et, d'une voix surexcitée, il jeta :

— Avez-vous vu une barque bleue ? C'est la barque de mon père. Lui et mes frères sont partis depuis deux semaines et ils ne sont pas revenus. Ma mère est inquiète.

— Nous n'avons pas vu de barque bleue, mon garçon, répondit Menna.

Le gamin exprima son dépit en claquant de la langue. D'une voix triste, il continua :

— Si vous voyez une barque bleue avec l'effigie du dieu Sobek sur le devant, c'est que vous aurez retrouvé mon père. Dites-lui que son fils Apouy l'attend.

Visiblement désespéré, l'enfant leur adressa un faible salut avant de faire tourner son canot. En quelques vigoureux coups de rames, il s'éloigna du bateau.

— Pauvre petit, soupira Leonis. J'espère que son père reviendra. Mes parents se sont noyés dans le grand fleuve. Je frissonne juste à la pensée que le père et les frères de ce petit pourraient avoir subi le même sort.

— Ce serait triste, en effet, répondit Menna.

Le soldat ressentait un indéfinissable malaise, une sorte de frémissement dans la poitrine lui indiquant que quelque chose de malsain se préparait. En suivant du regard le fragile esquif mené par l'enfant, il comprit que son instinct ne le trompait probablement pas. Après avoir abordé la barque transportant le sauveur de l'Empire, le gamin se dirigea tout droit vers la rive opposée. Pourtant, s'il avait vraiment tenu à questionner tous les pêcheurs à propos de la barque bleue, il n'aurait pas abandonné ainsi ses recherches car, devant le bateau qui emportait Menna, Leonis et Montu, naviguaient plusieurs autres embarcations que le jeune garçon avait négligées. Ainsi, soit le petit Apouy était trop fatigué pour continuer, soit il venait de trouver ce qu'il cherchait. Le soldat Menna penchait pour la deuxième hypothèse. Il n'en dit rien à ses compagnons. Malgré le fait qu'il devrait désormais redoubler de prudence, il recommença à ramer en affichant un air serein.

La perspicacité du protecteur de l'enfant-lion était étonnante, car, effectivement, le gamin se moquait bien de toutes les barques bleues qui auraient pu silloner le Nil. Son père n'était pas pêcheur et il n'avait pas disparu. En fait, le père du petit garçon l'attendait sur la rive gauche du grand fleuve. Cet homme s'appelait Neb. Il était l'un des nombreux commandants de Baka. Dans un campement, non loin de là, une trentaine d'adorateurs d'Apophis n'attendaient que ses ordres pour passer à l'action. À l'instant où il vit le canot de son fils foncer vers la berge, Neb était en train de discuter avec les deux hommes qui l'accompagnaient. La petite embarcation s'échoua dans la vase et, après avoir jeté sa rame dans les joncs, le petit se précipita vers son père. À bout de souffle, il annonça :

— Il y a un bateau, là-bas, à l'est. Vous m'avez demandé de trouver un garçon aux cheveux roux. L'un des passagers de la barque a les cheveux de cette couleur. Ils sont trois.

— Il s'agit probablement de nos gaillards, avança le commandant. Nous allons suivre cette embarcation de la rive. Demain, nous irons voir de plus près. Merci, mon fils. Tu as fait du bon travail. N'aurais-tu pas d'autres détails à nous donner ?

— Oui, père. Ils ont une barque de pêche, mais ils n'ont aucun filet. L'un des trois passagers de la barque a une drôle de tache dans le dos. On dirait un lion.

Le commandant Neb éclata de rire. Il ébouriffa les cheveux de son fils en posant sur lui un regard chargé de fierté. Puis, en s'adressant aux deux hommes à ses côtés, il claironna :

— Vous avez vu comment ce petit garnement est observateur ! Il fera un magnifique guerrier ! Maintenant, il n'y a plus de doute : l'enfant-lion et ses petits copains sont à notre portée ! Pour l'instant, nous ne sommes pas prêts à livrer un assaut efficace. Laissons-les donc passer une dernière nuit dans le monde des vivants. Demain matin, nous les attaquerons avant qu'ils n'atteignent l'embouchure du delta !

12

DES MESSAGERS AILÉS

La veille, après avoir épié la conversation de Leonis et de ses amis, l'espion des adorateurs d'Apophis s'était hâté de rédiger un message à l'intention du maître Baka. Cette note, écrite avec une grande précision sur une très étroite bande de papyrus, avait rapidement été acheminée vers une maison qui se situait à quelques rues du palais royal. Celui qui l'avait reçue n'était pas instruit sur les écritures. Son travail consistait à faire parvenir cette missive à Baka dans les plus brefs délais. Il avait glissé la bande de papyrus dans un court segment de jonc avant de l'attacher à la patte d'un pigeon. Il importait de faire vite. L'après-midi tirait à sa fin et l'oiseau aurait une bonne distance à parcourir pour atteindre les cavernes abritant le Temple des Ténèbres. Deux heures plus tard, au moment où le ciel s'embrasait des feux rougeâtres du couchant, le pigeon avait gagné le repaire des adorateurs d'Apophis. Il s'était posé, au milieu de quelques congénères, dans un réduit creusé dans la pierre. Un homme était affecté à la surveillance constante de cette niche. Il avait délié le jonc de la patte de l'oiseau et lancé une poignée d'orge sur le sol pour récompenser le voyageur ; puis, d'un pas véloce, il était descendu dans les souterrains afin de livrer l'important message à Baka.

La figure du maître des ennemis de la lumière s'était illuminée lorsqu'il avait parcouru ces lignes :

L'enfant-lion partira demain pour le delta dans une barque de pêcheurs. Ses deux amis seront avec lui. Pas d'escorte.

Baka s'était ensuite empressé d'écrire une autre missive, destinée au commandant Neb, dont le cantonnement était établi non loin d'Abou Roash. Ce message disait :

Ordre de surveiller le Nil. Trouver une barque de pêcheurs avec un passager aux cheveux roux. L'enfant-lion sera avec lui. Aucune escorte. Ordre de supprimer tous les occupants de la barque. Me rapporter la tête de Leonis.

Le lendemain, dès l'aurore, un autre pigeon avait pris la direction du nord pour livrer ce message au commandant Neb. Ce dernier avait déroulé la bande de papyrus et l'avait présentée à son scribe qui lui avait lu le mot de Baka. À peu près au même instant, Leonis, Montu et Menna s'engageaient sur le grand fleuve pour amorcer leur périple vers le mystérieux Marais des démons. Neb n'avait pas perdu de temps. Il avait réuni les hommes qui étaient sous son commandement afin de leur donner des directives. Lorsque le soleil avait atteint son point culminant, le fils du commandant avait déjà commencé à intercepter les bateaux de pêcheurs. Pendant qu'il interrogeait les gens à propos de la barque bleue, l'enfant détaillait chaque individu afin de trouver un garçon aux cheveux roux. Grâce à Hapsout, les adorateurs d'Apophis possédaient une bonne description de Montu. Un artiste avait même dessiné un portrait de lui. Toutefois, puisque les chevelures rousses n'étaient pas très courantes en Egypte, ce détail physique suffisait amplement à trahir l'ami de Leonis.

Pendant que le fils de Neb arpentre le fleuve, les adorateurs d'Apophis s'étaient affairés à préparer les longues barques qu'ils utiliseraient pour attaquer le bateau de l'enfant-lion. Chacune de ces embarcations serait dotée de dix rameurs. L'homme qui manœuvrerait le gouvernail serait pourvu de harpons. Trois archers se positionneraient à la proue. Ces bateaux rejoindraient rapidement celui qui emportait le sauveur de l'Empire. Quand le bambin était revenu pour signaler la barque de Leonis, les préparatifs étaient presque achevés. Le commandant Neb était un homme aguerri. Ses soldats n'avaient jamais connu l'échec. Le lendemain, l'enfant-lion aurait bien peu de chances de survivre à cette attaque.

La nuit, il était hasardeux de naviguer sur le grand fleuve. Ainsi, peu de temps avant le coucher du soleil, Menna, Leonis et Montu avaient pris la décision de s'arrêter afin de camper sur la rive orientale. Le soldat Menna commençait à douter du

pressentiment qui l'avait alerté quelques heures auparavant. Il songeait que si les ennemis de la lumière avaient réellement été au courant de leur présence sur le Nil, ils se seraient sans doute déjà montrés. Les trois aventuriers avaient établi leur campement sur un monticule rocheux suffisamment escarpé pour les préserver des crocodiles. D'où ils se situaient, ils pouvaient surveiller leur embarcation amarrée en contrebas. Leonis et ses amis avaient fait du feu. Pendant que les ténèbres se répandaient comme une huile sur la terre d'Egypte, ils avaient mangé du poisson séché et du pain d'épeautre.

Fatigués et emmitouflés dans d'épaisses couvertures, les compagnons étaient maintenant réunis auprès du feu. Leurs arcs étaient posés près d'eux. Pour rebuter les moustiques, Menna jeta une gerbe de roseaux fraîchement coupés dans les flammes. Un nuage de fumée enveloppa un instant le petit groupe. Le regard dans le vide, Leonis semblait perdu dans ses songes.

— À quoi penses-tu ? lui demanda Montu.

— Heu... à une foule de choses, mon vieux, répondit l'enfant-lion en émergeant de ses pensées. Aujourd'hui, pendant que nous parcourions le fleuve, nous avons aperçu bien des merveilles... Je me disais qu'il serait dommage de voir tout cela disparaître. Le monde est beau, Montu. Pour les habitants des Deux-Terres, rien n'a changé. Les gens ne se doutent pas de la menace qui plane au-dessus de leurs têtes. Comme chaque année, le Nil est venu inonder les champs pour les rendre fertiles. Le sol a été labouré et les semences commencent déjà à germer. Au marché de Memphis, ce matin, nous avons vu des gens qui souriaient ; des enfants dans les bras de leurs mères ; des vieillards courbés, presque aveugles et s'appuyant sur un bâton, mais visiblement heureux de ne pas avoir encore rencontré Osiris... Ce sont là des choses que nous voyons chaque jour sans vraiment les remarquer. Seulement, aujourd'hui, ces scènes m'ont fait comprendre que ma tâche est encore plus importante que je ne le croyais. Plus que jamais, je veux retrouver les douze joyaux de la table solaire. Je ne peux contester la décision du dieu Rê. Il a décidé de châtier le royaume de Pharaon parce que ce dernier a soulevé sa colère.

Mais je crois que le dieu-soleil est insensible. J'aimerais qu'il regarde avec mes yeux et qu'il pense avec mon cœur. Car, pour moi, le sourire d'un bambin vaut beaucoup plus que l'offrande suprême. Il peut punir les vilains s'il le désire. Mais pour quelle raison veut-il également sévir contre les bienveillants ?

— Si Rê avait vraiment voulu anéantir les hommes, intervint Menna, il ne nous aurait pas donné la chance de sauver le monde. Le dieu-soleil est juste, Leonis. Il sait que tu vas réussir à retrouver les douze joyaux. Tu es anxieux et c'est bien compréhensible. Tu dois cependant garder la foi en tes moyens. Il y aura encore de nombreux obstacles sur ta route, mais j'ai le sentiment que les divinités seront toujours à tes côtés. J'en reviens au lion blanc : qui est-il, sinon l'incarnation d'un dieu ? Tu es l'enfant-lion, mon ami. Je peux ressentir la force divine qui émane de toi.

— Je suis prêt à accepter toutes les épreuves et tous les sacrifices qui feront partie de ma quête des douze joyaux, Menna. Néanmoins, les adorateurs d'Apophis veulent ma mort. En plus de poursuivre cette mission qui est déjà bien ardue, je dois me défendre contre les ennemis de la lumière.

— Tu dois te concentrer sur ta quête, Leonis, dit Menna gravement. Le combattant, c'est moi. Je suis là pour m'occuper des adorateurs d'Apophis.

— Et moi, vous m'oubliez ? lança comiquement Montu. Ne me dites pas que je vous accompagne simplement pour manœuvrer le gouvernail de la barque et pour transporter vos sacs !

— Bien sûr que non, mon vieux, lança Leonis en blaguant. Nous avons aussi des autres, des carquois et une foule d'autres trucs à transporter.

Pendant une fraction de seconde, un voile de stupeur descendit sur les traits de Montu. Sur le point d'éclater de rire, l'enfant-lion déclara :

— Allons, mon ami. Ne prends pas ces mots au sérieux. Tu as autant d'importance que nous dans cette histoire. Sinon tu serais demeuré au palais à te faire dorloter par les jumelles en attendant tranquillement notre retour. Ton esprit vif nous a

souvent tirés d'affaire jusqu'à présent. Sans toi, notre équipe ne serait pas complète.

— Et n'espère pas passer tout le voyage à tenir le gouvernail, renchérit le soldat. Demain, tu prendras la place de Leonis derrière l'embarcation. Je m'occuperai du gouvernail. Ramer est un excellent exercice. Lorsque nous retournerons au palais, les muscles de vos bras seront tendus comme la corde de mon arc.

Leonis s'étira et il bâilla à s'en décrocher les mâchoires avant d'annoncer :

— La nuit sera courte. Je vais me coucher, mes amis.

— Bonne idée, Leonis, approuva Menna. Montu devrait t'imiter. Je prendrai le premier tour de garde. Je te réveillerai dans quelques heures et, par la suite, Montu te succédera jusqu'aux premières lueurs du jour. Demain, nous partirons très tôt. Il ne nous reste que deux heures de navigation avant d'entrer dans le delta. Cachez-vous bien sous vos couvertures, car les moustiques sont très voraces.

L'enfant-lion et Montu saluèrent le jeune homme. Ils déroulèrent leurs nattes et s'installèrent pour sombrer rapidement dans le sommeil. Menna attendit qu'ils s'endorment avant de prendre une flèche dans son carquois. La pointe de cette flèche était enrobée de tissu imbibé de combustible. Le combattant prit son arc. Il mit le feu au tissu et tira sa flèche au-dessus du grand fleuve. Le trait scintillant s'éleva très haut dans les airs. On aurait dit qu'il allait rejoindre les légions d'étoiles qui constellaient l'infinie coupole du ciel. Menna attendit un moment. Bientôt, de nombreuses flèches enflammées furent décochées par des archers situés sur les deux berges du Nil. Il s'agissait d'un signal. Menna eut un sourire satisfait. Dans l'obscurité, les autres veillaient également sur l'enfant-lion.

13

LE PRÉDATEUR DEVIENT LA PROIE

Menna avait gouverné la barque vers le milieu du fleuve. L'embouchure du delta n'était plus très loin, et il comptait emprunter un embranchement situé à mi-chemin entre les deux rives. Depuis leur départ, Montu et Leonis ramaient en soutenant un bon rythme. En quittant la berge, ce matin-là, l'enfant-lion avait été étonné de voir les nombreuses barques de pêcheurs qui sillonnaient déjà le Nil. Menna n'avait rien dit. Pour lui, la situation semblait normale.

De leur côté, les adorateurs d'Apophis n'avaient pas traîné. Le commandant Neb avait demandé à son fils de lui désigner l'embarcation du sauveur de l'Empire. Ensuite, il avait ordonné à deux hommes de suivre la progression du bateau en demeurant sur la terre ferme. Quand Leonis et ses compagnons avaient décidé d'établir leur camp, l'un des combattants envoyés par Neb était resté pour les surveiller, tandis que l'autre retournait vers ses acolytes pour leur signaler la position de la barque. Après le coucher du soleil, les embarcations qui serviraient à livrer l'assaut contre Leonis s'étaient engagées précautionneusement sur le fleuve. Elles avaient été amarrées dans une petite anse, non loin de l'endroit où se trouvait le campement des héros. À l'aube, les ennemis de la lumière avaient guetté le départ du sauveur de l'Empire. Neb avait attendu un peu avant de donner l'ordre d'attaquer. Il était demeuré sur la rive en compagnie de son fils et de l'unique combattant qui n'avait pu prendre place dans l'une ou l'autre des barques. Neb avait vu ses deux bateaux s'engager sur le fleuve en laissant dans leur sillage deux traînées laiteuses et

parallèles. Puis, afin d'assister au carnage, le commandant s'était empressé de gravir une éminence rocheuse.

Dans le jour encore timide, Neb fut effectivement témoin d'un carnage, mais, sous ses yeux ahuris, les événements furent à mille lieues de connaître la conclusion qu'il escomptait.

Menna, Leonis et Montu entendirent des cris derrière eux. Après avoir rapidement évalué la situation, le soldat demanda aux adolescents de pagayer plus vite et de regarder en avant. Ces derniers remarquèrent que les bateaux qui les précédaient faisaient demi-tour. Ils virent des pêcheurs brandir des harpons. Debout derrière la barque, Menna avait aperçu les véloces embarcations des adorateurs d'Apophis. Il vit aussi une vingtaine de bateaux de pêcheurs former un demi-cercle au centre du fleuve. Pour les ennemis de la lumière, il était impossible de contourner ce barrage. Les archers de Neb hurlèrent pour signifier qu'ils voulaient passer. Au lieu de coopérer, les pêcheurs resserrèrent davantage la formation.

Le piège se referma sur les barques manœuvrées par les adorateurs d'Apophis. Bientôt, elles furent entourées d'une barrière de bateaux colorés et disparates. En gardant fermement leurs rames dans l'eau, les puissants pagayeurs du commandant Neb durent freiner la course de leurs embarcations. Ballottés au point d'en perdre l'équilibre, les archers ne purent tendre leurs arcs. Avec horreur, les ennemis de la lumière constatèrent qu'ils étaient tombés dans une embuscade. Une pluie de flèches, de javelots et de harpons s'abattit sur eux. Aucun combattant de la troupe du commandant Neb ne survécut à l'attaque. Dans les rangs des pêcheurs, personne ne fut blessé. Une clameur de triomphe salua cette expédition victoire.

Menna se retourna vers Leonis et Montu. Sur un ton ému, il leur demanda de cesser de ramer. L'enfant-lion leva les yeux vers le jeune homme. Une certaine amertume se lisait sur les traits de celui-ci.

— Que s'est-il passé, Menna ? interrogea Montu, une lueur d'inquiétude dans le regard. Là-bas, les pêcheurs semblent célébrer quelque chose, mais qui donc a poussé ces hurlements horribles, juste avant qu'on entende ce grand cri de joie ?

Le soldat s'assit sur le pont de la barque. D'une voix sans timbre, il expliqua :

— Depuis notre départ de Memphis, nous sommes discrètement escortés par une vingtaine de bateaux de pêcheurs. Ces hommes savent opérer une filature. Vous aviez remarqué leur présence, mais, en voyant que je ne m'inquiétais pas, vous les avez ignorés. Ils devaient veiller sur nous jusqu'à l'embouchure du delta. Par la suite, quelques hommes étaient chargés de protéger nos arrières en surveillant chaque embarcation se dirigeant vers le nord. C'est ce qui arrivera, d'ailleurs. En filtrant les barques suspectes, ils couperont la voie à nos ennemis. Ainsi, nous pourrons voyager sans trop d'inquiétude vers notre destination.

Leonis scrutait l'endroit où les barques de pêcheurs s'étaient regroupées. Il vit des hommes qui s'affairaient à jeter des choses dans les eaux du fleuve. L'enfant-lion confondit d'abord ces objets avec de très lourds sacs. Toutefois, il comprit vite qu'il s'agissait de corps humains. Sur un ton peu assuré, il demanda :

— Les... adorateurs d'Apophis ont tenté de nous attaquer... C'est ça, Menna ?

— En effet, Leonis, acquiesça le soldat. Dès que les pêcheurs ont aperçu leurs barques, ils se sont précipités à leur rencontre. Ces hommes passent leur vie sur l'eau. Ils peuvent identifier presque chaque bateau par le nom de son propriétaire. De plus, ils connaissent bien les barques des hommes de Baka.

— Pourtant, s'interposa Montu, le grand prêtre Ankhhaef et le vizir Hemiounou prétendent que le peuple sait peu de choses sur les ennemis de la lumière.

— C'est vrai, Montu, continua le soldat, mais le peuple n'est pas sourd. La rumeur de leur existence commence à se répandre. Les adorateurs d'Apophis font régner la terreur dans tout l'Empire. Ils ont réussi à s'infiltrer sur les chantiers et dans les fermes ; ils comptent même des membres chez les fonctionnaires et les prêtres. Toutefois, les pêcheurs font tout pour les empêcher de s'infiltrer dans leurs rangs. Ces hommes sont solidaires. Ils forment une grande famille. Pour eux, leur véritable pays, c'est le Nil. Ils pêchent chacun dans leur secteur

du grand fleuve et ils respectent des lois qu'ils ont établies entre eux.

— Comment as-tu pu convaincre les pêcheurs de nous escorter ? demanda l'enfant-lion.

— Paheri, cet homme qui vous a reçus à son kiosque du marché de Memphis, est un grand ami de mon père. Ils ont longtemps péché et chassé ensemble. Paheri est un peu le chef de tous les pêcheurs du nord de l'Egypte. J'ai confiance en cet homme. Il m'a reçu chez lui et nous avons discuté. Je croyais lui révéler un secret en lui parlant des adorateurs d'Apophis. Paheri a commencé à rire. Il m'a dit qu'il connaissait bien les sinistres hordes de Baka. Plusieurs pêcheurs ont trouvé la mort en refusant de se lier à eux ou de leur céder leur territoire de pêche. Des barques ont été coulées ou incendiées ; des filets ont été lacérés, mais ces braves pêcheurs, plutôt que de céder aux menaces, ont raffermi davantage les liens solides qui les unissaient déjà.

— Pour quelle raison Baka persécute-t-il ainsi les pêcheurs ? questionna Montu. Le poisson, ce n'est quand même pas de l'or !

— Cela n'a rien à voir avec le poisson, répondit Menna. Si Baka parvenait à contrôler le Nil, le royaume entier serait à sa merci. Les marchands ne pourraient plus circuler à leur guise, les embarcations seraient pillées, les matériaux seraient interceptés avant d'atteindre les chantiers, bref, ce serait une véritable catastrophe. C'est dans les flots du Nil que coule le sang de l'Egypte. Sans lui, le cœur de l'Empire cesserait de battre. J'ai du mal à comprendre pourquoi Mykérinos s'entête à vouloir cacher l'existence des adorateurs d'Apophis. Les armées de Pharaon ne sont même pas au courant que les troupes de Baka existent. Je suis inquiet, mes amis. Je fais partie des soldats de l'Empire. Nos combattants sont nombreux, mais j'estime qu'ils ne sont pas suffisamment entraînés. Puisque, en raison de notre puissance, les autres peuples n'oseraient jamais nous déclarer la guerre, nous nous croyons invincibles et nous prenons les choses à la légère. Ceux qui dirigent notre armée devraient savoir que nos plus redoutables adversaires existent au sein même de notre royaume.

— La situation est délicate, Menna, dit Leonis. Si le peuple savait que l'Egypte est menacée par l'homme que Mykérinos a chassé du trône il y a quinze ans, si les gens savaient qu'un grand cataclysme risque de détruire le monde parce que Rê veut châtier Pharaon, il y aurait de fortes chances pour que la colère gronde parmi les sujets de notre roi. Puisqu'il est responsable de ces deux périls qui nous menacent, les gens croiraient éviter le cataclysme en expulsant Mykérinos. Ils jugeraient aussi que Pharaon s'est montré trop faible en refusant de supprimer son cousin. La révolte ne pourrait que nuire à la quête des douze joyaux. Il faut livrer l'offrande suprême au plus vite. Si les pêcheurs connaissent autant de choses sur les adorateurs d'Apophis, il n'est pas stupide de croire que bien des gens sont déjà au courant de leur existence. Le grand cataclysme est prévu dans moins de trois ans. Il faudra trouver les douze joyaux bien avant ce délai. Si Pharaon est expulsé du trône, ceux qui le défendent disparaîtront avec lui. Si c'était le cas, personne ne nous prendrait au sérieux. La chambre abritant la table solaire nous serait interdite. Nous n'aurions plus qu'à attendre la fin des fins.

Un bateau s'approcha de la barque du sauveur de l'Empire. Un homme gras se tenait à sa proue. Il salua les trois jeunes gens avant d'annoncer sur un ton rieur :

— Je viens vous dire que la voie est libre, mes frères. Ces vils personnages ne prendront plus jamais les armes. Ils étaient vingt-neuf. Aucun d'eux n'a eu le temps de réagir. En ce moment, leurs corps garnissent le garde-manger des crocodiles sacrés et leurs âmes putrides font face au jugement divin du tribunal des Morts.

— Merci, mon frère, répondit Menna. Va dire aux autres que nous vous sommes très reconnaissants. Sans vous, c'est nous qui serions devant Osiris.

— Ce fut un plaisir, mes amis. Ces vermines méritaient bien de périr ainsi.

Le bateau du gros homme s'éloigna et un lourd silence s'imposa entre l'enfant-lion et ses compagnons. Leonis le rompit en soupirant :

— Ils étaient vingt-neuf et ils sont tous morts... Les pêcheurs n'auraient-ils pas pu les épargner ?

Le soldat posa une main sur l'épaule de son protégé. Avec une intonation qui trahissait un certain malaise, il dit :

— Je tiens à te faire remarquer que ces hommes fonçaient sur nous avec l'intention de nous tuer, Leonis.

— Je le sais, Menna, mais ces gens étaient des êtres humains, non ? Ce pêcheur semblait tellement fier de lui ! C'est affreux ! Comment peut-on se réjouir après avoir répandu autant de sang ?

— Les adorateurs d'Apophis ont assassiné beaucoup d'hommes que les pêcheurs considéraient comme leurs frères. Ceux qui sillonnent le grand fleuve avec la volonté du juste sont tous des frères pour ces gaillards. Sache que, moi-même, je déplore les horreurs qu'ils viennent de commettre. Ils ont tué dans la violence et dans la joie. C'est exactement de cette manière qu'auraient agi les ennemis de la lumière s'ils avaient pu nous atteindre. Je savais que, si l'occasion se présentait, les pêcheurs seraient sans pitié pour les adorateurs d'Apophis. Nous leur avons servi d'appâts. Pour bien attaquer les hommes de Baka, il fallait que plusieurs barques de pêche soient réunies dans le même secteur. En nous escortant, les pêcheurs avaient d'excellentes chances de voir se manifester ceux qu'ils haïssent tant... C'est ce qui s'est produit. J'aurais aimé que vous n'ayez pas conscience de ce qui vient de se dérouler là-bas. Tu n'as pas à te sentir coupable, Leonis. Les pêcheurs n'ont pas agi de cette manière pour protéger le sauveur de l'Empire. Ils ne connaissent pas ta véritable identité. J'ai dit à Paheri que tu étais le fils d'un homme important qui avait reçu des menaces de la part de Baka. Je lui ai dit que j'avais la mission d'assurer ta surveillance. Ce que les pêcheurs ont fait, je ne leur ai pas dit de le faire. Ils ont tué pour venger leurs compagnons.

— Tu n'as pas à te justifier, Menna, affirma Leonis. Je suis un peu secoué, c'est tout. Tu as eu une brillante idée en demandant à ces hommes d'escorter notre bateau. Sans eux, nous ne serions certainement plus là pour en discuter. Les combats et la mort font partie de ma quête. Un jour, ce sera sans doute l'une de mes flèches qui ôtera la vie à l'un des

adorateurs d'Apophis. Je devrai m'y habituer si je tiens à survivre.

— Une chose est sûre, conclut Montu, il y a bien un espion au palais royal. Maintenant, nous ne pouvons plus en douter.

L'enfant-lion eut un hochement de tête affirmatif. Songeur, il reprit sa place en avant de la barque. Lui et Montu recommencèrent à ramer. La vie continuait. En dépit de tout ce sang qui venait de souiller le grand fleuve, ses flots miroitants n'avaient guère changé.

14

LA POUPÉE CHAUVE

Très loin au sud, la petite sœur de l'enfant-lion naviguait également sur le Nil. La veille, après lui avoir fait quitter l'atelier de tissage où elle avait passé tant de pénibles moments, Hapsout et Amennakhté avait entraîné Tati jusqu'au grand port de Thèbes. Pendant qu'Amennakhté attendait Hay à l'endroit où ce dernier, une fois sa sale besogne accomplie, était censé rejoindre ses comparses, Hapsout et la fillette avaient pris le chemin de la cité. Tati était restée muette. Effrayée et docile, elle s'était laissé conduire par le jeune homme. Les gens posaient sur eux des regards curieux. Hapsout portait une tunique blanche confectionnée dans la meilleure étoffe. Son crâne était rasé avec un soin méticuleux. Il n'était pas beau, mais il avait les allures d'un noble personnage. Quant à Tati, avec toute cette crasse qui la recouvrait du bout des orteils jusqu'à la pointe des cheveux, bien des passants n'auraient même pas osé la toucher. Ainsi, lorsque le jeune adorateur d'Apophis avait poussé la porte du petit commerce du coiffeur Any, celui-ci n'avait pas mis trop de temps avant de lui faire savoir que cette pouilleuse n'était pas la bienvenue dans sa respectueuse maison. Hapsout avait glissé cette courte phrase à l'oreille de l'homme :

— Le maître Baka désire que tu t'occupes d'elle.

Une expression de crainte avait brièvement figé les traits du coiffeur. En chuchotant presque, il avait déclaré :

— C'est bien, mon seigneur... Permettez-moi de faire sortir mes clients et je suis à vous.

Quelques heures plus tard, lorsqu'il était retourné au port pour retrouver ses hommes, Hapsout tenait la main d'une fillette tout à fait transformée. Le coiffeur n'avait rien pu faire pour les cheveux de Tati. Il lui avait donc rasé la tête. La fillette

avait été décrassée avec du natron. On avait oint sa peau d'huile et on avait fardé son visage. Un manucure avait fait de son mieux pour redonner une apparence humaine à ses mains rugueuses comme des pattes d'oiseau. Ses pieds avaient également été soignés, mais ils étaient à ce point déformés par les durillons qu'on avait dû renoncer à les chausser de sandales. Pour compléter la métamorphose, Tati avait revêtu une magnifique robe blanche et légère. Ce n'était certainement pas par bonté d'âme que Hapsout avait traité de cette manière la misérable sœur de Leonis. Le maître Baka lui avait ordonné de procéder de cette façon. Hapsout se disait que c'était sans doute mieux ainsi. Il aurait été honteux et dégoûtant de trimballer une repoussante esclave pendant des jours.

Hapsout, Hay, Amennakhté et la fillette se trouvaient maintenant dans la cabine de toile d'un bateau luxueux qu'un riche marchand de Memphis avait mis à leur disposition. L'individu faisait également partie du nombre grandissant des ennemis de la lumière. Cinq hommes manœuvraient l'embarcation. Il leur faudrait au moins sept jours pour atteindre la capitale. En fait, Hapsout devait se rendre dans une luxueuse maison qui se trouvait en périphérie de Memphis. Lorsqu'il serait mis au courant de son retour, Baka irait le rejoindre à cet endroit pour décider de ce qu'il faudrait faire de l'enfant. Maintenant qu'il détenait la sœur du sauveur de l'Empire, Hapsout se sentait rempli d'allégresse. Son importante mission était accomplie.

Confortablement assise sur un coussin de cuir, Tati était entourée par les trois adorateurs d'Apophis. Elle avait toujours cet air éberlué qu'elle affichait depuis son départ de la fabrique. Elle n'avait toujours pas prononcé le moindre mot. En ce moment, elle regardait à l'extérieur de la cabine par une ouverture taillée dans la toile. Ses yeux allaient se perdre dans le paysage verdoyant de la rive gauche. Hay demanda :

— Vous croyez qu'elle est muette ? J'aurais dû interroger la grosse dame avant de...

Hapsout fit un geste de la main pour exhorter le gaillard à se taire. Il ne fallait surtout pas que la gamine sache que Hay avait assassiné la contremaîtresse. Jusqu'à présent, malgré le silence

obstiné qu'elle observait, Tati semblait leur faire confiance. Toutefois, en se sachant entourée de meurtriers, son comportement aurait certainement été différent. Amennakhté vint à la rescousse de Hay en répliquant :

— À mon avis, cette pauvre petite n'est pas muette. Elle est juste trop jolie pour discuter avec des babouins comme nous.

Les joues de Tati devinrent rouges. Timidement, elle baissa les yeux.

— Si elle est muette, observa Hay, nous savons au moins qu'elle n'est pas sourde. Seulement, si elle peut parler, j'aimerais bien l'entendre. Avec un visage aussi mignon, elle doit avoir une bien belle voix.

Les lèvres de l'enfant dessinèrent un sourire fugace. Hapsout s'efforçait de montrer une figure réjouie. Il fallait jouer le jeu, ne pas montrer à Tati qu'elle était leur prisonnière. Il fallait qu'elle se sente en sécurité. Il était hors de question qu'elle éprouve le besoin de s'enfuir. Hay et Amennakhté savaient s'y prendre avec elle. Encouragé par le furtif sourire de Tati, Hay poursuivit sur le même ton :

— Je crois vraiment quelle est muette, les gars. C'est bien dommage. Si les divinités n'avaient pas oublié de lui donner une langue, je suis certain qu'elle aurait possédé une voix magnifique.

— Je... ne suis... pas muette, ânonna Tati.

— Elle parle ! s'exclama Amennakhté. Tu avais bien raison, Hay. Tati a une très belle voix. Jamais des mots n'ont été aussi doux à mon oreille.

Le sang monta de nouveau aux joues de la fillette. Elle passa nerveusement la main sur sa tête chauve, joua quelques secondes avec un pan de sa robe neuve ; puis, surmontant un peu la gêne qui la paralysait, elle parvint à bredouiller :

— Pourquoi je ne suis plus... une... une esclave ? Où... je vais... habiter, maintenant ?

— Ne t'en fais pas, Tati, répondit Hapsout. Là où nous t'emmènons, tu seras bien. Je ne peux rien te dire pour le moment. Il s'agit d'une surprise.

— C'est... mon frère... Leonis qui vous a demandé de... de venir me chercher ?

— C'est une surprise, répéta le jeune homme. Si je te disais où nous allons, il n'y aurait plus de surprise... Tu comprends ?

— Je... je comprends, murmura la gamine. Mâkarê dit que... je ne suis pas intelligente, mais... je comprends.

— Mâkarê était... heu... Mâkarê est une sotte, lança Hay. Tu as vraiment une belle robe, ma poupée ! Vêtue de cette manière, tu ressembles à une princesse.

— C'est monsieur Hapsout qui m'a donné cette robe, dit Tati sans bredouiller. Ce tissu est plus beau que celui qui est tissé à l'atelier où je travaille et...

— Tu ne travailles plus dans cette fabrique, Tati, l'interrompit doucement Amennakhté.

— C'est vrai, monsieur, fit la petite en se heurtant le front de la paume. J'avais oublié... Je ne suis plus une...

Tati fit subitement la moue. Sa gorge se noua et elle éclata en sanglots. On eût dit que, d'un seul coup, elle venait de saisir ce qui lui arrivait. En un instant, elle avait senti le souffle discret de la brise sur son crâne chauve. Pendant ce bref moment, elle avait aussi apprécié la caresse légère de l'étoffe de lin sur sa peau propre et parfumée. L'esclave Tati, cette petite fille crasseuse et détestée, était restée avec ses cheveux sales dans le commerce d'un coiffeur thébain. Cette situation était insensée ! Elle n'était plus une esclave ! Des gens étaient gentils avec elle ! C'était certainement un rêve ! La fillette se jeta sur son coussin. Le visage enfoui dans ses mains, elle pleura longuement, diluant de ses larmes la poudre noire qui fardait ses yeux.

Ne sachant que faire, les trois hommes l'observaient, impuissants.

— Ai-je dit un mot qui aurait pu la blesser ? questionna Amennakhté, mal à son aise.

— Je ne crois pas, mon vieux, le rassura Hay. Depuis hier, sa vie a drôlement changé.

— Laissons-la, dit sèchement Hapsout qui appréciait peu cette jeune braillarde. Elle a besoin de se reposer.

Les hommes sortirent sur le pont. Ballottée par les oscillations de cette barque qui l'entraînait loin de Thèbes, la sœur de l'enfant-lion s'endormit.

15

LE DOYEN

Leonis et ses compagnons avaient atteint les environs de Buto en huit jours. De l'avis de Menna, il s'agissait là d'un exploit. Les aventuriers avaient décidé d'éviter le grand sanctuaire. Puisqu'il était clair que l'espion avait écouté leur dernière conversation dans la demeure de l'enfant-lion, ils risquaient trop de tomber sur leurs ennemis en se rendant à Buto. Comment ce sordide espion s'y était-il pris ? Les jumelles surveillaient pourtant les fenêtres donnant sur la pièce ! Pour le moment, il leur était évidemment impossible de répondre à cette question. Toutefois, lorsqu'ils retourneraient à Memphis, ils avaient la ferme intention de démasquer ce sale traître afin de le mettre hors d'état de nuire.

Depuis deux jours, la navigation devenait de plus en plus laborieuse. Les fourrés de papyrus s'épaissaient. Par endroits, ces murailles vertes étaient tellement hautes et denses que la lumière du jour ne parvenait pas à s'y infiltrer. Souvent, Leonis et Montu avaient éprouvé la désagréable impression que Menna ne savait plus où diriger la barque. Fort heureusement, ce n'était pas le cas. Le soldat avait maintes fois exploré les marais avec son père. Il était à mille lieues de connaître parfaitement ce territoire, mais, en tout temps, même lorsque le soleil était voilé par la végétation, il pouvait indiquer où se trouvait le nord. Il se basait aussi sur la force du courant pour éviter de trop s'éloigner des principales voies de circulation.

La barque sillonnait maintenant un large couloir qui, malgré les lits de nénuphars faisant souvent obstacle aux rames, permettait tout de même aux pagayeurs de soutenir un bon rythme.

— Nous approchons d'un village, annonça Menna.

— Comment peux-tu le savoir ? demanda Montu.

— Ce couloir n'est pas naturel. Il est large et les murs de roseaux sont trop droits pour qu'il s'agisse de l'œuvre de la nature. Il est facile de remarquer que les papyrus sont régulièrement arrachés. De plus, je viens d'apercevoir une nasse de pêcheur. Il y avait un poisson bien vivant à l'intérieur. Ce sont des détails qui ne trompent pas. J'espère que les habitants de ce village seront accueillants. Nous devons absolument changer de barque. Celle-ci était nécessaire sur le grand fleuve, mais elle est beaucoup trop grosse pour le nord du delta.

— Il reste à souhaiter que nous obtenions enfin des renseignements précis sur le Marais des démons, soupira Leonis. Jusqu'à présent, dans les villages où nous avons été reçus, plusieurs personnes nous ont dit qu'elles avaient déjà entendu parler de cet endroit, mais aucune d'entre elles ne savait comment il fallait faire pour s'y rendre.

Le couloir devint sinueux. Ils durent franchir une bonne distance dans ses méandres avant de déboucher dans une vaste trouée. Un bout de terre émergeait des eaux glauques. Sur cet îlot, cerné par une barrière de pieux, s'élevait un groupe de huttes. Une quinzaine d'embarcations colorées étaient amarrées à un quai sur pilotis. Sur ce quai se tenait un enfant aux cheveux longs. Lorsqu'il aperçut les visiteurs, le bambin se précipita vers une hutte en jetant quelques cris. Alertés, les habitants sortirent de leurs petites maisons pour voir ce qui se passait. Ils franchirent la barrière de piquets pour marcher vers la berge. Quand le bateau du sauveur de l'Empire toucha le quai, un attroupement s'était formé sur la rive. Des hommes s'avancèrent pour prêter assistance aux nouveaux venus. Menna lança une corde à l'un d'eux. L'amarre fut vite nouée à un pilot. Un vieillard s'approcha de la barque de pêcheurs. D'une voix joviale, il déclara :

— Soyez les bienvenus, voyageurs. Mon nom est Sekhet. Je suis le doyen de ce village. Si nos humbles maisons peuvent vous convenir, nous serons heureux de vous offrir le gîte.

— Santé et force à toi et à ton peuple, vénérable Sekhet, jeta Menna sur le même ton. Si les habitants de ce village le veulent,

c'est avec la joie au cœur que nous poserons les pieds sur votre sol.

— Les habitants parlent par ma bouche, mes frères, répliqua le vieux avec un sourire édenté. Quittez ce bateau pour venir nous rejoindre, et, longtemps, vous garderez le souvenir de notre hospitalité.

Les trois aventuriers saisirent les mains qui se tendaient pour les aider à débarquer. Ils longèrent le quai et franchirent l'enceinte rudimentaire du minuscule village. Les enfants, ravis de voir des étrangers, tournaient autour d'eux en riant aux éclats. Le vieux Sekhet entraîna les nouveaux venus vers un espace dégagé. Cette place, au centre de laquelle mouraient les braises d'un feu, était entourée de maisons aux murs de papyrus calfatés de limon. Le doyen leur indiqua des sièges. Après les heures qu'ils venaient de passer accroupis, ils auraient aimé rester debout un peu plus longtemps. Malgré tout, ils répondirent à l'invitation de Sekhet. Des jeunes femmes souriantes leur apportèrent des gobelets de bière. Les habitants du village vinrent s'asseoir en cercle autour d'eux. Le doyen leva la main pour exhorter les enfants chahuteurs au silence ; puis, le regard brillant, il affirma :

— Les miens sont heureux de rencontrer des hommes venus d'ailleurs. Certains de nos enfants n'ont jamais vu une barque de pêcheurs aussi grosse que celle qui vous a menés jusqu'à nous. Dites-nous vos noms, mes amis.

Sachant qu'il n'y avait rien à craindre de la part de ces aimables gens, l'enfant-lion ne mentit pas sur son identité :

— Mon nom est Leonis, vénérable Sekhet. Voici mes amis Menna et Montu. Nous venons de la grande cité de Memphis.

Une rumeur de surprise fusa dans le petit auditoire. Le vieillard émit un rire satisfait. En hochant la tête, il dit :

— Vous nous réjouissez vraiment, mes frères. Jamais notre petit village n'avait reçu d'habitants de la capitale. Dites-moi : vos yeux ont-ils déjà aperçu Pharaon ?

— Oui, acquiesça Leonis. Nos yeux l'ont vu et nos mains l'ont touché, vénérable Sekhet.

Cette fois, ce fut une clamour qui accueillit les propos du sauveur de l'Empire. Le doyen dut à nouveau lever la main pour faire taire les habitants.

— Vous prétendez avoir touché le fils de Rê, mes frères. Je sais que ce n'est pas un mensonge, car personne ne peut mentir sur ce sujet sans subir la colère des dieux. Votre présence nous honore donc encore plus. En ce moment, une grande joie remplit mon cœur et ceux des miens. Seulement, j'ai du mal à comprendre ce que vous faites ici. Que comptez-vous trouver dans cette région des marais ? Nous ne possédons rien de comparable à ce qu'il y a dans vos grandes cités. Vous êtes bien jeunes. Cherchez-vous l'aventure ?

— Nous cherchons un territoire, avoua Leonis. Jusqu'à présent, personne n'a pu nous indiquer le chemin pour y parvenir.

— De quel territoire s'agit-il ? interrogea Sekhet. Je suis né dans les marais. Si l'endroit que vous cherchez existe vraiment, je vous dirai comment vous y rendre. Je le ferai aussi sûrement que si je vous montrais le chemin de ma hutte. Si ce lieu n'existe pas, il faudra me croire, mes frères.

Leonis, Montu et Menna se consultèrent du regard. Depuis qu'ils s'étaient engagés dans le delta, ils avaient souvent entendu des paroles semblables à celles que venait de prononcer leur hôte. Chaque fois, ils avaient été déçus. Depuis le début de leur progression dans le nord du delta, dans chaque petit village qu'ils avaient visité, il s'était trouvé au moins un chasseur, un pêcheur ou un ancêtre pouvant leur raconter une brève histoire à propos du Marais des démons. Toutefois, ces individus, bien que convaincus de l'existence de cette sinistre zone, n'avaient jamais pu les renseigner sur son emplacement.

Menna haussa les épaules. Sans vraiment croire que Sekhet pourrait les aider, il jeta :

— Nous sommes à la recherche du Marais des démons.

Ces paroles furent accueillies par un murmure craintif. Le visage du vieil homme demeura impassible, mais ses mains ridées tremblaient comme le roseau dans le vent. Il plissa les sourcils, fit mine de réfléchir, puis déclara :

— Je ne connais pas ce territoire, mes frères.

— Allons, vénérable Sekhet, dit Montu. Mes compagnons et moi avons vu et entendu la réaction des vôtres lorsque Menna a prononcé le nom de ce lieu...

— Vous êtes si jeunes et inconscients, trancha le vieillard. Moi, je suis vieux et sage. Les miens vous ont révélé la vérité. La peur qui a jailli de leurs bouches vous a montré que je mentais. Je connais le Marais des démons. Mais, en vous disant où il se situe, j'aurais l'impression de vous tuer. Si l'un de vous me demandait de lui planter un poignard dans le cœur, je refuserais de le faire. Je refuse donc de vous dire où se trouve ce marécage où la mort attend l'homme.

Leonis opina du chef pour signifier qu'il comprenait le refus du vieillard. En affichant un sourire bienveillant, il dit :

— Vous êtes bon de vouloir ainsi protéger nos vies, auguste Sekhet. Mais il faut que vous sachiez que ce n'est pas l'aventure qui nous appelle dans le Marais des démons. Si nous avons quitté Memphis au mur blanc pour nous retrouver dans le nord du delta, c'est que telle était la volonté de Pharaon. Nous devons absolument nous rendre là-bas. Il y a de nombreux villages aux alentours. Nous les visiterons. Quelqu'un finira bien par nous guider.

— Pourquoi Pharaon voudrait-il vous condamner, mes frères ? Est-ce pour découvrir le trésor des Anciens ? Si c'est le cas, retournez à Memphis et dites au fils de Rê que ce trésor n'existe pas.

— Le trésor des Anciens ? répéta l'enfant-lion. De quoi s'agit-il ?

— Tu sembles vraiment l'ignorer, Leonis. Cela m'étonne. À part ce trésor, je ne vois pas ce qui pourrait vous conduire dans le Marais des démons.

— J'aimerais vous le dire, Sekhet, mais cela doit demeurer secret. Si nous voulons nous rendre dans ce territoire, c'est pour une raison beaucoup plus importante que la découverte d'un trésor...

Le sauveur de l'Empire désigna un nouveau-né qui dormait dans les bras de sa mère. D'une voix teintée d'émotion, il continua :

— Voyez ce petit homme, vénérable Sekhet. Dans quelque temps, il marchera. Dans quelques années, il saura comment chasser et comment pécher. Il deviendra un homme, il aura une épouse et il engendrera d'autres enfants qui dormiront paisiblement, comme lui-même le fait en ce moment sur le sein maternel. Un jour lointain, il sera le doyen de ce village et il sera assis à votre place au milieu des siens en éprouvant cette même fierté qui remplit votre vénérable cœur tandis que je vous parle. Sa vie sera celle du juste et j'espère qu'elle sera longue et heureuse. Si nous voulons nous rendre dans le Marais des démons, ce n'est pas dans le but d'y trouver un trésor. C'est pour que ce petit homme puisse vivre cette existence que je viens de décrire. Si nous n'y allons pas, sachez que cet enfant saura à peine prononcer son propre nom lorsqu'il rejoindra le royaume des Morts.

La mère couvrit la tête du nouveau-né de sa paume comme si ce geste avait pu le protéger de la sombre menace exprimée par ce jeune étranger venu de Memphis. L'enfant-lion vit les gens se raidir. Des paroles mêlées de crainte et d'indignation accueillirent ses derniers mots. Le vieux Sekhet fit un geste d'apaisement à l'intention des habitants. Il laissa planer un silence. Son regard était plongé dans celui de Leonis. Son examen lui assura que ce garçon venait de dire la vérité. Le doyen prit sa tête entre ses mains. Il réfléchit longuement avant de déclarer :

— J'ai le sentiment que tu nous apportes une bien mauvaise nouvelle, Leonis. Tu prétends que notre dernier-né va mourir dans quelques saisons. Ces paroles sont graves et elles attristent chacun de nous. De quel malheur te fais-tu le messager ? Qu'avons-nous donc à craindre qui te pousse ainsi à meurtrir nos cœurs avec ces paroles cruelles ?

— Comme je vous l'ai dit, la cause qui m'a mené jusqu'ici doit rester un secret. Je suis prêt à vous le confier, auguste Sekhet. J'aimerais cependant que vous soyez le seul à entendre ce que j'ai à révéler. Après, vous comprendrez pourquoi mes amis et moi devons nous rendre dans le Marais des démons.

— Dans ce cas, nous continuerons cette conversation dans ma hutte, Leonis. Les miens resteront ici avec tes amis. Tu me

dévoileras ton secret et, si je juge que tes motifs valent le risque de voir vos jeunes vies s'achever, je t'indiquerai le chemin du Marais des démons.

16

LE TRÉSOR DES ANCIENS

Au bout d'une heure, le sauveur de l'Empire acheva son récit. Sans s'interrompre, il avait tout dévoilé au vieux Sekhet. Le doyen savait désormais que la menace d'un grand cataclysme planait sur l'Egypte et que seul l'enfant-lion pourrait empêcher l'anéantissement des mortels. Le vieillard se leva péniblement. Ses traits dénotaient une profonde affliction. Songeur, il fit quelques pas dans l'espace restreint de sa modeste habitation de papyrus. Il s'immobilisa devant une fenêtre et, durant quelques secondes, il observa la place où les siens étaient toujours réunis. Lentement, il retourna s'asseoir. Leonis faisait distraitemen tournoyer le talisman des pharaons entre son pouce et son index. Le pendentif était creusé à l'endroit où, quelques semaines plus tôt, la flèche d'un adorateur d'Apophis l'avait percuté. Les révélations de l'adolescent avaient visiblement secoué le vieil homme. Il commença à parler d'une voix tremblante :

— Ce que tu viens de me raconter est très troublant, enfant-lion. Est-il possible que le dieu Rê soit aussi intransigeant avec le peuple d'Egypte ? Je ne crains pas ma propre fin. J'ai vu passer soixante-treize années. Il ne me reste que bien peu de gouttes à boire dans l'outre de ma vie. Bientôt, Hathor m'escortera vers Osiris. Malgré tout, je n'ai jamais ressenti une aussi grande douleur au fond de moi. Tu m'affirmes que tout ce qui est ne sera plus. Tu me dis que la vie va disparaître sous peu si tu ne livres pas l'offrande suprême au dieu-soleil.

— Je trouverai les douze joyaux, vénérable Sekhet, assura Leonis.

— Je ne peux douter de ta volonté, enfant-lion. Ce qui me tourmente, c'est que la meilleure volonté du monde ne

t'empêchera pas de périr dans le Marais des démons. Celui qui a caché le premier coffre sur ce territoire était un dément. Comment a-t-il bien pu revenir de son expédition ? Personne ne revient de là-bas.

— Si le prêtre, envoyé autrefois par le pharaon Djoser, a réussi à entrer dans ce marais et à en ressortir, je dois croire en mes chances de rapporter les trois premiers joyaux de la table solaire. Vous devez me dire tout ce que vous savez à propos de ce territoire, vénérable Sekhet. Vos renseignements seront précieux pour mes compagnons et moi. En ayant une idée claire de ce qui nous attend là-bas, nous pourrons mieux nous préparer.

Le vieillard hocha la tête. Ses yeux s'égarèrent un moment dans la brume de ses souvenirs. Il se racla la gorge et entama son récit :

— La première fois que j'ai entendu le nom du Marais des démons, je n'étais qu'un gamin. C'est le père de mon père qui l'avait prononcé. Ce village ressemblait alors à ce qu'il est actuellement. Nos huttes en papirus ne durent pas plus de trois saisons, mais nous pouvons en construire une en quelques jours, laquelle sera pareille à celle qu'elle devra remplacer. Comme les marécages qui l'entourent, ce village ne change pas. Ainsi, lorsque je sors de chez moi pour me rendre sur la place, mes yeux voient ce qu'ils voyaient à l'aube de ma vie. Je crois que c'est pour cette raison que je me souviens bien de ce soir où le père de mon père a tenté d'empêcher l'un de mes oncles de partir pour le Marais des démons. Le décor de ce temps était le même qu'aujourd'hui. La terre demeure ce qu'elle est, mais les hommes vieillissent et partent...

Ce soir-là, un bon feu éclairait la place. Je jouais avec mes frères et mes sœurs lorsque j'ai entendu le vieux qui criait de toutes ses forces. Nous nous sommes approchés pour voir ce qui se passait. Je me souviens que mon oncle Ioun regardait mon aïeul avec un sourire effronté. Le doyen lui disait : « Tu ne pénétreras pas dans le Marais des démons, fils ! Le trésor des Anciens n'existe pas ! Ce n'est qu'un leurre ! Ce marécage est peuplé de créatures horribles et sanguinaires ! Si tu parviens à leur échapper, tu ne pourras pas déjouer la vigilance du grand

chien noir ! Il te dévorera comme la chouette dévore un petit rongeur ! »

Mon oncle Ioun n'avait vraiment pas l'intention d'écouter son père. La témérité de la jeunesse le rendait inconscient. Les mots du doyen entraient dans ses oreilles sans atteindre son cœur. Il éclata de rire avant de cracher ces mots : « Je pars, père ! Le grand chien noir et les démons ne sont sans doute que des racontars inventés pour effrayer les lâches. Dans ce marais, il y a tant d'or et de joyaux que celui qui découvrira le trésor des Anciens fera l'envie du roi. Je trouverai ces richesses ! Vous pouvez garder vos filets et vos nasses ! Vous pouvez continuer à fabriquer des nattes, des cages et des sièges avec du papyrus ! Je ne suis pas fait pour cette vie-là ! Bientôt, je serai riche et j'irai au sud ! »

La conversation s'était achevée sur ces paroles. Le lendemain, le fiévreux Ioun partait pour le Marais des démons. Comme tu dois t'en douter, enfant-lion, ce fou n'est jamais revenu.

— Rien ne dit qu'il ait trouvé la mort dans le Marais des démons. Il a peut-être simplement pris la direction du sud.

— Peut-être, Leonis, concéda le vieillard. Mais, durant ma vie, j'ai vu de nombreux hommes quitter le village, entraînés par le même rêve qu'Ioun. D'ailleurs, à cause de cette quête insensée du trésor des Anciens, tous les villages des environs ont perdu des habitants. Je dois te dire que cette zone maudite n'est pas très loin d'ici. Sans le savoir, vous n'étiez pas bien loin de votre but, tes compagnons et toi.

— D'où vient le mythe du trésor des Anciens ?

— J'ignore d'où vient cette légende, Leonis. Nous avons tenté de la chasser des mémoires, mais, toujours, elle revient. Surtout, ne va pas croire à ces stupidités. Ce que raconte ce récit est contraire à nos croyances.

— N'ayez crainte, Sekhet. Vous pouvez y aller.

Le doyen se courba pour approcher sa figure de celle de l'enfant-lion. Sur un ton de confidence, il commença :

— Il y a très longtemps, dans la grande mer qui commence où se termine le delta, existait une grande île habitée par un peuple hors du commun. Sur cette île s'élevait une cité

grandiose qu'aucune ville égyptienne ne saurait égaler en richesses et en splendeurs. Un jour, les habitants de cette terre sombrèrent dans la luxure au point d'en oublier les divinités. La colère des dieux fut terrible. La grande île fut engloutie en quelques jours. La mer se gonfla tellement qu'elle cacha pendant des mois la verdure des marais d'Egypte. Le Nil inonda les terres jusqu'au désert. Il n'y eut qu'un petit nombre de survivants. Il s'agissait de gens qui n'avaient jamais cessé de prier et de livrer les offrandes. Ces individus avaient été avisés par les divinités de ce qui se préparait. Après avoir accumulé d'immenses richesses dans de longues barques d'or, ils quittèrent l'île pour naviguer vers le sud. Ils atteignirent la côte au moment où les dieux anéantissaient leur peuple. La mer fut longtemps déchaînée. Coincés entre le désert et les flots meurtriers, ces gens durent attendre que les eaux se calment avant de partir à la recherche d'une terre propice à la vie. En ce temps, l'Egypte n'avait pas de nom. Ils s'engagèrent sur le Nil en pénétrant par le delta. Selon la légende, ils s'arrêtèrent non loin d'ici pour tenir conseil. Ils avaient déjà pu constater que la terre d'Egypte avait mille ravissements à offrir aux hommes. Les dieux leur donnaient une seconde chance. Ces mortels avaient compris l'importance de demeurer humbles devant la puissance divine. La richesse avait fait périr leur peuple. L'or et la luxure étaient des choses malsaines. Ils décidèrent donc d'abandonner leur trésor à l'endroit où ils se trouvaient. Ce lieu se situait dans cette zone que nous appelons désormais le Marais des démons...

Selon le mythe, nous serions les descendants de ces hommes. C'est la raison pour laquelle on les appelle les Anciens. Tout cela est tellement ridicule ! Nous devons l'existence à Atoum, qui est né de lui-même sur le tertre primordial. Les habitants d'Egypte n'ont pas été engendrés par ce peuple de la mer. Je ne sais pas d'où vient le mythe, Leonis. Personne n'a jamais pu prouver qu'il y avait de l'or dans le Marais des démons. Pourtant, le récit qui parle du trésor des Anciens se perpétue. Il continue à attirer les fous vers ce lieu maudit.

Le doyen fit une pause. Une expression de colère crispait ses traits. Il serrait les poings. L'enfant-lion attendit qu'il s'apaise un peu avant de lui demander :

— Que savez-vous à propos des démons et du grand chien noir ?

— Presque rien, mon garçon. Dans la région, on connaît le grand chien noir depuis des siècles. Le père de mon père croyait que cette monstrueuse bête existait vraiment. Quant à moi, je partage l'opinion de mon père : le grand chien noir appartient sans doute à un mythe aussi ridicule que celui du trésor des Anciens. Certains croient que la bête rôde dans les marais pour veiller sur le trésor. D'autres disent que, lorsque l'île des Anciens fut détruite, certaines divinités, fâchées de voir que les autres dieux avaient épargné quelques insulaires, lancèrent le grand chien sur la piste des survivants. L'animal découvrit le trésor et décida de s'arrêter. Depuis ce jour, il attend, tapi comme le lion, que les Anciens viennent récupérer leur or. On dit que ce chien a la hauteur de cent hommes. De nombreuses personnes affirment que, quelquefois, la nuit, elles peuvent l'entendre hurler. Personnellement, de toute ma très longue vie, je ne l'ai jamais entendu. Je ne crois pas que cette bête existe, Leonis, mais, en ce qui concerne les démons, c'est différent...

Le vieux Sekhet passa une main dans ses cheveux gris. Il prit quelques grandes respirations avant de reprendre son discours sur un ton lugubre :

— Autrefois, il y a peut-être quatre siècles, quand le nord et le sud se livraient la guerre, les démons ont quitté leur marais pour piller tous les villages qui se trouvaient aux alentours. Ils ont tué beaucoup d'hommes et d'enfants ; ils ont brûlé les huttes et ils ont enlevé la plupart des femmes. La peau de ces créatures était rouge comme le sang. Leurs visages étaient affreux. Après l'attaque, un groupe d'hommes braves s'est lancé à leur poursuite. Quelques-uns d'entre eux ont pénétré dans le Marais des démons ; les autres devaient attendre leur retour à l'entrée de ce sinistre territoire. Bien entendu, ceux qui attendaient n'ont jamais revu leurs frères... Les démons ne se sont plus manifestés depuis ce temps lointain. Ils restent dans leur marécage, mais nous savons qu'ils existent. Nous avons perdu tant de nos frères dans le Marais des démons ! Le dernier qui a osé s'y aventurer a sans doute subi le même sort que tous ceux qui l'ont fait avant lui. Ce jeune homme s'appelait Amhosé.

Il habitait dans un village voisin. Amhosé était un excellent chasseur. Le mois dernier, il a annoncé aux siens qu'il partait en expédition dans la zone maudite. Ce jeune insensé n'était pas attiré par le trésor des Anciens. Amhosé caressait un projet plus fou encore : il comptait tout simplement ajouter la carcasse d'un démon à ses nombreux trophées de chasse. Au moment où je te parle, c'est sûrement lui qui est devenu un trophée. Il avait une épouse et des enfants. Son père et ses frères ont crié son nom durant trois jours et trois nuits aux abords du marais. Ils ont hurlé pour rien. Maintenant, ils le pleurent.

Le doyen se leva. Il marcha vers une petite table et empoigna une jarre pour remplir un gobelet d'eau. Il revint ensuite vers Leonis. D'une voix chargée d'émotion, il jeta :

— Viens, enfant-lion. Allons rejoindre tes braves amis. Je vais vous indiquer le chemin qui conduit à la mort. Vous partirez demain. Je vais demander aux miens de vous préparer un très bon repas.

LE MARAIS DES DÉMONS

Au lever du soleil, sous les regards attristés de Sekhet et des siens, Leonis, Montu et Menna avaient quitté le village. On leur avait prêté une petite barque plus facile à manœuvrer et à propulser à travers les joncs. C'est avec crainte que les trois aventuriers se dirigeaient maintenant vers la zone maudite. Chacun d'eux faisait de son mieux pour masquer la peur qui lui vrillait les entrailles. Leurs traits étaient tirés. Ils avaient très peu dormi. La veille, à l'intention de Menna et de Montu, le doyen avait de nouveau raconté ce qu'il savait à propos du Marais des démons. Leonis lui avait demandé de ne pas parler du grand cataclysme. De toute manière, Sekhet n'avait pas l'intention d'effrayer les siens à ce sujet. Il doutait de la réussite du sauveur de l'Empire.

S'il ne restait que trois ans d'existence aux hommes avant la fin des fins, il valait mieux que ces jours coulent sereinement.

Menna pointa du doigt un gros rocher couvert de dessins grossiers et presque effacés par le temps. D'une voix grave, il dit :

— Nous y sommes. L'entrée du Marais des démons est censée se trouver à la droite de cette grosse pierre.

Montu cessa de pagayer et la petite embarcation fila doucement sur l'onde calme. Ils dépassèrent le rocher pour découvrir un passage qu'ils n'auraient sans doute pas pu remarquer si Sekhet ne leur avait pas donné d'indications précises. L'entrée du Marais des démons était masquée par la végétation. En y regardant de plus près, on pouvait voir que le mur de papyrus était moins dense à cet endroit. Sur le rocher, quelqu'un avait dessiné des personnages aux allures naïves et aux figures grimaçantes. D'une voix blanche, Leonis déclara :

— Je tremble de peur, mes amis. Malgré le récit que nous en a fait le vénérable Sekhet, nous ne savons pas ce que nous aurons à affronter dans les prochains jours.

Menna y alla de quelques consignes :

— Après avoir franchi ce mur de papyrus, nous devrons nous montrer aussi discrets que des ombres. Montu devra ramer doucement. Il faudra examiner le paysage avec attention. Si les démons existent » nous devrons les voir avant qu'ils ne le fassent.

Le silence se fit dans la barque, Menna adressa un signe de la tête à Montu qui recommença à pagayer. L'embarcation s'enfonça dans les papyrus. Couché à plat ventre, Menna écartait les roseaux qui freinaient leur progression. Pendant un long moment, ils avancèrent en se sentant un peu comme des fourmis dans l'herbe haute. Au fond d'eux-mêmes, ils s'attendaient à découvrir un monde cauchemardesque de l'autre côté de ces fourrés. Ils furent un peu surpris lorsque la barque s'introduisit dans la zone maudite. À première vue, le Marais des démons était un marécage comme les autres. Rien n'indiquait qu'il fut hanté par d'horribles créatures. Cette impression réconfortante ne dura pas longtemps. Dix minutes plus tard, ils virent un pieu qui émergeait de l'eau. Un crâne humain avait été posé sur son sommet. Par la suite, ils constatèrent avec horreur que de semblables balises se dressaient partout sur leur chemin. À mesure qu'ils progressaient, ils se rendirent compte que, de chaque côté de la barque, des langues de terre perçaient les eaux glauques. Ces petits tertres se firent de plus en plus nombreux et, bientôt, l'embarcation navigua entre deux berges fermes et continues. De grands arbres se dressaient maintenant au-dessus de la végétation aquatique. L'avancée allait bon train lorsque Menna, en effectuant une suite de gestes brusques, exhorta Montu à pagayer dans l'autre sens. Le soldat s'empara d'une rame pour venir en aide au garçon. La barque s'immobilisa et recula sur une faible distance. Frappés d'étonnement, Léonis et Montu observèrent Menna avec curiosité. En murmurant, le jeune homme annonça :

— Je crois que nous venons de l'échapper belle, mes amis.

— Que s'est-il passé ? questionna Leonis. Qu'as-tu vu ?

Le soldat leur indiqua un point qui se situait à quatre longueurs d'embarcation de l'endroit où ils venaient de s'immobiliser. En plissant les yeux, l'enfant-lion put apercevoir une mince corde de couleur verte qui traversait la voie navigable de part en part. La corde se confondait presque parfaitement avec le lit de nénuphars tapissant la surface. Montu la remarqua également. Il demanda :

— À quoi peut bien servir cette corde ?

— À mon avis, répondit Menna, il peut s'agir d'un piège ou d'un quelconque dispositif d'alerte. Pour l'instant, tout ce que je peux vous dire, c'est que cette corde sera impossible à contourner. Pour continuer, nous sommes obligés de la rompre. Reculons encore un peu. Nous n'allons pas tarder à connaître l'utilité de cette installation.

Ils retraitèrent encore de quelques longueurs. Menna saisit son arc, le banda et décocha sa flèche. La corde fut rompue à la première tentative. Leonis et Montu n'eurent guère le temps de féliciter leur compagnon. À leur droite, une suite de craquements retentissants se fit entendre. Ils virent quelques petits arbres s'abattre avant de comprendre ce qui se passait. Une énorme pierre jaillit des fourrés de papyrus. Elle passa à toute vitesse à trois coudées devant l'embarcation pour aller terminer sa course en percutant les arbres de la rive opposée. Une pluie de débris s'abattit sur les aventuriers. Montu reçut une branche sur la tête, mais il s'en tira sans trop de mal. Lorsque le calme fut revenu, Leonis affirma :

— Ce dispositif sert de piège, mais il sert également à donner l'alerte. Si les démons ne sont pas trop loin, ils ont certainement entendu ce vacarme. Je crois que nous aurons bientôt de la visite, mes amis. Ça va, Montu ?

— Ce n'est rien, Leonis, répliqua le garçon en se massant le crâne.

— Nous sommes passés bien près de la mort, continua le sauveur de l'Empire. Nous savons maintenant que les craintes de Sekhet étaient fondées. Heureusement que tu as remarqué cette corde, Menna.

— Les divinités sont avec nous, Leonis. Si je n'avais pas suivi des yeux une libellule, je n'aurais jamais vu la corde. Il faut continuer, maintenant. Nous devrons observer chaque détail avec encore plus d'attention. Soyez très vigilants, mes amis.

Les nerfs tendus, les compagnons reprirent leur avancée parmi les pieux ornés de crânes. L'arc à la main, Menna scrutait le devant de la barque en serrant les mâchoires. Leonis regardait à gauche et Montu, tout en pagayant doucement, examinait la rive droite. Le danger ne tarda pas à se manifester. Dans la végétation, des glissements à peine perceptibles se firent entendre. Menna banda son arc et l'enfant-lion s'empara du sien qui était posé au fond du petit bateau. Pendant quelques interminables secondes, ils n'entendirent que le chant des oiseaux. Puis, de chaque côté de la barque, les bruits recommencèrent. Ils sursautèrent lorsqu'un crocodile effarouché jaillit des fourrés pour se jeter à l'eau. Menna fut le premier à voir une ombre se profiler dans un intervalle de la haute muraille de papyrus. Il pointa sa flèche, mais la fugace silhouette avait déjà disparu. Les aventuriers aperçurent quelques-unes de ces furtives apparitions. Ils ne purent cependant les examiner à leur guise. Toutefois, il ne pouvait s'agir que de ces démons évoqués par le vieux Sekhet. La peau de ces créatures était rouge comme le sang.

Curieusement, les démons n'attaquèrent pas. En éprouvant une peur proche de l'épouvante, Leonis, Montu et Menna durent naviguer ainsi durant de longues heures. De la berge, les créatures suivaient leur progression. Menna avait mal aux bras à force de maintenir la tension de son arc. Vint un moment où les démons cessèrent de les suivre. Les passagers de la barque comprenaient cependant que le danger qu'ils couraient était à mille lieues d'être écarté.

Le couloir qu'ils avaient longé toute la journée s'élargit passablement. Ils entrèrent dans une vaste étendue d'eau épargnée par la végétation. Le soleil déclinait vers l'occident.

— Nous devrions nous arrêter, proposa Menna. Pour le moment, les démons semblent avoir renoncé à nous poursuivre. En rejoignant la rive qui se trouve de l'autre côté de cette trouée,

nous pourrons installer notre campement. Nous aurons une vue d'ensemble sur le lac. Bien entendu, nous ne ferons pas de feu.

— Cette pause sera la bienvenue, lança Montu. J'ai mal dormi la nuit dernière. J'ai vraiment besoin de me reposer.

— Nous sommes tous fatigués, mon vieux, soupira Leonis. Nos nerfs ont été mis à rude épreuve, aujourd'hui. De plus, j'ai l'impression que nous n'avons rien vu des agréments que ce beau territoire a encore à nous offrir.

— Peu importe à quoi ressembleront ces plaisirs, intervint Menna en souriant, je crois bien que je ne viendrai jamais m'installer dans ce coin. Les démons devraient revoir leur façon d'accueillir les voyageurs.

La barque s'échoua dans la vase de la berge. Les trois compagnons descendirent, puis, en s'enfonçant jusqu'aux chevilles dans le sol spongieux, ils tirèrent le petit bateau dans les hauts joncs afin de le soustraire aux regards. Ensuite, en transportant leur matériel, ils gagnèrent un terrain plus ferme pour dresser un campement fort rudimentaire. Lorsque ce fut fait, ils mangèrent avec peu d'appétit. La fatigue l'emportait sur la faim.

Leonis mordit dans un morceau de pain. Saisissant son outre, il la porta à ses lèvres pour prendre une gorgée d'eau. Le liquide était tiède et infect. Il le recracha avec dégoût.

— Cette eau est imbuvable, dit-il. Elle goûte le cuir et le limon. Nos outres ont passé la journée entière au soleil. Nous aurions dû songer à les remplir lorsque nous étions sur la rive. Donnez-moi les vôtres, mes amis. Je vais aller chercher de l'eau fraîche.

Menna et Montu vidèrent leurs outres pour les confier à l'enfant-lion. Ce dernier se dirigea vers la berge. Le ciel était encore clair mais la nuit ne tarderait pas. Leonis s'agenouilla dans la vase et plongea l'un des contenants dans l'onde fraîche. L'autre s'emplit d'eau en émettant un glouglou apaisant. L'adolescent ferma les yeux un bref moment. Lorsqu'il les rouvrit, il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Dans l'eau, il voyait le reflet d'une créature qui se tenait derrière lui. Elle avait la peau rouge et le visage grimaçant. Le démon brandissait un bâton au-dessus de sa tête. Mû par un réflexe extraordinaire, le

sauveur de l'Empire roula sur le côté. Le lourd bâton de la créature s'enfonça dans le limon en soulevant des gerbes de boue.

Leonis eut du mal à se redresser. La vase s'enfonçait sous ses membres. Il put voir que le démon n'était pas seul. Une dizaine de ces monstres marchaient dans sa direction. Des cris retentirent du côté du campement. À l'évidence, Menna et Montu essayaient également l'attaque de ces sinistres créatures. Leonis eut bien peu de temps pour examiner ses ennemis. Il put néanmoins constater que ceux-ci portaient des masques. Il parvint à se lever et à faire les quelques pas qui lui permirent de fouler un sol plus ferme. La voie vers le campement lui était désormais interdite. Les démons s'avançaient d'un pas rapide. L'enfant-lion se mit à courir pour tenter de les semer. Il franchit un fourré de papyrus et se faufila sous le dôme d'un boisé. Il avait l'intention de se détacher de ses poursuivants afin de se transformer en lion. Mais les démons avaient l'habitude de ce genre de terrain. Tandis qu'il s'enfuyait, l'adolescent pouvait les entendre courir. Il tourna la tête pour juger de la distance qui les séparait de lui. Les créatures étaient encore loin, mais elles se rapprochaient. Ce fut la dernière pensée qui traversa l'esprit de Leonis. Sa tête heurta quelque chose et il sombra dans l'inconscience.

18

LES HOMMES ROUGES

L'enfant-lion s'éveilla dans le temple de Bastet, la déesse-chat. Ce lieu de culte n'était pas très spacieux. Il était décoré de statues d'or représentant la divinité. Les murs et le plancher étaient d'un blanc aveuglant. Sur les dalles, il y avait un large cercle doré. C'est au centre de ce disque marqué de symboles que, pour la première fois, le sauveur de l'Empire s'était métamorphosé en lion. En ouvrant les yeux, Leonis vit la déesse qui se tenait à ses côtés. Elle avait pris son apparence humaine, celle d'une femme grande et belle. Bastet revêtait une robe blanche ornée d'un réseau compliqué de fils d'or. Ses cheveux étaient longs, sombres et tressés. Elle possédait des yeux jaunes magnifiques et envoûtants. Des yeux de félin aux pupilles étroites. Le beau visage de la déesse s'illumina d'un sourire. D'une voix douce, elle dit :

— Bienvenue chez moi, enfant-lion. Il s'est passé beaucoup de choses depuis notre dernière rencontre, n'est-ce pas ?

— Que m'est-il arrivé, déesse-chat ? Qu'est-ce que je fais dans votre temple ?

— Tu n'es pas réellement dans ce temple, Leonis. J'ai créé cette illusion pour m'adresser à toi. Tu viens de recevoir un sérieux coup sur la tête, mon garçon.

— Je... j'ai du mal à me rappeler ce que je faisais avant de me retrouver ici.

— Est-ce que le nom du Marais des démons te dit quelque chose ?

— C'est ça ! s'exclama Leonis. Je me rappelle, maintenant. Ce territoire est effrayant, déesse Bastet. Nous avions dressé notre campement pour la nuit... Je me souviens que j'allais chercher de l'eau fraîche et... et... c'est tout.

— C'est la raison pour laquelle je suis intervenue, enfant-lion. En allant remplir les autres, ceux que vous prenez pour des démons t'ont encerclé. Tu es parvenu à t'enfuir, mais tu n'as pas couru longtemps. Il faisait sombre et, en regardant derrière toi, tu n'as pas vu la grosse branche qui se trouvait à la hauteur de ta tête. Tu aurais pu te briser le crâne, mais ce petit incident, bien que douloureux, te fut favorable. Tu as aussitôt perdu conscience. Tu t'es écroulé et ton corps a roulé dans une fosse boueuse. Il s'y trouve toujours. Seule ta figure émerge de la boue. Si tu étais tombé sur le ventre, tu te serais noyé. Tes poursuivants n'ont pas remarqué ta chute. Ils sont passés près de toi sans te voir et ils t'ont cherché jusqu'à ce que la nuit tombe.

— Je ne me rappelle pas d'avoir été pourchassé, déesse-chat.

— Je me suis glissée dans tes pensées afin de te mettre sur la bonne voie, Leonis. Si je ne l'avais pas fait, tu te serais réveillé en pleine nuit sans savoir où tu étais. Dans ta confusion, tu aurais pu errer longtemps. Les marais sont l'un des pires endroits pour s'égarer.

— Montu et Menna ont sûrement vu que les démons m'attaquaient. Notre campement est tout près de la rive.

— Tes compagnons ont été capturés par les hommes rouges, mon garçon. Ils courent un grave danger. Si tu n'interviens pas avant que la lune atteigne son point culminant dans le ciel, tes amis mourront.

— Où sont-ils ? demanda Leonis avec inquiétude.

— En te réveillant, tu devras te métamorphoser en lion. En suivant l'odeur des humains, tu trouveras le camp des hommes rouges. Il n'est pas bien éloigné de votre campement. Une dernière chose, Leonis, il ne faut pas craindre le grand chien noir. Va résolument vers le nord-est du Marais des démons. C'est à cet endroit que tu le trouveras. À présent, tu dois retourner dans le monde réel. Il est temps de te réveiller, Leonis.

Dans son lit de boue, Leonis se dressa brusquement en émettant un râle sonore. Ce mouvement provoqua une série d'atroces élancements dans son crâne. L'adolescent glissa une main dans ses cheveux. Ses doigts rencontrèrent l'énorme et

douloureuse bosse qu'il s'était faite en percutant la branche. Péniblement, il parvint à s'extirper de la fosse. Le sauveur de l'Empire s'assit par terre pour mettre un peu d'ordre dans ses pensées. Il se souvenait clairement de tout ce que lui avait dit la déesse-chat. Montu et Menna étaient prisonniers des démons que Bastet avait appelés « les hommes rouges ». Leurs vies étaient en jeu. Il n'y avait pas de temps à perdre. Leonis se leva en chancelant. Malgré sa volonté de se précipiter à la rescoufle de ses amis, il mit un peu de temps avant de trouver la force de s'exécuter. Il retira le talisman des pharaons pour défaire le nœud qui rapetissait la chaîne. Il remit ensuite le pendentif. Lorsque ce fut fait, il prononça trois fois le nom de Bastet. L'adolescent couvert de boue se métamorphosa en puissant lion au pelage blanc et immaculé.

Le félin jeta un rugissement. Il huma l'air en dévoilant ses dents impressionnantes. Les hommes n'étaient pas loin. La redoutable bête se dirigea vers eux.

Montu et Menna n'avaient eu aucune chance de se défendre. Surgis de nulle part, les démons avaient lancé sur eux un grand filet. Les jeunes gens avaient vite été maîtrisés et assommés. Ils avaient repris conscience au milieu d'un village beaucoup plus vaste que celui du vénérable Sekhet. Les compagnons de Leonis avaient été ligotés sur une pierre large et plate qui devait servir d'autel sacrificiel. Couchés sur le dos, Montu et Menna assistaient depuis des heures aux activités du village. Tout d'abord, ils avaient constaté que les démons étaient des êtres humains. Ces gens parlaient la langue égyptienne, mais leur vocabulaire était fort restreint. Les prisonniers avaient tenté de parlementer avec eux. On les avait complètement ignorés. Les habitants portaient tous des masques et, d'une grande cuvette située non loin de l'autel, ils puisaient la substance rouge qui teintait leur peau. Était-ce du sang ? Les deux amis préféraient éviter d'y penser.

Montu observait la lune orangée qui progressait imperceptiblement dans la voûte céleste. Lui et Menna avaient été heureux de constater que Leonis n'était pas avec eux. L'enfant-lion avait probablement réussi à s'échapper. Cette pensée était la seule qui pouvait encore les réconforter. En ce

qui les concernait, la situation était désespérée. Leurs liens étaient solides et savamment noués. Sur une dalle jouxtant l'autel reposaient quelques couteaux dont l'usage n'était guère difficile à deviner. Montu et Menna savaient qu'ils seraient sacrifiés comme des animaux. En éprouvant un inexprimable sentiment d'horreur, ils remarquèrent que les habitants commençaient à former un cercle autour d'eux.

L'attente dura encore quelques minutes et un homme s'avança vers les captifs. Il les toisa un instant avec un regard stupide et chargé de satisfaction. Il se tourna ensuite vers les autres pour crier à tue-tête :

— La lune est presque haute ! Quand la lune sera au milieu du ciel, je prendrai le couteau.

Les habitants accueillirent ces paroles avec un grand enthousiasme. Ils hurlèrent comme des déments. Visiblement heureux de la réaction qu'il avait provoquée, celui qui venait de parler sautillait comme un singe.

— Nous avons traqué les hommes qui sont sur la pierre. Pourquoi ils sont venus ? Ils sont venus pour nous envoyer mourir dans la guerre des autres !

Montu tourna la tête vers Menna pour lui demander à voix haute :

— Puis-je savoir ce que ce fou raconte ?

— Je n'en sais rien, Montu, répliqua le soldat. Il faudrait peut-être poser la question à ce ridicule babouin.

Insulté par ces propos, l'homme qui s'adressait à la foule fit volte-face. Il lança un long regard haineux aux prisonniers avant de retourner à son maladroit discours :

— Je garderai pour ma bouche le cœur du grand homme ! Le cœur du petit sera pour vos bouches ! Leur sang sera sur notre peau et leur chair sera pour les dents des crocodiles qui sont dieux !

— Il semble que nous allons passer une nuit très divertissante, déclara Menna.

— J'espère que mon cœur est assez coriace pour leur casser les dents, répondit Montu qui, malgré la plaisanterie, tremblait de peur.

Cette fois, le médiocre orateur perdit patience. Il se retourna pour hurler d'une voix stridente :

- Vous ne devez pas parler ! Moi, je parle !
- Je voudrais parler au chef de ce village, lança Menna.
- Je suis le chef.

Le soldat éclata de rire. L'homme s'avança vers lui pour lui cracher à la figure. Menna conserva son sourire. Il cherchait à gagner du temps. L'orateur avait dit : « Quand la lune sera au milieu du ciel, je prendrai le couteau. » Que se passerait-il si la lune dépassait le milieu du ciel ? Ce fou procéderait-il tout de même au sacrifice ? Dans le cas contraire, Montu et lui auraient du temps pour tenter de s'enfuir. Malheureusement, comme s'il avait lu dans les pensées du jeune homme, le chef leva les yeux pour voir où en était la lune. Le disque sanguin brillait en plein centre du firmament. Le chef le désigna du doigt en s'exclamant :

— La lune est haute ! Nous pouvons goûter les cœurs des hommes !

L'orateur s'empara d'un couteau. La lame scintilla dans la lumière des torches qui éclairaient la funeste scène. Il s'avança vers Menna. Les habitants l'encourageaient en scandant une phrase inintelligible. Menna ne ferma pas les yeux lorsque la lame se leva. Des cris d'effroi se firent entendre dans la foule lorsque le lion blanc bondit sur le chef.

Aucun des habitants de ce village isolé n'avait jamais vu de lion. Lorsque cette bête agile aux dents énormes fit son apparition, une panique superstitieuse s'empara des hommes rouges. Aucun d'eux ne songea à saisir sa lance pour affronter l'animal. Ils abandonnèrent leur chef à son triste sort pour se disperser dans les fourrés environnants. Le lion blanc ne tua pas sa victime. Il lui broya le poignet pour lui faire lâcher son couteau. Le chef poussa un long hurlement, ce qui eut pour effet d'accentuer la terreur des fuyards. Le lion délaissa l'homme pour s'approcher de l'autel. En quelques coups de dents, il rompit les liens de Menna. Ce dernier acheva de retirer ses entraves et, à l'aide du couteau qui avait été à une coudée de lui transpercer le cœur, il libéra Montu. Le lion blanc était toujours là. Menna remarqua le talisman des pharaons qui brillait

doucement sur la robuste encolure du félin. Perclus d'épouvante, le chef des hommes rouges serrait son poignet blessé. Menna s'approcha de lui. Avec véhémence, il déclara :

— Cet animal reviendra vous tourmenter chaque fois que vous tuerez un être humain ! Tu diras ces mots à tous les habitants de ce village. Vos ridicules sacrifices ne doivent plus avoir lieu ! Est-ce que tu comprends mes paroles ?

— Mes... mes oreilles ont... entendu tes paroles... Le... le dieu blanc va... revenir si... si nous tuons les hommes... Nous ne tuerons plus les hommes.

Le lion poussa un puissant rugissement. Il regarda tour à tour Montu et Menna de ses yeux verts, puis il se dirigea d'un pas lent vers la sortie du village. Les compagnons de Leonis le suivirent dans la pénombre. La bête les conduisit jusqu'à leur campement avant de disparaître.

Montu et Menna observèrent un silence. D'une voix chevrotante, l'adolescent dit au soldat :

— Ce lion portait le talisman.

— Je sais, Montu, répondit Menna. Il y a de ces choses qu'il vaut mieux ne pas essayer de comprendre. Tu voulais voir le lion blanc, non ? Il n'aurait pu choisir meilleur moment pour nous rendre une petite visite.

19

LE GRAND CHIEN NOIR

Le soleil se levait lorsque Leonis rejoignit enfin ses amis. Après avoir retrouvé son apparence humaine, il était resté étendu dans l'herbe. L'enfant-lion était épuisé et son crâne le faisait souffrir. Au mépris des efforts qu'il avait faits pour garder les yeux ouverts, il s'était endormi.

En arrivant au campement, il fut accueilli par Menna qui, vaillamment, montait la garde. Enroulé dans une épaisse couverture, Montu ronflait bruyamment. Le soldat se leva. Son visage fatigué exprimait la joie et le soulagement.

— Te voilà enfin, Leonis ! J'étais inquiet.

— Je suis désolé, Menna. Hier, en courant pour échapper aux démons, je me suis cogné la tête sur une branche. J'ai perdu conscience et je me suis réveillé il y a peu de temps. Je...

— Tu n'as rien à expliquer, Leonis, l'interrompit Menna. Il y a certaines choses que tu ne peux avouer. Montu et moi connaissons maintenant ton secret. Cela dépasse notre compréhension, mais nous ne te questionnerons pas à ce sujet. Je sais que, cette nuit, tu as vu ce que nous avons vu et que, si nos cœurs battent toujours, c'est à toi que nous le devons.

— Va dormir un peu, mon ami, dit Leonis en baissant les yeux. Je veillerai sur vous. Je ne crois pas que les hommes rouges oseront nous attaquer, désormais.

— Non, Leonis. Dorénavant, ils redoutent un dieu vengeur qui a l'apparence d'un lion blanc. Si, comme l'a prétendu Sekhet, le grand chien noir n'est qu'un mythe, seuls les crocodiles et les hippopotames seront à craindre dans le Marais des démons.

— Je sais dans quelle direction il faut aller pour rejoindre le grand chien noir. Je sais également que nous ne devons pas avoir peur de lui.

— Comment l'as-tu su ?

— Désolé, Menna. Comme tout ce qui concerne le lion blanc, je dois garder cela pour moi.

Le soldat posa une main sur l'épaule de l'enfant-lion. Il lui adressa un sourire complice avant d'aller s'étendre sur sa natte.

Ils étaient partis en début d'après-midi. L'enfant-lion et Menna avaient saisi les rames. Leonis avait affirmé qu'ils devaient prendre la direction du nord-est. Ce n'était pas chose facile. Le Marais des démons était un véritable labyrinthe. À maintes reprises, ils avaient dirigé l'embarcation dans des zones navigables qui ne débouchaient nulle part. Chaque fois, ils devaient faire demi-tour pour emprunter un nouvel embranchement. Le sauveur de l'Empire et ses compagnons avaient donc perdu de longues heures avant de découvrir une voie pouvant les mener vers l'est. La bande de terre sur laquelle les hommes rouges avaient bâti leur village était loin derrière eux. Les trois amis suivaient maintenant un large et interminable passage aux eaux stagnantes et nauséabondes. Leur progression était monotone et pénible. Seul un pan de ciel permettait à leurs yeux d'échapper un moment à l'écran oppressant des murailles de papyrus. De temps à autre, quelques lys d'étang, d'une pâleur maladive, parvenaient à s'extraire de la nappe infecte qui recouvrait l'eau. Les rames perçaient cette bouillie de plantes aquatiques putréfiées, libérant des relents fétides qui rendaient désagréable le simple fait de respirer. La chaleur humide, ainsi que les légions de moustiques qui prenaient la barque d'assaut venaient s'ajouter aux désagréments de l'expédition. Montu était assis au centre de l'embarcation. En écrasant violemment un insecte gorgé de sang, il maugréa :

— Je commence à en avoir plein le dos des marais ! Lorsqu'on en sortira, je ne pourrai plus voir un coin de verdure sans avoir envie de vomir ! Je crois que j'irai vivre dans le désert !

— J'espère que nous trouverons un îlot avant la nuit, dit Menna. Sinon nous serons forcés de dormir dans la barque. Les moustiques sont voraces. En demeurant sur l'eau, nous ne pourrons pas allumer un feu pour les chasser. Nos couvertures ne suffiront pas à nous protéger. Si nous passons la nuit sur l'eau, demain, nous aurons du mal à reconnaître nos visages, tellement ils seront gonflés par les piqûres.

— Au moins, dans le désert, il n'y a pas de moustiques, grogna Montu. Il n'y a pas d'hommes rouges ni de grand chien noir, dans le désert !

— Il n'y a rien dans le désert, mon vieux, lança Leonis en pouffant. Si tu vas y habiter, tu devras renoncer aux délices que cuisinent les jumelles.

— Heu... je n'avais pas songé à cela, Leonis. Le désert n'est pas un endroit si intéressant que ça, après tout.

Montu se perdit un moment dans la contemplation d'un nuage minuscule et isolé. Puis, songeur, il demanda :

— Comment sais-tu que nous ne devons pas craindre le grand chien noir, Leonis ? Sekhet nous a dit que ce chien a la hauteur de cent hommes. Si c'est vrai, nous aurons l'air de fourmis à côté de cette bête.

— Nous verrons bien, Montu. Comme je l'ai déjà confié à Menna, je ne peux pas vous dire comment j'ai obtenu ces renseignements. Je le regrette, mon vieux.

— Il n'y a pas de quoi, mon ami... Je suis heureux d'avoir vu le lion blanc ! D'ailleurs, je trouve que tu es beaucoup plus beau ainsi.

En souriant, Leonis secoua la tête.

— Tu es vraiment très drôle, Montu. Tu peux croire ce que tu veux : je ne te dirai rien. Mais, puisque tu te doutes de quelque chose, je te demanderai de ne rien dire à qui que ce soit.

— Allons, mon ami ! Tu sais bien que je ne ferais jamais une chose pareille ! Enfin, tant que tu ne rapporteras pas de puces à la maison, je garderai le silence !

Ils rigolèrent, oubliant un peu le paysage morne qui les entourait.

Quelques heures plus tard, l'appréhension commença sérieusement à gagner les aventuriers. Le crépuscule était

proche et ils n'avaient toujours pas trouvé d'endroit pour dresser leur campement. Ils avaient décidé de naviguer jusqu'à ce qu'il fût impossible de le faire. À l'ouest, le ciel se teintait d'or et de rose. Dans leur désir de progresser le plus rapidement possible, les jeunes gens n'avaient pas remarqué un détail important : le tapis de pourriture qui recouvrait l'eau commençait à s'éclaircir. Menna fut le premier à constater ce léger changement. Il le signala aux autres en annonçant :

— La surface de l'eau est plus propre, mes amis. Cela signifie qu'il y a davantage de courant. Nous approchons sans doute d'un grand couloir de navigation. Il faudrait tenter de l'atteindre avant la nuit.

Ils pagayèrent encore un bon moment. Autour de la barque, les fourrés de papyrus devinrent moins épais. L'embranchement qu'ils sillonnaient s'élargit et ils débouchèrent dans une vaste trouée. Montu et Leonis, qui regardaient dans la même direction, ne purent retenir leurs cris d'étonnement. Menna tourna vivement la tête. À l'ouest de la barque, sur la toile incandescente du ciel, se découpait la silhouette sombre d'un chien gigantesque. Il était couché, mais il semblait aux aguets. Sa gueule épouvantable était entrouverte et on pouvait apercevoir ses énormes crocs.

— Il... il... est colossal ! chuchota Montu.

— C'est... invraisemblable ! renchérit Leonis.

— Je n'aurais jamais cru voir une chose pareille de ma vie, dit Menna. Tu as beau affirmer que nous ne devons pas avoir peur de lui, Leonis. Mais... l'as-tu bien regardé ? Ce monstre pourrait presque nous renvoyer à Memphis d'un seul coup de patte.

— Malgré les apparences, répliqua l'enfant-lion d'une voix peu assurée, nous devons aller vers lui. N'oubliez pas que le coffre contenant les trois premiers joyaux est censé se trouver dans sa gueule.

Sur un ton craintif, Montu lança :

— Ce chien n'est peut-être pas méchant, mais j'espère tout de même qu'il n'est pas trop affectueux... Si l'envie lui prenait de nous lécher, ce serait terrible.

Menna et Leonis recommencèrent à pagayer. Le grand chien noir restait immobile. Tandis qu'ils s'avançaient lentement vers lui, la silhouette du gigantesque animal se déforma d'une bien étrange façon. Son corps se creusait par endroits et des tumeurs apparaissaient sur son pelage obscur. Leonis fut le premier à voir la réalité. En s'apercevant de sa méprise, il éclata d'un rire sonore.

— Tu es fou, murmura Montu. Qu'est-ce qui te prend, mon vieux ?

Menna joignit son rire à celui du sauveur de l'Empire. Montu crut un instant que ses compagnons venaient de perdre la raison. Leonis le rassura lorsqu'il annonça en hurlant à tue-tête :

— Ce stupide chien noir n'est qu'un gros rocher, Montu ! Tu comprends ? Ce n'est qu'un inoffensif rocher !

20

L'ASCENSION

L'obscurité était presque totale lorsque Leonis, Montu et Menna avaient atteint le rocher. Ils avaient dû allumer des lampes pour choisir l'emplacement de leur campement. Avant leur départ du territoire des hommes rouges, ils avaient embarqué quelques tronçons de bois sec. Leonis avait pu faire un excellent feu. Lui et ses compagnons s'étaient ensuite installés pour manger avec appétit. Personne n'avait monté la garde. Ils s'étaient tous couchés tôt, mais la fébrilité qui les animait avait perturbé leur sommeil.

L'enfant-lion ouvrit les yeux au matin naissant. Malgré son esprit embrumé, il pensa tout de suite aux trois premiers joyaux de la table solaire. Lui et ses amis étaient près du but. Ils avaient réussi à traverser le terrible Marais des démons. Le coffre n'était plus très loin désormais. Leonis tourna la tête vers Montu qui ronflait bruyamment. Son fidèle ami avait deviné qu'il possédait le pouvoir de se métamorphoser en lion blanc. Le sauveur de l'Empire avait peut-être commis une erreur en décidant, avant sa transformation, de conserver le talisman. À ce moment, il venait de se frapper durement la tête et ses idées n'étaient pas très claires lorsqu'il avait défait le nœud qui raccourcissait la chaîne. Il avait décidé de conserver le pendentif dans le seul but de ne pas le perdre. Pour avoir agi de la sorte, la déesse-chat lui retirerait-elle le pouvoir qu'elle lui avait accordé ? Leonis avait la certitude que Bastet comprendrait.

L'enfant-lion se dressa sur son séant. En jetant un coup d'œil à sa droite, il constata que Menna avait déjà quitté le campement. Il secoua Montu qui, sans ouvrir les yeux, émit un grognement.

— Réveille-toi, paresseux ! s'exclama Leonis. Ce n'est pas en dormant que nous pourrons sauver l'empire d'Egypte !

— J'ai un ami qui s'appelle Leonis, marmonna Montu. Si vous voulez sauver l'Empire, c'est à lui qu'il faut vous adresser. Moi, je suis en train de pratiquer une nouvelle méthode de sommeil.

Leonis saisit son outre et aspergea copieusement le visage de son compagnon. L'eau était froide et Montu bondit de sa natte comme si les flammes la consumaient. Assis sur le sable, le garçon s'épongea le visage avec sa couverture en se récriant :

— J'adore me faire réveiller comme ça, mon vieux ! Vraiment ! Il n'y a pas de manière plus agréable de commencer une journée ! Il vous arrose comme une plante et, ensuite, il jure qu'il est votre meilleur copain !

— Je pratiquais une nouvelle méthode de réveil, Montu. C'est plutôt efficace, n'est-ce pas ?

— Tu verras bien, Leonis, car demain j'ai l'intention de l'expérimenter sur toi.

Ils ne mangèrent que quelques figues, seuls vestiges des provisions qu'ils avaient emportées de Memphis. Durant leur périple dans le delta, ils s'étaient ravitaillés dans les villages de pêcheurs. Personne ne pouvait souffrir de la faim dans les marais. Le poisson et le gibier s'y trouvaient en abondance. Quand Menna revint au campement, Montu et Leonis étaient prêts à se lancer à la conquête du vertigineux chien noir. De l'endroit où ils étaient, le sombre rocher ne ressemblait plus du tout à un chien. Ce n'était plus qu'un immense bloc de pierre aux parois escarpées. Le soldat Menna s'avança vers les adolescents. En voyant son visage réjoui, Leonis et Montu comprirent immédiatement qu'il était porteur d'une bonne nouvelle. Menna reprit son souffle avant de claironner :

— Pendant que vous dormiez, je suis parti explorer la base du rocher. J'ai découvert un sentier naturel qui mène jusqu'au sommet. Cela nous facilitera grandement la tâche, mes amis ! Nous n'aurons pas à nous écorcher la peau sur les flancs de cette grosse bête !

Ils préparèrent leur équipement et, emportés par une joie fébrile, ils se mirent en route. Menna conduisit les adolescents

vers le nord jusqu'à une zone où s'élevait l'encolure de la bête. La terre ferme prenait fin à cet endroit. La tête du grand chien s'étirait au-dessus de l'eau calme. En l'observant de près, on constatait qu'elle ressemblait davantage à une tête de félin. Suspendues au surplomb qui évoquait grossièrement la mâchoire supérieure d'un animal, des saillies pointues évoquaient des canines. Ces crocs encadraient l'entrée d'une grotte.

— Je n'ai jamais vu un rocher comme celui-là, observa Montu. Il a des formes tellement étranges ! On dirait qu'il a été sculpté !

— Sur le bord de la mer, l'eau et le vent rongent le roc, répondit Menna. Seulement la mer est encore loin d'ici. Je n'ai jamais vu de rocher aussi gros au cœur des marécages...

Enfin... ce n'est pas important. Si on se fie aux indications du papyrus que nous avons découvert dans la chambre secrète, le coffre contenant les trois premiers joyaux se trouve dans la gueule du grand chien noir. Nous devrons faire en sorte d'atteindre cette grotte dont nous voyons l'entrée d'ici. Comme je vous l'ai dit, il existe un sentier qui conduit jusqu'au sommet. J'ai jeté un bref coup d'œil dans le vide. J'ai l'impression que nous devrons nous livrer à quelques acrobaties pour pénétrer dans la gueule du chien.

Ils atteignirent la piste étroite et accidentée qu'avait remarquée Menna. Ce dernier les avisa encore :

— Soyez prudents, mes amis. Ce sentier devient très étroit à certains endroits. Un faux mouvement pourrait vous précipiter dans le vide. Surtout, regardez bien où vous posez les pieds.

La piste était effectivement plus hasardeuse qu'elle n'en avait l'air vue d'en bas. Parfois, elle se rétrécissait à un point tel qu'il fallait se plaquer contre la paroi pour continuer à progresser. Malgré tout, ils atteignirent le sommet sans avoir éprouvé trop de difficulté. Ils se trouvaient maintenant sur une grande surface plane et recouverte par les hautes herbes. D'où ils se tenaient, les aventuriers avaient une vue imprenable sur l'immensité verte des marais. Ils traversèrent l'aire horizontale pour atteindre la montée escarpée qui, de loin, représentait le cou du grand chien noir. L'ascension de cette pente fut aisée.

Leonis se rendit à l'extrême de la surplomb. Il se mit à plat ventre et tendit la tête au-dessus du vide pour étudier l'entrée de la grotte. Un instant, l'enfant-lion fut pris de vertige en constatant la distance qui le séparait de la terre. Il ferma les yeux, prit une grande respiration, rouvrit les paupières et entreprit son examen.

La corniche menant à la grotte était à une bonne distance du sommet. L'escarpement formait un angle net vers l'intérieur du rocher. Il n'y avait aucune façon de descendre en s'accrochant à la paroi. Telle une araignée accrochée à son fil, celui qui descendrait devrait atteindre la corniche en demeurant suspendu à une corde. Une fois parvenu à ce niveau, il lui faudrait se balancer au bout du câble pour tenter de gagner le plateau. Bref, cet exploit était presque impossible à accomplir. Montu et Menna étaient venus adjoindre leurs regards à celui de Leonis. Ils en arrivèrent à la même conclusion que lui : la faible distance qui les séparait encore du but s'avérait infranchissable.

— Pour changer un peu, ne pourrais-tu pas te transformer en oiseau, Leonis ? demanda Montu sur un ton moqueur.

L'enfant-lion ignora la boutade. Il quitta le rebord du surplomb pour s'asseoir dans l'herbe. En heurtant une pierre du poing, il lança entre ses dents :

— Qu'allons nous faire, maintenant ? Pourquoi les choses sont-elles toujours aussi compliquées ? Nous savons que le coffre se trouve dans cette grotte ! Il est juste là, mais nous ne pouvons pas l'atteindre !

— Pour qu'il soit là, il a bien fallu que quelqu'un l'y dépose, dit Menna. Mais je dois avouer que je ne me risquerais pas à essayer d'atteindre la grotte en me balançant au bout d'une corde. De toute façon, il n'y a rien ici qui nous permettrait d'attacher une corde. Même en unissant les forces de deux d'entre nous, nous aurions sans doute du mal à soutenir longtemps le poids d'un homme oscillant dans le vide. Ce serait vraiment trop risqué. Nous... nous aurions besoin de la force d'un lion, Leonis...

Le sauveur de l'Empire se leva. D'une voix résolue, il déclara :

— Dans ce cas, je vais tenter de l'appeler. Je vous demanderai de vous retourner, mes amis.

Ils obéirent. Leonis s'éloigna. Il descendit la pente et marcha jusqu'au centre du grand rocher. Il prononça trois fois le nom de Bastet, mais la déesse-chat ne l'entendit pas. Il recommença et, découragé, il fut forcé d'admettre que son pouvoir ne fonctionnait plus. Il revint vers ses amis en affichant une mine déconfite.

— Vous pouvez vous retourner, lança-t-il. Le lion blanc ne viendra pas. On dirait que...

Il n'acheva pas sa phrase. Il y eut un léger bruit et ses compagnons le virent disparaître. Le sol venait de se dérober sous ses pieds. Menna et Montu se précipitèrent vers le trou que Leonis venait accidentellement de dévoiler. L'orifice n'était pas très large, mais il semblait assez profond. En glissant sa tête dans l'ouverture, Montu demanda :

— Ça va, Leonis ? Peux-tu m'entendre ?

— Je t'entends très bien, mon vieux, répondit l'enfant-lion. J'ai très mal à la cheville, mais ça va. J'ai fait une sérieuse chute. Je suis chanceux de m'en tirer ainsi. Il fait sombre, ici. Je ne vois même pas le bout de mon nez.

— Nous allons t'envoyer ton sac, Leonis, répliqua Menna. Je l'attacherai au bout d'une corde. Crois-tu que tu pourras allumer ta lampe ?

— Sois tranquille, Menna. Je suis encore capable de me servir de mes doigts. Fais vite ! J'ai hâte d'explorer ce trou ! À mon avis, nous ne sommes qu'à quelques minutes de découvrir les trois premiers joyaux !

21

LE SCARABÉE, LE FAUCON ET LE CHAT

Seul dans la pénombre, Leonis massait sa cheville endolorie. Il s'était levé péniblement et avait compris que, pour un certain temps, il ne pourrait probablement plus marcher sans l'aide d'un bâton. Maintenant assis et adossé à la cloison de pierre, il fixait l'embouchure de la grotte en attendant son équipement. Comme il l'avait dit à Montu, sa chute avait été sérieuse. Il n'était pas tombé de haut. Toutefois, la surprise et l'obscurité l'avaient empêché d'atténuer le choc. L'ombre d'une tête apparut dans l'ouverture.

— Tu es prêt, Leonis ? demanda Menna.

— Tu peux y aller, mon ami.

Quelques instants plus tard, l'enfant-lion ouvrit son sac. Il sortit sa lampe pour la remplir d'huile. Il prit ensuite la tige d'un « bois de feu », appliqua son extrémité arrondie dans le creux d'un godet de bois sec ; puis, en faisant rapidement tourner la baguette entre ses paumes, il parvint à l'enflammer. Il mit ensuite le feu à la mèche de sa lampe pour inspecter les lieux.

La grotte dans laquelle était tombé le sauveur de l'Empire était assez vaste. La lampe ne l'éclairait pas en entier. La première chose que Leonis put constater, c'est que quelqu'un avait déjà habité cet endroit. Sur le sol, il pouvait apercevoir une grande natte rongée par le temps, une couverture en lambeaux et un appui-tête de bois. Plusieurs lampes rudimentaires étaient posées sur les aspérités du roc. Il y avait aussi quelques jarres, des flacons d'huile et une foule d'objets trop détériorés pour être identifiés. Une échelle de cordage gisait par terre au milieu des débris que Leonis avait entraînés dans sa chute. Autrefois, elle

avait dû être reliée à l'ouverture qui se trouvait là-haut, mais les années avaient eu raison d'elle. Un long tube de cuivre vert-de-grisé capta l'attention de l'adolescent. Il avait été déposé sur une petite table basse aux incrustations de faïence. La voix de Montu tira l'enfant-lion de sa contemplation :

— Et puis, tu as trouvé quelque chose ?

— Vous feriez mieux de venir me rejoindre, les gars ! J'ai du mal à me tenir debout et j'ai l'impression que cet endroit doit être examiné avec soin.

— Donne-nous un peu de temps, Leonis. Je dois trouver une façon d'attacher une corde. À ce que je vois, nous pourrions facilement sauter. Le problème, c'est qu'il faudra bien ressortir de ce trou. Je crois que j'ai une idée. Je dois retourner en bas pour aller chercher les rames. Je reviendrai vite !

Menna n'avait pas tardé. L'idée qu'il avait eue était simple et efficace. Il avait lié les rames pour créer un ensemble solide qu'il avait positionné au-dessus du trou. La longueur des rames dépassait amplement la largeur de l'orifice. Le soldat avait ensuite noué une longue corde à cette traverse de fortune. Lui et Montu avaient enfin pu rejoindre leur compagnon.

En examinant la cheville enflée de l'enfant-lion, Menna fronça les sourcils.

— C'est une blessure assez grave, mon ami. Je ne crois pas que l'os soit cassé, mais, pendant une longue période, cette cheville ne pourra pas supporter ton poids. Heureusement que nous nous déplaçons en barque ! Si tu t'étais infligé cette entorse dans le désert, la situation aurait été beaucoup plus dramatique !

— Ce trou était vraiment bien dissimulé, soupira Leonis.

— Ce n'est pas par hasard, déclara Menna. En installant les rames, j'ai découvert des débris de bois dans la terre qui entoure le trou. Il y a sans doute bien longtemps, on a caché cette ouverture sous un panneau. Aujourd'hui, il ne reste presque rien de cette planche. Ce matin, en grimpant au sommet du rocher, j'ai été très surpris de voir la quantité d'herbe qui le recouvrail. Un rocher n'est pas un jardin. Il n'y a aucune raison pour qu'une couche de terre fertile se soit retrouvée sur le dos du grand chien noir. À mon avis, l'herbe qui pousse là-haut a été

semée. Ce tapis de végétation était destiné à masquer l'entrée que tu as découverte par accident. Lorsque le prêtre est venu dissimuler le coffre dans la gueule du grand chien, il a bouché l'ouverture avec un panneau de bois. Par la suite, il a probablement enterré cette planche. La nature a fait le reste. Au fil du temps, le bois a pourri, mais la terre s'est solidifiée.

— Nous aurions pu chercher longtemps, dit Montu. Nous aurions certainement fini par nous décourager si Leonis n'avait pas marché au bon endroit.

L'enfant-lion fit remarquer :

— Sur le papyrus, il était écrit que le coffre se trouvait dans la gueule du grand chien noir. Nous sommes actuellement dans sa tête. Le coffre n'est peut-être pas ici. Si aucun passage n'existe entre cette grotte et le plateau qui représente la gueule du chien, nous serons obligés d'accéder à cette corniche de l'extérieur. Dans ce cas, il faudra retourner à Memphis pour chercher de l'aide. Je ne peux même plus marcher.

— Commençons d'abord par inspecter cet endroit, reprit Menna. Le prêtre qui a caché les joyaux a certainement agi seul. Sa mission ne devait être connue de personne. Je ne crois pas que cet homme aurait pu se risquer à descendre le long de la paroi. Puisqu'il a ainsi camouflé l'entrée, il voulait sans doute que nous passions par l'extérieur. Seulement, nous avons trouvé la manière de pénétrer dans cette grotte comme lui-même le faisait.

— Il y a un tube de cuivre là-bas, leur signala Leonis. Ça ressemble à l'étui d'un scribe. Il y a peut-être un rouleau de papyrus à l'intérieur. Voudrais-tu me l'apporter, s'il te plaît, Montu ?

Montu s'exécuta. Leonis avait vu juste : il s'agissait bien de l'étui d'un scribe. Son couvercle avait été scellé et Menna dut utiliser son poignard pour le retirer. Les rouleaux de papyrus qu'il contenait étaient en très bon état. Leonis déploya le premier d'entre eux et, dans la lumière jaune que diffusait sa lampe, il commença à lire à voix haute :

« Si tu es ici, c'est dans le but de calmer la colère de Rê. Tu as vu la table solaire et tu as été guidé par l'œil d'Horus. Les démons du marais t'ont épargné et te voilà. Tu viens de grimper

jusqu'à l'échine du grand chien noir et tu es entré dans sa gueule en te moquant des hauteurs pour parvenir jusqu'ici. Puisses-tu sauver le royaume, brave homme !

« Le jour où Pharaon m'a désigné pour cacher le premier coffre, j'étais déjà vieux. Avant moi, mon père et le père de mon père connaissaient le grand chien noir qui veille sur le trésor des Anciens. Tu te trouves dans une grotte qui a abrité beaucoup de mes jours. Ma jeunesse, je l'ai passée à explorer les entrailles du grand chien noir. Le trésor des Anciens était une folie. Jamais je ne l'ai découvert. Un jour, la folie m'a quitté et j'ai pris le chemin des temples. Vingt ans sont passés depuis cette époque. Aujourd'hui, je suis revenu avec trois jeunes prêtres pour cacher le coffre dans la gueule du grand chien noir. C'est la dernière fois que je vois ma grotte. Je retourne à Héliopolis pour écrire le papyrus qui te conduira jusqu'ici. Le scarabée, le faucon et le chat sont cachés sous ma natte. Le coffre est lourd et j'espère que tu es vigoureux.

« Tu n'as plus à affronter le vide. L'échelle qui se trouve dans cette grotte te mènera sur le dos du grand chien noir. Si tu as dû affronter les démons qui hantent le marais, sache que tu n'auras plus besoin de le faire. Sur le troisième papyrus, tu trouveras une carte qui te permettra de contourner leur territoire pour rentrer à Héliopolis sans danger. Moi, je n'aurais jamais traversé le Marais des démons comme tu l'as fait. J'ai toujours su comment me rendre sans tourment à l'ombre du grand chien noir.

« Longue vie à toi.

« Écrit par la main de Nedjem-Ab, grand prêtre d'Héliopolis, en cette cinquième année du règne de Djoser, vingtième jour de la fête de Ré. »

Quand Leonis acheva sa lecture, des larmes coulaient sur ses joues. Sur un ton ému, il déclara :

— Ce papyrus a été rédigé il y a cent cinquante ans. Merci beaucoup, grand prêtre, mais, dans l'état où elle est, votre piteuse échelle ne nous servira à rien. Il ne nous reste plus qu'à regarder sous la natte, mes amis. Voyons si le coffre a su résister au temps.

Montu retira la natte fragile et poussiéreuse. Lui et Menna soulevèrent ensuite la planche qui se trouvait en dessous. Après cent cinquante années passées dans les ténèbres et l'oubli, le coffre apparut sous les yeux respectueux des aventuriers. Le précieux objet reposait dans une cavité. Ils l'en délogèrent avec précaution. Les yeux remplis d'allégresse, ils allèrent ensuite le déposer à portée de main de l'enfant-lion. Ce dernier fouilla dans son sac pour prendre un pagne. Il chassa fiévreusement la couche de poussière qui recouvrait le coffre. L'objet était en or massif. Sur son couvercle, un cercle divisé en douze sections représentait la table aux douze joyaux. Sur chacun de ses côtés, on avait gravé le scarabée, le faucon et le chat.

— Il n'y a plus de doute, affirma Leonis. Nous pouvons enfin rentrer chez nous.

Avant de quitter les lieux, Menna alla examiner la paroi qui se trouvait du côté de la gueule du grand chien noir. Les mots que le grand prêtre avait rédigés étaient très clairs. C'est par la gueule qu'ils auraient dû entrer. L'examen du soldat fut bref. Cette partie de la grotte était baignée d'ombre. De l'endroit où Leonis avait lu le papyrus, les trois jeunes gens n'avaient pas pu voir ce que la lampe de Menna éclairait en ce moment. Un gros fragment de la voûte s'était écroulé. Le passage qui avait déjà conduit à l'extérieur se trouvait désormais sous un amas de grosses pierres. Même si, au péril de leurs vies, ils étaient parvenus à atteindre la corniche, ils n'auraient pas pu accéder au coffre. N'eût été la chute de Leonis, l'empire d'Egypte aurait bientôt connu sa fin. Une expression d'angoisse crispa un instant les traits de Menna. Il secoua la tête et alla rejoindre ses compagnons.

LA POUPÉE PERDUE

La petite Tati appréciait grandement son voyage sur le Nil. Selon Hapsout, ils arriveraient bientôt à la maison. Depuis que la vieille Iymuaï l'avait chassée, la fillette n'avait jamais remis les pieds dans une vraie maison. Malgré toutes les belles choses qu'elle apercevait sur le grand fleuve, elle avait bien hâte d'arriver ! Au fil des jours, Tati était parvenue à admettre qu'elle n'était plus une esclave. Les gens se montraient tellement gentils avec elle ! Surtout Amennakhté et Hay ! La petite trouvait que monsieur Hapsout était un peu grognon, mais il était tout de même gentil. S'il avait souvent l'air fâché, c'était peut-être parce qu'il avait honte de posséder d'aussi grandes oreilles. Après avoir subi les foudres de Mâkarê durant des années, Tati serait certainement parvenue à attribuer le mot « gentil » à un scorpion.

La veille, pendant leur dernière escale, Amennakhté lui avait déniché une jolie poupée en bois peint. Sa bouche était en forme de cœur, ses cheveux étaient de vrais cheveux et elle portait une robe blanche comme celle de Tati. La petite avait dormi en la serrant dans ses bras. La sœur de Leonis s'était réveillée au moment où l'embarcation s'était mise à avancer. Hay, Amennakhté et Hapsout ronflaient encore lorsqu'elle était sortie de la cabine de toile. Les rameurs lui avaient adressé des sourires chaleureux. La fillette était maintenant assise au centre du bateau pour jouer avec sa poupée. Elle aurait aimé avoir d'aussi beaux cheveux qu'elle. Les siens avaient commencé à repousser, mais ils étaient encore très courts. Son crâne était aussi rugueux que la langue d'un chat. Le visage de Tati n'était plus fardé. Le jour de sa libération, en se regardant dans le miroir du coiffeur de Thèbes, elle s'était trouvée jolie avec ces

lignes noires qui allongeaient ses yeux. Seulement, la dernière fois qu'elle avait pleuré, la fillette avait taché sa belle robe neuve. Elle avait également souillé un très beau coussin de cuir qui se trouvait dans la cabine. Chez le coiffeur, une dame avait donné un petit flacon de poudre noire à Tati, mais après le gâchis qu'elle avait causé, Hapsout lui avait interdit de s'en servir avant d'arriver à la maison.

La sœur du sauveur de l'Empire déposa sa poupée pour contempler encore une fois le paysage verdoyant de la vallée du Nil. Elle n'aurait jamais pu croire que le grand fleuve était si long. Elle n'en avait parcouru que la moitié, mais, pour la première fois de sa jeune existence, elle avait pu constater la grandeur de L'Egypte. Cette observation l'avait d'abord agréablement étonnée ; puis, en y réfléchissant bien, une vague détresse s'était emparée d'elle. Longtemps, elle avait cru que le pays se limitait aux environs de Thèbes, bien qu'elle eût déjà entendu le nom de bien des cités de l'Empire. Toutefois, dans son esprit, toutes ces villes se trouvaient à quelques heures de marche. Depuis qu'elle avait été vendue comme esclave, Tati avait toujours pensé que son frère n'était pas trop loin. Maintenant, elle se rendait compte qu'une très grande distance pouvait le séparer d'elle. Elle aurait vraiment aimé savoir si Hapsout avait été envoyé par Leonis. Dans peu de temps, Tati retrouverait peut-être son grand frère. Par contre, si Leonis n'avait rien à voir avec sa libération, elle ne le reverrait sans doute jamais.

La fillette adressa un salut à Hay qui sortait de la cabine de toile. Le gaillard s'étira en bâillant bruyamment. Il vint ensuite s'asseoir près de Tati pour lui demander d'une voix enrouée :

— Comment vas-tu, jolie princesse ?

— Je vais bien, monsieur Hay. Je me suis réveillée tôt.

— Ce n'est pas étonnant, répliqua Hay en riant. Nous ronflons tellement que nous finirons par déchirer la toile de la cabine !

Tati émit un petit rire cristallin. Hay continua :

— Nous arriverons aujourd'hui, Tati. Le voyage a été beaucoup plus long que prévu, mais tu as pu profiter du grand air ! Tu vois, quand je t'ai vue la première fois, j'ai trouvé que tu

étais une très jolie gamine. Maintenant, tu es sans doute la plus belle petite fille d'Egypte !

Comme chaque fois qu'elle recevait un compliment, Tati baissa les yeux en rougissant. L'homme lui caressa la tête avec tendresse. Amennakhté et lui s'étaient réellement attachés à cette petite. Dans quelques jours, si ce n'était pas déjà fait, le maître Baka déciderait de son sort. Ce sort ne serait certainement pas enviable. La gamine allait peut-être mourir bientôt. Cependant, il ne fallait pas songer à ce genre de choses. Hay était un assassin. En débarquant au port de Memphis, son acolyte et lui auraient déjà oublié la sœur de l'enfant-lion. Il retira sa main meurtrière de la tête de Tati. Une étrange chaleur demeura dans sa paume. Tati leva sur lui des yeux empreints de douceur. Oui, il était vraiment attaché à cette petite.

— J'ai un peu faim, monsieur Hay, murmura Tati.

— Je vais tout de suite te chercher du pain et du miel, princesse ! Je vais aussi en profiter pour réveiller ces paresseux !

Hay pénétra dans la cabine. L'homme qui manœuvrait le gouvernail s'amena à l'avant un instant pour dire quelque chose à l'un des rameurs. En retournant à son poste, il heurta du pied la poupée de Tati. La fillette la suivit du regard. Elle tournoya dans les airs avant de tomber à l'eau. Tati se précipita pour tenter de la récupérer. En se penchant, elle parvint à la toucher du bout des doigts, mais la barque filait trop vite. Elle disparut dans le remous des rames pour émerger derrière l'embarcation. Le fautif jeta sur Tati un regard navré. Sans rien dire, il se dirigea vers l'arrière de la barque. Quand Hay revint, il vit que Tati pleurait. Sur un ton inquiet, il demanda :

— Que se passe-t-il, ma jolie ? Tu t'es fait mal ?

— Nnn... non, mons... monsieur Hay, répondit la gamine, secouée par ses sanglots.

— Pourquoi pleures-tu alors ?

— Ma... ma... poup... poupée ! Elle... elle est... tombée dans le... dans le Nil !

— Ah, je vois, fit l'homme en déposant l'assiette destinée à Tati.

Hay la prit dans ses bras vigoureux pour la consoler. À voix basse, il dit :

— Ce n'était qu'une poupée, Tati. Je t'en achèterai une autre à Memphis. Je te la ferai parvenir. Allons, cesse de pleurer.

Tati se ressaisit. Sur un ton rempli d'incompréhension, elle lança :

— Pourquoi je perds tout ce que j'aime, monsieur Hay ? J'ai perdu ma maman et mon papa, j'ai perdu mon frère ; Mâkarê a tué Chedou et ma poupée est dans le Nil. Je ne veux pas d'autre poupée... Je vais encore la perdre... Je ne veux plus rien aimer. Je ne veux plus aimer personne...

— Qui était Chedou ? questionna Hay.

— Chedou était une gerboise, répondit la gamine en s'essuyant les yeux. Elle mangeait dans ma main et elle ne faisait rien de mal. Mâkarê a brisé son petit cou.

Tandis que l'homme consolait Tati, Hapsout s'était avancé vers eux. Sur un ton où pointait l'impatience, il demanda :

— Pourquoi pleure-t-elle ? Qu'est-il arrivé ?

— Sa poupée est tombée dans le Nil, expliqua Hay.

— Ce n'est que ça ? Elle pleure pour une poupée ?

— Je crois qu'elle y tenait beaucoup, chef, déclara Hay en adressant au jeune homme un regard de reproche.

Hapsout émit un petit rire méprisant. Il fit quelques pas sur le pont pour contrôler son envie d'envoyer cette petite geignarde rejoindre sa ridicule poupée. Il était temps que le voyage se termine. Il éprouvait de plus en plus de difficulté à supporter cette misérable fillette. Il devait se montrer gentil, mais il n'en pouvait plus d'agir ainsi. Hapsout regarda le fleuve. Les embarcations se faisaient plus nombreuses. Au loin, il apercevait les quais du port de Memphis et la grande muraille blanche qui ceignait la capitale. Sur l'autre rive se dressait le palais encore inachevé que Mykérinos faisait bâtir pour sa fille Esa. C'est sur ce chantier que le vilain jeune homme avait rencontré Leonis. Hapsout était contremaître et, à cette époque, l'enfant-lion n'était qu'un pitoyable esclave. À cause du sauveur de l'Empire, Hapsout avait été expulsé du chantier. Le jeune adorateur d'Apophis se mit à rire et toisa Tati d'un regard cruel. L'instrument de sa vengeance était à quelques pas de lui.

23

AU BOUT DU VOYAGE

Le couvercle du coffre contenant les trois premiers joyaux était fort bien scellé ; l'enfant-lion et ses amis avaient donc pris la décision de ne pas l'ouvrir. Après avoir fait la découverte du précieux objet, ils avaient mis du temps avant de pouvoir profiter d'une pause. Il avait d'abord fallu hisser le coffre hors de la grotte et, pour le transporter jusqu'à la base du grand chien noir, Menna l'avait attaché fermement contre son abdomen. Par la suite, le soldat avait descendu le sentier étroit en frôlant la paroi de son dos. La cheville de Leonis avait été solidement enserrée entre deux bouts de bois. Encadré par ses amis, il avait dû user de patience et de mille précautions pour atteindre sans risque la base du rocher. Lorsqu'ils avaient enfin pu s'offrir un peu de repos, l'après-midi était déjà bien avancé. Ils s'étaient donc résolus à retarder leur départ jusqu'au lendemain.

Ils n'avaient pas suivi les indications du grand prêtre Nedjem-Ab pour quitter le Marais des démons. L'itinéraire tracé sur la carte leur aurait fait perdre beaucoup de temps. Il leur aurait fallu atteindre la mer pour se diriger vers l'ouest avant de pénétrer de nouveau dans le delta. Ils avaient donc pris le risque de retraverser le territoire des hommes rouges, examinant le paysage avec attention pour repérer d'éventuels pièges. Durant leur lente progression, Leonis, Montu et Menna avaient cru discerner quelques formes humaines dans les fourrés de papyrus, mais les hommes rouges, s'ils les avaient épiés, ne s'étaient pas manifestés. Les aventuriers avaient constaté avec plaisir que les pieux ornés de crânes avaient disparu. Un soir, autour d'un feu, le trio s'était interrogé à propos de ces étranges hommes rouges. D'où venaient-ils ?

Selon les paroles du vieux Sekhet, la première fois que les habitants des marais avaient vu les démons, une guerre opposait le nord et le sud de l'Égypte. Les démons avaient pillé les villages et enlevé les femmes. Ensuite, on ne les avait pas revus à l'extérieur de la zone maudite. Pendant qu'ils étaient retenus sur l'autel des hommes rouges, Montu et Menna avaient entendu leur chef crier : « Pourquoi ils sont venus ? Ils sont venus pour nous envoyer mourir dans la guerre des autres ! »

En réfléchissant à ces quelques détails, Menna avait émis cette hypothèse : les hommes rouges étaient probablement les descendants d'une troupe de soldats qui s'étaient terrés dans les marécages pour fuir la guerre. Redoutant sans doute le châtiment de leur roi, ils avaient décidé de s'établir définitivement dans les marais. Ces déserteurs n'avaient quitté leur retraite qu'une seule fois. S'ils comptaient s'installer, ils avaient besoin d'une foule de choses et, sans femmes, ils ne pouvaient guère assurer leur descendance. Ils avaient donc pillé les villages et emmené les femmes. Le rouge de leur peau ainsi que les masques qu'ils portaient lors de cette attaque avaient fait d'eux des créatures de légende. Les autres craignaient tellement le Marais des démons que personne n'oserait s'y aventurer pour retrouver un groupe de déserteurs. Afin de perpétuer le mythe entourant la zone maudite, ils tuaient tous ceux qui pénétraient dans leur territoire. Au fil des siècles, les descendants des hommes rouges avaient continué à se cacher de la « guerre des autres ». Seulement, ils avaient créé des coutumes et des rituels barbares. Les théories du soldat Menna n'étaient certes pas bêtes, mais personne ne pourrait jamais vraiment connaître les origines de ce peuple isolé.

Le trio avait franchi la zone maudite sans encombre. Lorsque le sauveur de l'Empire et ses amis avaient atteint le village du vieux Sekhet, on les avait accueillis en véritables héros. Les habitants avaient préparé une fête en leur honneur. Bien entendu, Leonis avait mis Sekhet au courant de ses aventures dans le Marais des démons. Il lui avait dit que le grand chien noir n'était qu'un gros rocher. C'est avec un peu d'hésitation qu'il avait dévoilé ce qu'il savait sur les hommes rouges, car en sachant que les démons n'étaient en vérité que des hommes, les

habitants des marais risquaient de s'enhardir. Ils pourraient même songer à former des groupes de combattants pour aller anéantir ces barbares qui avaient tué tant des leurs. Leonis ne voulait causer la mort de personne. Il avait quand même tout avoué au doyen. Selon l'enfant-lion, Sekhet saurait disposer de ces révélations avec la sagesse de l'homme juste.

Ils avaient repris leur barque de pêcheurs pour poursuivre leur route en direction du sud. Ils voguaient maintenant sur le grand fleuve, et Memphis n'était plus très loin. Ils atteindraient probablement ses environs avant la nuit. Accoudé au gouvernail, Leonis était songeur. Ses compagnons et lui rapportaient le coffre contenant les trois premiers joyaux de la table solaire. Ils avaient accompli leur mission et, plus que jamais, le cœur du sauveur de l'Empire était gonflé d'espoir. S'ils avaient pu affronter autant de dangers sans périr, ils parviendraient sûrement à survivre aux nombreuses épreuves qui les attendaient encore. La quête des douze joyaux était devenue la quête des neuf joyaux. Il restait trois coffres à découvrir et l'Empire connaîtrait son salut. Évidemment, jusqu'à ce jour, le lion blanc avait fortement contribué au succès de la quête. Bastet semblait ne plus entendre son protégé. Leonis avait réessayé de se métamorphoser, mais ses tentatives s'étaient avérées vaines. Malgré la perte de son pouvoir, l'enfant-lion ne se sentait pas malheureux.

Leonis avait hâte de retrouver sa demeure. Il faudrait qu'il se repose un peu. Sa cheville blessée le faisait encore souffrir. En arrivant à Memphis, on lui annoncerait peut-être que Tati l'attendait. Quel bonheur ce serait de la serrer très fort ! Il y avait Esa aussi. La douce, la belle, la merveilleuse Esa ! Esa qui s'était mis dans la tête qu'il pourrait un jour l'épouser ! Elle était folle, têtue et... Leonis l'aimait de tout son cœur.

L'enfant-lion émergea de ses pensées lorsque Montu s'exclama :

— Vous savez quoi, les gars ? Les marais commencent à me manquer ! Cette bonne odeur ! Ces magnifiques fourrés de papyrus ! Ces adorables moustiques !

— Libre à toi d'y retourner, mon vieux ! répliqua Leonis en riant. Mais, pour l'instant, nous avons besoin de tes coups de rames pour nous conduire à Memphis.

— C'est ça ! maugréa Montu. Le sauveur de l'Empire se repose tandis que ses compagnons se brisent le dos à force de ramer !

— Je suis gravement blessé, Montu, dit Leonis d'une voix larmoyante.

— Tu es vraiment très drôle. Si j'étais toi, je commencerais à faire bâtir mon tombeau. Blessé comme tu l'es, je crois même que tu n'atteindras pas Memphis.

— Tu crois ? Dans ce cas, ce serait bien que tu rames un peu plus vite !

Leonis observa un moment l'une des barques de pêcheurs qui les escortaient depuis leur sortie du delta. Il eut un pincement au cœur en songeant aux vingt-neuf adorateurs d'Apophis qui, trois semaines auparavant, étaient morts sur le grand fleuve. Si l'espion qui se trouvait au palais royal n'avait pas existé, ce carnage n'aurait jamais eu lieu. Ce sombre individu devrait être démasqué avant qu'un drame semblable se reproduise. Pour éviter de tomber sur les hommes de Baka, les trois amis gagneraient la terre ferme à une bonne distance de Memphis. Menna mettrait le coffre d'or en sûreté et le trio prendrait le chemin de la capitale. Une autre aventure s'achevait.

Les yeux verts de l'enfant-lion s'égarèrent encore dans l'onde calme du majestueux fleuve. Il se laissa longuement hypnotiser par ses reflets changeants. Quelque chose attira son attention. Il crut reconnaître le ventre blanc d'un poisson mort. La barque progressa et, en souriant, Leonis constata que cet objet n'avait rien à voir avec un poisson. Au passage, il tendit la main pour le saisir. D'un œil attendri, il examina la poupée qu'il venait de sauver des flots. Elle était en bois peint. Sa bouche était en forme de cœur, ses cheveux étaient de vrais cheveux et elle portait une robe blanche.

FIN

LEXIQUE

DIEUX DE L'EGYPTE ANCIENNE

Apophis : Long de 100 coudées (environ 52 m), le grand serpent mythique Apophis cherchait toujours à anéantir le soleil Rê. Ennemi d'Osiris, Apophis était l'antithèse de la lumière, une incarnation des forces du chaos et du mal.

Atoum : Atoum s'engendra par sa propre substance au cœur des eaux primordiales (le Noun). Il fut à l'origine des divinités principales. Atoum partageait avec Ptah l'image du potier, du Créateur et de l'artisan du monde.

Bastet : Aucune déesse n'était aussi populaire que Bastet, Originellement, Bastet était une déesse-lionne. Elle abandonna toutefois sa féroce pour devenir une déesse à tête de chat. Si le lion était surtout associé au pouvoir et à la royauté, on considérait le chat comme l'incarnation d'un esprit familier. Il était présent dans les plus modestes demeures et c'est sans doute ce qui explique la popularité de Bastet. La déesse-chat, à l'instar de Sekhmet, était la fille du dieu-soleil Rê. Bastet annonce la déesse grecque Artémis, divinité de la Nature sauvage et de la Chasse.

Hathor : Déesse représentée sous la forme d'une vache ou sous son apparence humaine. Elle fut associée au dieu céleste et royal Horus. Sous l'aspect de nombreuses divinités, Hathor fut vénérée aux quatre coins de l'Egypte. Elle était déesse de l'Amour. Divinité nourricière et maternelle, on la considérait comme une protectrice des naissances et du renouveau. On lui attribuait aussi la joie, la danse et la musique. Hathor agissait également dans le royaume des Morts. Au moment de passer de vie à trépas, les gens souhaitaient que cette déesse les accompagne.

Horus : Fils d'Osiris et d'Isis, dieu-faucon et dieu du Ciel, Horus était l'incarnation de la royauté de droit divin. Successeur de son père, Horus représentait l'ordre universel, alors que Seth incarnait la force brutale et le chaos.

Osiris : Dieu funéraire suprême et juge des morts, Osiris régnait sur le Monde inférieur. Faisant partie des plus anciennes divinités égyptiennes, Osiris représentait la fertilité de la végétation et la fécondité. Il était ainsi l'opposé ou le complément de son frère Seth, divinité de la Nuit et des Déserts.

Ptah : Personnage au crâne rasé et enserré de bandelettes de lin blanc, on représentait Ptah par un potier. On vénérait ce dieu en tant qu'artisan du monde. Il était le souffle à l'origine de la vie. Cette divinité était principalement vénérée à Memphis.

Rê : Durant la majeure partie de l'histoire égyptienne, le dieu-soleil fut la manifestation du dieu suprême. Peu à peu, il devint la divinité du Soleil levant et de la Lumière. Il réglait le cours des heures, des jours, des mois, des années et des saisons. Il apporta l'ordre dans l'univers et rendit la vie possible. Tout pharaon devenait un fils de Rê, et chaque défunt était désigné comme Rê durant son voyage vers l'Autre Monde.

Sekhmet : Son nom signifie « la Puissante ». La déesse-lionne Sekhmet était une représentation de la déesse Hathor. Fille de Rê, elle était toujours présente aux côtés du pharaon durant ses batailles. Sekhmet envoyait aux hommes les guerres et les épidémies. Sous son aspect bénéfique, la déesse personnifiait la médecine et la chirurgie. Ses pouvoirs magiques lui permettaient de réaliser des guérisons miraculeuses.

Seth : Seth était la divinité des Déserts, des Ténèbres, des Tempêtes et des Orages. Dans le mythe osirien, il représentait le chaos et la force impétueuse. Il tua son frère Osiris et entama la lutte avec Horus. Malgré tout, il était considéré, à l'instar d'Horus, comme un protecteur du roi.

Sobek : Le dieu-crocodile était l'une des divinités les plus importantes du Nil. Par analogie avec le milieu naturel du crocodile, on l'associait à la fertilité. On le vénérait sous son aspect purement animal ou sous l'aspect composite d'une figure humaine à tête de crocodile. On craignait Sobek, car il

appartenait au royaume du dieu Seth. Le dieu-crocodile, une fois maîtrisé et apaisé, était un protecteur efficace du pharaon.

PHARAONS

Djoser (2690-2670 av. J.-C.) : Second roi de la III^e dynastie de l'Ancien Empire. Son règne fut brillant et dynamique. Il fit ériger un fabuleux complexe funéraire à Saqqarah où se dresse encore, de nos jours, la célèbre pyramide à degrés construite par l'architecte Imhotep.

Khéops (vers 2604-2581 av. J.-C.) : Deuxième roi de la IV^e dynastie. Il fut surnommé Khéops le Cruel. Il fit construire la première et la plus grande des trois pyramides de Gizeh. La littérature du Moyen Empire ! le dépeint comme un souverain sanguinaire et arrogant. De très récentes études tendent à prouver qu'il est le bâtisseur du grand sphinx de Gizeh que l'on attribuait auparavant à son fils Khéphren.

Khéphren (2572-2546 av. J.-C.) : Successeur de Djedefrê, ce pharaon était l'un des fils de Khéops et le bâtisseur de la deuxième pyramide du plateau de Gizeh. Il eut un règne prospère et paisible. La tradition rapportée par Hérodote désigne ce roi comme le digne successeur de son père, un pharaon détestable et tyrannique. Toutefois, dans les sources égyptiennes, rien ne confirme ce jugement.

Bichéris ou Baka (2546-2539 av. J.-C.) : Ce fils de Djedefrê n'a régné que peu de temps entre Khéphren et Mykérinos. Il projeta et entreprit la construction d'une grande pyramide à Zaouiet el-Aryan. On ne sait presque rien de lui. L'auteur de Leonis lui a décerné le rôle d'un roi déchu qui voe un culte à Apophis. La personnalité maléfique de Baka n'est que pure fiction.

Mykérinos (2539-2511 av. J.-C.) : Souverain de la IV^e dynastie de l'Ancien Empire et fils de Khéphren, son règne fut paisible. Sa légitimité fut peut-être mise en cause par des prétendants qui régnèrent parallèlement avant qu'il parvienne à s'imposer tout à fait. D'après les propos recueillis par l'historien Hérodote, Mykérinos fut un roi pieux, juste et bon qui

n'approuvait pas la rigidité de ses prédécesseurs. Une inscription provenant de lui stipule : « Sa Majesté veut qu'aucun homme ne soit pris au travail forcé, mais que chacun travaille à sa satisfaction. » Son règne fut marqué par l'érection de la troisième pyramide du plateau de Gizeh. Mykérinos était particulièrement épris de sa grande épouse Khamerernebty. Celle-ci lui donna un enfant unique qui mourut très jeune. Selon Hérodote, il s'agissait d'une fille, mais certains égyptologues prétendent que c'était un garçon. On ne connaîtra sans doute jamais le nom de cet enfant. La princesse Esa que rencontre Leonis est un personnage fictif.